



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

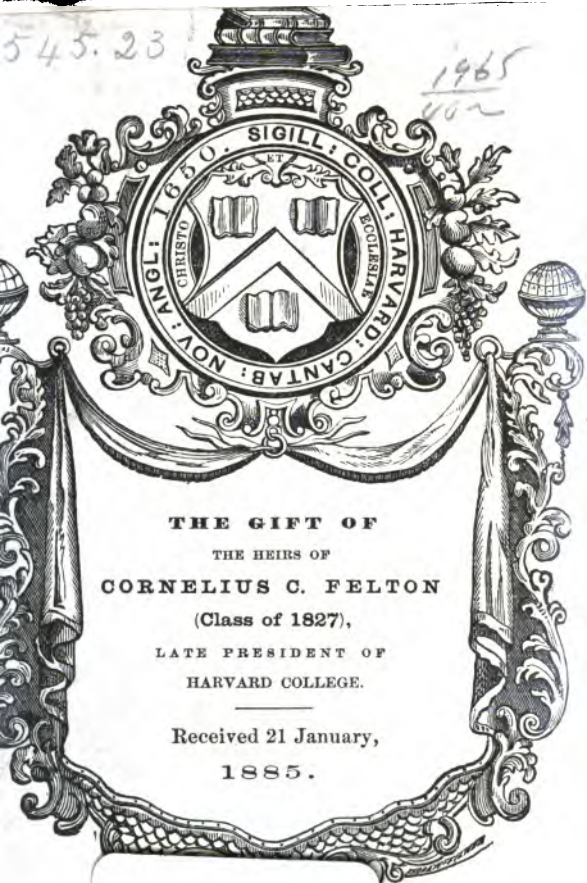
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

545.23

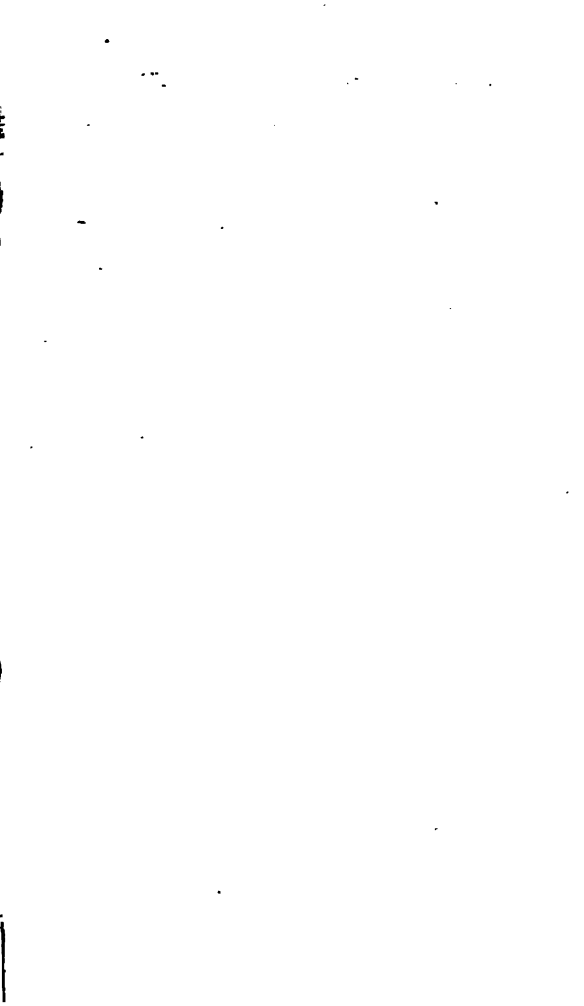
1965

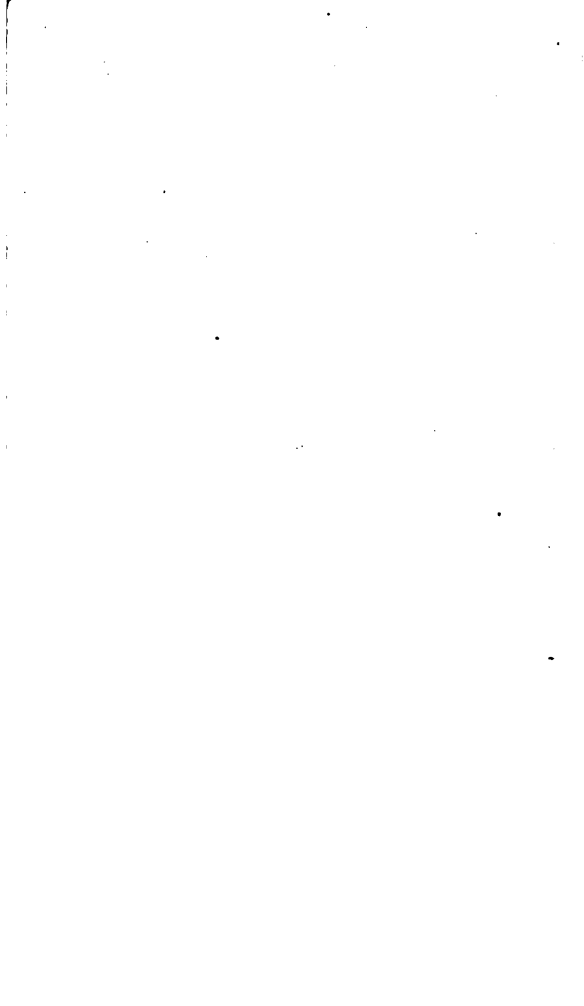
402



THE GIFT OF
THE HEIRS OF
CORNELIUS C. FELTON
(Class of 1827),
LATE PRESIDENT OF
HARVARD COLLEGE.

Received 21 January,
1885.









CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

VOLTAIRE.

1965
402



SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.



9
CHEFS-D'OEUVRE
DRAMATIQUES
DE
VOLTAIRE.

~~~~~  
**TOME TROISIEME.**



**STÉRÉOTYPE D'HERHAN.**

—  
9  
**A PARIS,**  
**CHEZ M<sup>ME</sup> VEUVE DABO,**  
**A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N<sup>o</sup> 14.**  
**1824.**

3954 5.23

1886. Jan. 21,

Gift of

The Heirs of C. O. Felton.

BOUND APR 17 1914

# MÉROPE.

## TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 20 février  
1743.





---

# LETTRE

A M. LE MARQUIS SCIPION MAFFEI,

AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE, ET DE BEAUCOUP  
D'AUTRES OUVRAGES CÉLÈBRES.

MONSIEUR,

Ceux dont les Italiens modernes et les autres peuples ont presque tout appris, les Grecs et les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis et aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux arts, et les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, sous les yeux de Léon X, firent naître la tragédie ; et vous êtes le premier, monsieur, qui dans ce siècle où l'art des Sophocle commençait à être amolli par des intrigues d'amour souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation ;

vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage et le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'Athalie : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poésie ; c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit ; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant et plus tragique que celui d'Athalie ; et si notre admirable Racine a mis plus d'art, de poésie et de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'Alexandre ( et il faut de tels précepteurs aux rois ), Aristote, cet es-

prit si étendu, si juste et si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, Aristote, dans sa Poétique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de Mérope et de son fils était le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vicillard qui devait arrêter le bras de Mérope n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce, qu'on jouait de son temps, et dont il nous reste très peu de fragments, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'Euripide; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'Euripide, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès : peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornements étrangers. C'était la Vénus toute nue de Praxitèle qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, et à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce, par le génie de P. Corneille, le cardinal de Richelieu, qui recherchait toute sorte de gloire, et qui avait fait bâtir la salle des spectacles du Palais-Royal pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, y fit jouer une *Méropé* sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon; le reste était de Colletet, de Bois-Robert, de Desmarêts, et de Chapelain; mais toute la puissance du cardinal de Richelieu ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; et tout ce qu'il pouvait et devait faire, c'était d'encourager le grand Corneille.

M. Gilbert, résident de la célèbre reine Christine, donna en 1643 sa *Méropé*, aujourd'hui non moins inconnue que l'autre. Jean de la Chapelle, de l'académie française, auteur d'une *Cléopâtre*, jouée avec quelque succès, fit représenter sa *Méropé* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un

episode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage, c'était en effet le défaut du génie, et la froideur de la versification; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poèmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, et le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poètes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. de la Grange fit jouer son *Amasis*, qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope* sous d'autres noms : la galanterie règne aussi dans cette pièce, et il y a beaucoup plus d'incidents merveilleux que dans celle de la Chapelle; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt; elle est écrite avec plus de chaleur et de force : cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant, et *habent sua fata libelli*. Mais depuis elle a été rejouée avec de très grands applaudissements, et

## LETTRE A M. MAFFEI.

c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant et après Amasis , nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à peu près semblables , dans lesquelles une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même, et le reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante , mais rarement vraisemblable , dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi , tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même , et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir , du moins pour un temps , le Camima de Thomas Corneille.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle , il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour , ou plutôt de galanterie ; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas , monsieur , que cette malheureuse coutume d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie soit due à Racine , comme on le lui reproche en Italie ; c'est lui , au contraire , qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût

de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique : elle est le fondement de toutes ses pièces ; elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide ; et, s'il est tragique, il doit régner seul : il n'est pas fait pour la seconde place. C'est Rotrou, c'est le grand Corneille même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre ; et si vous demandez pourquoi on joue si peu de pièces de Pierre Corneille, n'en cherchez point ailleurs la raison ; c'est que, dans la tragédie d'Othon,

Othon à la princesse a fait un compliment  
Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant ;  
Il suivait pas à pas un effort de mémoire,  
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.  
Camille sembla même assez de cet avis ;  
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis....



Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,  
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

C'est que, dans Pompée, l'inutile Cléopâtre  
dit que César

Lui trace des soupirs, et, d'un style plaintif,  
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

C'est que César demande à Antoine,  
S'il a vu cette reine adorable ?

Et qu'Antoine répond :

Oui, seigneur, je l'ai vue ; elle est incomparable.

C'est que, dans Sertorius, le vieux Sertorius  
même est amoureux à la fois par politique  
et par goût, et dit :

J'aime ailleurs : à mon âge il sied si mal d'aimer  
Que je le cache même à qui m'a su charmer....  
Et que d'un front ridé les replis jaunissants  
Ne sont pas un grand charme à captiver les sens.

C'est que, dans OEdipe, Thésée débute par  
dire à Dircé :

Quelque ravage affreux qu'étaie ici la peste,  
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Enfin, c'est que jamais un tel amour ne fait  
verser de larmes ; et quand l'amour n'émeut  
pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, monsieur, que ce que  
tous les connaisseurs, les véritables gens de

goût, se disent tous les jours en conversation ; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on pense , et ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits ; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment , de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi , qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique , je vous dis hardiment la vérité , et j'ajoute que je respecte plus Corneille , et que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre , que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une Mérope sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore ? Mais depuis le règne de Charles II , l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre ; et il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené , et traité de même , est encore le défaut le moins monstrueux de la Mérope anglaise. Le jeune Egisthe , tiré de sa prison par une fille d'honneur , amoureuse de lui , est conduit devant la reine , qui lui présente une coupe de poison et un poignard , et qui lui dit : « Si tu

« n'avales le poison , ce poignard va servir à  
 « tuer ta maîtresse. » Le jeune homme boit ,  
 et en l'emporte mourant. Il revient , au cin-  
 quième acte , annoncer froidement à Mérope  
 qu'il est son fils , et qu'il a tué le tyran. Mé-  
 rope lui demande comment ce miracle s'est  
 opéré. « Une amie de la fille d'honneur , ré-  
 « pond-il , avait mis du jus de pavot au lieu  
 « de poison dans la coupe. Je n'étais qu'en-  
 « dormi quand on m'a cru mort ; j'ai appris  
 « en m'éveillant que j'étais votre fils , et sur-  
 « le-champ j'ai tué le tyran. » Ainsi finit la  
 tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue : mais n'est-  
 il pas bien étrange qu'on l'ait représentée ?  
 N'est-ce pas une preuve que le théâtre an-  
 glais n'est pas encore épuré ? Il semble que  
 la même cause qui prive les Anglais du génie  
 de la peinture et de la musique , leur ôte aussi  
 celui de la tragédie. Cette île , qui a produit  
 les plus grands philosophes de la terre , n'est  
 pas aussi fertile pour les beaux arts ; et si les  
 Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre  
 les préceptes de leurs excellents citoyens Ad-  
 disson et Pope , ils n'approcheront pas des  
 autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais tandis que le sujet de *Méropé* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-temps qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seizième siècle ; qui sera fameux dans tous les siècles, le comte de Torelli avait donné sa *Méropé* avec des chœurs. Il paraît que si M. de la Chapelle a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont, l'air romanesqué, l'amour inutile, et les épisodes, et que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence et l'absurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vide d'action, et la déclamation. Enfin, monsieur, vous avez évité tous ces écueils ; vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre, vous leur avez donné dans votre *Méropé* l'exemple d'une tragédie simple et intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers ; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Méropé* redoubla lorsque j'eus l'hon-

neur de vous connaître à Paris en 1733; je m'aperçus qu'en aimant l'auteur je me sentais encore plus d'inclination pour l'ouvrage: mais, quand je voulus y travailler, je vis qu'il était absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive: nous sommes peut-être des Sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf et rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune Egisthe faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête et qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de Mérope, l'assassin de son époux et de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserais pas faire dire par Mérope au tyran: « Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé

« d'amour auparavant, dans le temps que  
« la fleur de la jeunesse ornait encore mon  
« visage ? » Ces entretiens sont naturels ;  
mais notre parler, quelquefois si indulgent,  
et d'autres fois si délicat, pourrait les trou-  
ver trop familiers, et voir même de la coquet-  
terie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas  
non plus que Mérope fit lier son fils sur la  
scène à une colonne, ni qu'elle courût sur  
lui deux fois, le javelot et la hache à la main,  
ni que le jeune homme s'enfuit deux fois de-  
vant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encore moins  
que la confidente de Mérope engageât le  
jeune Egisthe à dormir sur la scène, afin de  
donner le temps à la reine de venir l'y assas-  
siner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout  
cela ne soit dans la nature ; mais il faut que  
vous pardonniez à notre nation, qui exige  
que la nature soit toujours présentée avec  
certains traits de l'art ; et ces traits sont bien  
différents à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces dif-  
férences que le génie des nations cultivées  
met entre les mêmes arts, permettez-moi,

monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune Cresphonte, et qui lui prend sa bague, lui dit :

.... Or dunque in tuo paese i servi  
Han di coteste gemme? Un bel paese  
Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma  
Ad un dito real non scuverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite, parce que le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

« Les esclaves, chez vous, portent de tels joyaux!  
« Votre pays doit être un beau pays, sans doute;  
« Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois. »

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser après vingt ans l'assassin reconnu de sa famille :

La donna, come sai, ricusa e brama.

« La femme, comme on sait, nous refuse et désire. »

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

..... Dissimulato in vano

• Soffre di febre assalto; alquanti giorni  
Donare è forza a rinfrancar suoi spiriti.

« On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;  
« Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces. »

Dans votre quatrième acte, le vieillard Polydore demande à un homme de la cour de Mérope, qui il est. Je suis Eurises, le fils de Nicandre, répond-il. Polydore alors, en parlant de Nicandre, s'exprime comme le Nestor d'Homère.

..... Egli era umano  
E liberal; quando appariva, tutti  
Faceangli onor; io mi ricordo ancora  
Di quanto ei festeggiò con bella pompa  
Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia  
D' Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco  
Tu dunque sei quel fanciullin che in corte  
Silvia condur solea quasi per pompa:  
Parmi l'altr'jeri. O quanto siete presti,  
Quanto mai v'affrettate, o giovinetti,  
A farvi adulti, ed a gridar tacendo,  
Chè noi diam loco!

« Oh qu'il étoit humain! qu'il étoit libéral!  
« Que, dès qu'il paraissait, on lui faisait d'honneur!  
« Je me souviens encor du festin qu'il donna,  
« De tout cet appareil, alors qu'il épousa  
« La fille de Glicon et de cette Olimpie,  
« La belle-sœur d'Hipparque. Eurises, c'est donc vous?  
« Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie  
« Se faisait un plaisir de conduire à la cour?  
« Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte!  
« Que vous croissez, jeune-elle! et que, dans vos beaux jours,  
« Vous nous avertissiez de vous céder la place! »



Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond :

..... Oh curioso

Punto i' non son : passò stagione : assai  
 Veduti ho sacrificj, io mi ricordo  
 Di quello ancora quando il re Cresfonte  
 Incominciò a regnar. Quella fu pompa !  
 Ora più non si fanno a questi tempi  
 Di cotai sacrificj. Più di cento  
 Fur le bestie svenate : i sacerdoti  
 Risplendean tutti, e dove ti volgeasi  
 Altro non si vedea che argento ed oro,

..... « Je suis sans curiosité.

« Le temps en est passé ; mes yeux ont assez vu  
 « De ces apprêts d'hymen, et de ces sacrifices.  
 « Je me souviens encor de cette pompe auguste,  
 « Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours  
 « Du règne de Cresphonte. Ah, le grand appareil !  
 « Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.  
 « Plus de cent animaux y furent immolés ;  
 « Tous les prêtres brillaient ; et les yeux éblouis  
 « Voyaient l'argent et l'or partout étinceler. »

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais Paris et notre parterre veulent une autre es-

pèce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avoit dans Athènes ; car enfin il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pièces de théâtre, dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes solennelles ; et Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens, et notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitants, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, et qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu, dans votre tragédie, traduire cette élégante et simple comparaison de Virgile :

*Qualis populeâ moerens Philomela sub umbrâ  
 Amissos queritur fœtus.*

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique : tant nous avons affaire à un maître dur, qui est le public !

*Nescis, heu ! nescis nostræ fastidia Romæ :  
 Et pueri nasum rhinocerontis habent.*

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison ; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce

soient les héros qui parlent, et non le poëte; et notre public pense que dans une grande crise d'affaires, dans un conseil, dans une passion violente, dans un danger pressant, les princes, les ministres ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrais-je encore faire parler souvent ensemble des personnages subalternes? Ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs : ce sont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile qu'elle est depuis long-temps rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité réproouve, combien de beautés je regrettais! combien me plaisait la simple nature, quoique sous une forme étrangère pour nous! Je vous rends compte, monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre<sup>1</sup>, en vous admirant.

---

(<sup>1</sup>) Voltaire ne s'était d'abord proposé que de traduire la *Mérope* italienne; il avait même commencé cette traduction, dont voici les premiers vers :

Je fus obligé, à regret, d'écrire une Mérope nouvelle : je l'ai donc faite différemment, mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma Mérope fut achevée au commencement de 1736, à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre : mais la raison qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuses, dans lesquelles on avait vu depuis peu le même sujet sous des noms différents. Enfin, j'ai hasardé ma tragédie, et notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de

---

Sortez, il en est temps, du sein de ces ténèbres :  
 Montrez-vous ; dépouillez ces vêtements funèbres,  
 Ces tristes monuments, l'appareil des douleurs :  
 Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs ;  
 Que dans ce jour heureux les peuples de Messène  
 Reconnassent dans vous mon épouse et leur reine ;  
 Oubliez tout le reste, et daignez accepter  
 Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter.

voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture où plusieurs tableaux représentent le même sujet ; les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières ; chacun saisit , selon son goût , le caractère de chaque peintre ; c'est une espèce de concours qui sert à la fois à perfectionner l'art , et à augmenter les lumières du public.

Si la *Méropé* française a eu le même succès que la *Méropé* italienne , c'est à vous , monsieur , que je le dois ; c'est à cette simplicité dont j'ai toujours été idolâtre , qui , dans votre ouvrage , m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente , vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir , à l'exemple des Italiens et des Anglais , employer l'heureuse facilité des vers blancs , et je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage de Rucellai :

*Tu sai pur che l'imagin' della voce  
Che risponde da i sassi , dove l'echo alberga ,  
Sempre nemica fu del nostro regno ,  
E fu inventrice delle prime rime.*

Mais je me suis aperçu, et j'ai dit, il y a long-temps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès en France, et qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poésie n'a aucune des libertés de la vôtre, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédés de plus de trois siècles dans cet art si aimable et si difficile.

Je voudrais, monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire ! non pas dans cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde, science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit ; je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes, qui nous fait voir ce que l'igno-

rance, ou un pouvoir malentendu, ont causé de maux, et qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, et ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par là que l'histoire m'est précieuse, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs et de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT : inscription aussi belle en son genre que celle qu'on lit à Montpellier, A LOUIS XIV APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

---

# MÉROPE

## TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 20 février  
1743.



---

## PERSONNAGES.

**MÉROPE**, veuve de Cresphonte, roi de Messène.

**ÉGISTHE**, fils de Mérope.

**POLYPHONTE**, tyran de Messène.

**NARBAS**, vieillard.

**EURYCLÈS**, favori de Mérope.

**ÉROX**, favori de Polyphonte.

**ISMÉNIE**, confidente de Mérope.

**La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.**

# MÉROPE,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE I.

MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

**G**RANDE reine, écarter ces horribles images ;  
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages.  
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :  
Ainsi que leur courroux ressentent leurs bienfaits.  
Messène, après quinze ans de guerres intestines ,  
Lève un front moins timide, et sort de ses ruines.  
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis  
Divisés d'intérêts, et pour le crime unis ,  
Par les saccagements, le sang, et le ravage ,  
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.  
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux .  
Les organes des lois, les ministres des dieux ,  
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.  
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.  
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits ;  
Vous, veuve de Cresphonte, et fille de nos rois ;  
Vous, que tant de constance, et quinze ans de misère ,  
Font encor plus auguste et nous rendent plus chère ;  
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis. . .

MÉROPE.

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer : déjà d'un pas rapide  
 Vos esclaves en foule ont couru dans l'Élide ;  
 La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.  
 Vous avez mis sans doute en de fidèles mains  
 Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE.

Mes rendez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes ?  
 Égisthe est-il vivant ? Avez-vous conservé  
 Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?  
 Écartez loin de lui la main de l'homicide.  
 C'est votre fils, hélas ! c'est le pur sang d'Alcide.  
 Abandonnerez-vous ce reste précieux  
 Du plus juste des rois, et du plus grand des dieux,  
 L'image de l'époux dont j'adore la cendre ?

ISMÉNIE.

Mais quoi ! cet intérêt et si juste et si tendre  
 De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MÉROPE.

Je suis mère ; et tu peux encor t'en étonner ?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère  
 Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?  
 Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;  
 Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette,  
 Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète ;  
 Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.  
 Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,

# ACTE I, SCÈNE I.

29

Vint dans la solitude où j'étais retenue  
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue :  
Égisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort ;  
Il est digne de vous et des dieux dont il sort :  
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :  
Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte.

ISMÉNIE.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins ;  
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périssent la marâtre,  
Périssent le cœur dur, de soi-même idolâtre,  
Qui peut goûter en paix dans le suprême rang  
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !  
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?  
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?  
Je dus y renoncer alors que dans ces lieux  
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.  
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !  
O mort toujours présente à ma douleur profonde !  
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,  
Ces cris : « Sauvez le roi, son épouse, et ses fils ! »  
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,  
Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,  
Ces esclaves fuyants, le tumulte, l'effroi,  
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.  
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,  
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,  
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras ;  
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,  
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,  
Sanglants et renversés sur le sein de leur père,

A peine soulevaient leurs innocentes mains :  
 Hélas ! ils m'imploraient contre leurs assassins.  
 Égisthe échappa seul ; un dieu prit sa défense :  
 Veille sur lui , grand dieu qui sauvas son enfance !  
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux  
 Du fond de ses deserts au rang de ses aïeux !  
 J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;  
 Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

## SCÈNE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE.

En bien ! Narbas ? mon fils ?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus ;  
 Tant de pas , tant de soins ont été superflus.  
 On a couru , madame , aux rives du Pénée ,  
 Dans les champs d'Olympie , aux murs de Salmonée ;  
 Narbas est inconnu ; le sort dans ces climats  
 Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE.

Hélas ! Narbas n'est plus ; j'ai tout perdu , sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute ;  
 Peut-être , sur les bruits de cette heureuse paix ,  
 Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être sa tendresse , éclairée et discrète ,  
 A caché son voyage ainsi que sa retraite :  
 Il veille sur Égisthe : il craint ces assassins  
 Qui du roi votre époux ont tranché les destins.

De leurs affreux complots il faut tromper la rage.  
Autant que je l'ai pu j'assure son passage ;  
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés  
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?  
On va donner son trône ; en vain ma faible voix  
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits ;  
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,  
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir !  
Mon fils dans ses états reviendrait pour servir !  
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres !  
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres !  
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux ,  
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?  
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire !

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire :  
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint ;  
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,  
Je verrai la justice à la brigue immolée ;  
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,  
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.  
Allons, et rallumons dans ces âmes timides  
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :

Flattons leur espérance, excitons leur amour.  
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes  
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes ;  
La fière ambition dont il est dévoré  
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.  
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphrysé,  
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.  
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :  
Il touche à la couronne ; et, pour mieux la ravir,  
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,  
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :  
Ceux dont la main cruelle égorga votre époux  
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi ! partout sous mes pas le sort creuse un abîme !  
Je vois autour de moi le danger et le crime ;  
Polyphonte, un sujet de qui les attentats...

EURYCLÈS.

Dissimulez, madame, il porte ici ses pas.

## SCÈNE III.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur se déploie.  
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;  
Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer,  
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.  
Des partis opposés qui désolaient Messènes,  
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,

Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.  
 Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :  
 Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,  
 Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;  
 Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux ,  
 S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.  
 Je me connais ; je sais que, blanchi sous les armes ,  
 Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;  
 Je sais que vos appas, encor dans leur printemps ,  
 Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;  
 Mais la raison d'état connaît peu ces caprices ;  
 Et de ce front guerrier les nobles cicatrices  
 Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.  
 Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.  
 N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :  
 Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;  
 Mais l'état veut un maître, et vous devez songer  
 Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MÉROPE.

Le ciel, qui m'accable du poids de sa disgrâce,  
 Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.  
 Sujet de mon époux, vous m'osez proposer  
 De trahir sa mémoire et de vous épouser ?  
 Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,  
 Déchirer avec vous l'héritage funeste ?  
 Je mettrais en vos mains sa mère et son état,  
 Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

POLYPHOTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre  
 A gouverner l'état quand il l'a su défendre.  
 Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.  
 Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.



Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;  
 Ce sang s'est épuisé , versé pour la patrie ;  
 Ce sang coula pour vous ; et , malgré vos refus ,  
 Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :  
 Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle  
 Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

## MÉROPE.

Un parti ! Vous , barbare , au mépris de nos lois !  
 Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?  
 Est-ce là cette foi si pure et si sacrée ,  
 Qu'à mon époux , à moi , votre bouche a jurée ?  
 La foi que vous devez à ses mânes trahis ,  
 À sa veuve éperdue , à son malheureux fils ,  
 A ces dieux dont il sort , et dont il tient l'empire ?

## POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.  
 Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux  
 Redemander son trône à la face des dieux ,  
 Ne vous y trompez pas , Ménélas veut un maître  
 Éprouvé par le temps , digne en effet de l'être ;  
 Un roi qui la défende ! et j'ose me flatter  
 Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.  
 Égisthe jeune encore , et sans expérience ,  
 Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;  
 N'ayant rien fait pour nous , il n'a rien mérité.  
 D'un prix bien différent ce trône est acheté.  
 Le droit de commander n'est plus un avantage  
 Transmis par la nature ainsi qu'un héritage ;  
 C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;  
 C'est le prix du courage : et je crois qu'il m'est dû.  
 Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise  
 Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphrysé ;

Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,  
Presqu'en votre présence assassinés par eux ;  
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,  
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;  
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;  
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :  
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre ;  
La valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre.  
Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi  
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi ;  
Il verra si mon front soutiendra la couronne.  
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.  
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand ;  
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :  
En un mot, c'est à moi de défendre sa mère,  
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

## MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,  
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.  
Si vous devez marcher sur les traces d'Alcide,  
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.  
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,  
Vengeur de tant d'états, n'en fut point ravisseur.  
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance ;  
Défendez votre roi ; secourez l'innocence ;  
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,  
Et méritez sa mère à force de vertu ;  
Dans vos murs relevés rappelez votre maître :  
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.  
Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais  
Devenir la complice et le prix des forfaits.

## SCÈNE IV.

POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX.

SRIENEDR, attendez-vous que son ame fléchisse ?  
 Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice ?  
 Vous avez su du trône applanir le chemin ;  
 Et pour vous y placer vous attendez sa main !

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice ;  
 Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.  
 Mérope attend Égisthe ; et le peuple aujourd'hui ,  
 Si son fils reparaît , peut se tourner vers lui.  
 En vain , quand j'immolai son père et ses deux frères ,  
 De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières ;  
 En vain , dans ce palais , où la sédition  
 Remplissait tout d'horreur et de confusion ,  
 Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre  
 Couvrit mes attentats du secret de son ombre ;  
 En vain du sang des rois dont je suis l'oppressur ,  
 Les peuples abusés m'ont cru le défenseur :  
 Nous touchons au moment où mon sort se décide.  
 S'il reste un rejeton de la race d'Alcide ,  
 Si ce fils , tant pleuré , dans Messène est produit ,  
 De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.  
 Crois-moi , ces préjugés de sang et de naissance  
 Revivront dans les cœurs , y prendront sa défense.  
 Le souvenir du père , et cent rois pour aïeux ,  
 Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux ,  
 Les cris , le désespoir d'une mère éplorée ,  
 Détruisent ma puissance encor mal assurée.

Égisthe est l'ennemi dont il faut triompher.  
 Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.  
 Je Narbas à mes yeux l'adroite diligence  
 Aux mains qui me servaient arracha son enfance :  
 Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,  
 A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.  
 J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance  
 De Mérope et de lui rompit l'intelligence.  
 Mais je connais le sort ; il peut se démentir ;  
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;  
 Et des dieux quelquefois la longue patience  
 Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

ÉROX.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.  
 La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.  
 Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites  
 D'Élide et de Messène occupent les limites.  
 Si Narbas reparaît, si jamais à leurs yeux  
 Narbas ramène Égisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais, me réponds-tu rien de leur aveugle zèle ?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :  
 Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler.  
 Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.  
 Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,  
 Un criminel errant, qui demande un refuge ;  
 L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier  
 Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Ah bien, encor ce crime ! il m'est trop nécessaire :  
 Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;

J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,  
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,  
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,  
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.  
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :  
Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,  
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.  
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,  
Appui de mes projets par tes soins dirigés,  
Érox, va réunir les esprits partagés ;  
Que l'avare en secret te vende son suffrage :  
Assure au courtisan ma faveur en partage ;  
Du lâche qui balance échauffe les esprits :  
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.  
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire ;  
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,  
Platter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,  
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE I.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe !  
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.  
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien su ?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert ; et tout ce qu'on a vu ,  
C'est un jeune'étranger, de qui la main sanglante  
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante ;  
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?  
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte !  
Le moindre évènement vous porte un coup mortel ;  
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;  
Tout fait parler en vous la voix de la nature.  
Mais de ce meurtrier la commune aventure  
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.  
De crimes, de brigands ces bords sont infectés ;  
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.  
La justice est sans force ; et nos champs et nos villes  
Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,  
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.  
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,  
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés ;  
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence ;  
Le témoin le plus vil et les moindres clartés  
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.  
Pent-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;  
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse :  
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.  
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLÈS.

(à Isménie.)

Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène ;  
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.  
Mon désespoir m'avengle ; il m'emporte trop loin :  
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère ;  
On détrône le fils, on outrage la mère.  
Polyphonte, abusant de mon triste destin,  
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.  
Je sais que cet hymen offense votre gloire ;  
Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité  
Vous fait de cet opprobre une nécessité :  
C'est un cruel parti ; mais c'est le seul peut-être  
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.

Tel est le sentiment des chefs et des soldats ;  
Et l'on croit, ...

MÉROPE.

Non, mon fils ne le souffrirait pas ;  
L'exil, où son enfance a languie condamnée,  
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,  
Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;  
Mais si par les malheurs son ame était instruite,  
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,  
De ses tristes amis s'il consultait la voix,  
Et la nécessité, souveraine des lois,  
Il verrait que jamais sa malheureuse mère  
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURYCLÈS.

De dures vérités,  
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte  
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,  
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;  
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste :  
Il est sans héritier, et vous aimez Egisthe.

MÉROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon gré précieux,  
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.



Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire ?  
 Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il respire.  
 Cruel ! apprenez-moi....

EURYCLÈS.

Voici cet étranger,  
 Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

## SCÈNE II.

MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné*,  
 ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*  
 EST-CE là cette reine auguste et malheureuse,  
 Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse  
 Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(*elle sort.*)

ÉGISTHE.

O dieu de l'univers !  
 Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image !  
 La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel  
 Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?  
 Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.  
 Réponds-moi : De quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE.

O reine, pardonnez : le trouble, le respect,  
 Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.  
 (*à Euryclès.*)

Mon aine, en sa présence, étonné, attendrie....

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort  
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.  
Ah !.... T'était-il connu ?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messènes,  
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?  
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel ; il sait mon innocence.  
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,  
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,  
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :  
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes :  
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,  
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.  
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,  
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.  
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,  
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin :  
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?  
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?  
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.  
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard :  
Cette main du plus jeune a puni la furie :  
Perçé de coups, madame, il est tombé sans vie :

L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.  
 Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,  
 Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,  
 Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,  
 J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.  
 Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté :  
 Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh ! madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé.  
 Sa voix m'attendrissait ; tout mon cœur s'est troublé.  
 Cresphontès, ô ciel !... j'ai cru... que j'en rougis de honte !  
 Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphontès.  
 Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous  
 Une si fausse image et des rapports si doux ?  
 Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURYCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse ;  
 Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.  
 Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Élide,

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Élide ! Ah ! peut-être...  
 L'Élide... répondez... Narbas vous est connu ?  
 Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu ?  
 Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;

Polyclète est son nom : mais Égisthe , Narbas ,  
Ceux dont vous me parlez , je ne les connais pas.

MÉROPE.

O dieux , vous vous jouez d'une triste mortelle !  
J'avais de quelque espoir une faible étincelle ;  
J'entrevois le jour , et mes yeux affligés  
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.  
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse ,  
Ceux dont je tiens le jour , Polyclète , Sirris ,  
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :  
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance  
Fait respecter en eux l'honorable indigence.  
Sous ses rustiques toits mon père vertueux  
Fait le bien , suit les lois , et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :  
Pourquoi donc le quitter , pourquoi causer ses larmes ?  
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.  
On me parlait souvent des troubles de Messène ,  
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine ,  
Surtout de ses vertus , dignes d'un autre prix :  
Je me sentais ému par ces tristes récits.  
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse ,  
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse ,  
Servir sous vos drapeaux , et vous offrir mon bras ;  
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.  
Ce faux instinct de gloire égara mon courage :  
A mes parents , flétris sous les rides de l'âge ,

J'ai de mes jeunes ans dérobé le secours ;  
 C'est ma première faute ; elle a troublé mes jours :  
 Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable  
 M'a conduit dans le piège , et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point ; j'en crois son ingénuité :  
 Le mensonge n'a point cette simplicité.  
 T'endons à sa jeunesse une main bienfaisante ;  
 C'est un infortuné que le ciel me présente.  
 Il suffit qu'il soit homme , et qu'il soit malheureux.  
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.  
 Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge :  
 Peut-être , comme lui , de rivage en rivage ,  
 Inconnu , fugitif , et partout rebuté ,  
 Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.  
 L'opprobre avilit l'ame , et flétrit le courage.  
 Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !  
 Si du moins....

## SCÈNE III.

MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Ah ! madame , entendez-vous ces cris ?  
 Savez-vous bien....

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits ?

ISMÉNIE.

Polyphonte l'emporte , et nos peuples volages  
 A son ambition prodiguent leurs suffrages.  
 Il est roi , c'en est fait.

**ÉGISTHE.**

J'avais cru que les dieux  
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.  
Dieux! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!  
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.  
Tout homme a ses malheurs.

*(On emmène Égisthe.)*

**EURYCLÈS, à Mérope.**

Je vous l'avais prédit :  
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

**MÉROPE.**

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.  
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes :  
J'en attendais justice; ils la refusent tous.

**EURYCLÈS.**

Permettez que du moins j'assemble autour de vous  
Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,  
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,  
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats  
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

## SCÈNE IV

**MÉROPE, ISMÉNIE.**

**ISMÉNIE.**

L'ÉTAT n'est point ingrat; non, madame: on vous aime,  
On vous conserve encor l'honneur du diadème :  
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,  
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

**MÉROPE.**

On ose me donner au tyran qui me brave;  
On a trahi le fils, on fait la mère esclave!

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux ;  
 Suivez sa voix , madame ; elle est la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine , tu veux que Mérope avilie  
 Rachète un vain honneur à force d'infamie !

## SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

MADAME , je reviens en tremblant devant vous :  
 Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;  
 Rappelez votre force , à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage :  
 Mais n'importe ; parlez.

EURYCLÈS

C'en est fait ; et le sort...

Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi ! mon fils !

EURYCLÈS.

Il est mort.

Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle  
 Consterne vos amis , et glace tout leur zèle.

MÉROPE.

Mon fils est mort !

ISMÉNIE.

O dieux !

EURYCLÈS.

D'indignes assassins  
Des pièges de la mort ont semé les chemins.  
Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi ! ce jour, que j'abhorre,  
Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !  
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?  
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURYCLÈS.

Hélas ! cet étranger, ce séducteur impie,  
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,  
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,  
Lui que vous protégez !...

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin !

EURYCLÈS.

Oui, madame ; on en a des preuves trop certaines :  
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes  
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,  
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.  
Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies  
A pris de votre fils les dépouilles chéries,  
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :  
(on apporte cette armure dans le fond du théâtre.)  
Le traître avait jeté ces gages précieux,  
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes  
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras  
Pour la première fois il courut aux combats.



O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !  
Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ?

EURYCLÈS.

Celle qu'Égisthe même apportait en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !  
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'était Narbas ; c'était son déplorable guide ;  
Polyphonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité !

Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,  
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,  
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !  
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin !

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

## SCÈNE VI.

MÉROPE. EURYCLÈS, ISMÉNIE, ÉROX,  
GARDES DE POLYPHONTE.

ÉROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,  
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,  
Dans ces cruels moments vous offre son secours.  
Il a su que d'Égisthe on a tranché les jours ;  
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part, Érox, et je le crois sans peine ;

Il en jouit du moins, et les destins l'ont mis  
Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage.  
De ce fils qui n'est plus, le sanglant héritage,  
Et que, dans vos malheurs, il mette à vos genoux,  
Un front que la couronne a fait digne de vous.  
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :  
Le droit de le punir est un droit respectable ;  
C'est le devoir des rois : le glaive de Thémis,  
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis :  
À vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.  
Le sang des assassins est le vrai sacrifice  
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non ; je veux que ma main porte le coup mortel.  
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance  
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.  
Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang :  
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.  
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :  
Je la retirerai du sein de ce barbare,  
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.  
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

## SCÈNE VII.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Non, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,  
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.  
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;  
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux....

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.

Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux.  
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,  
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,  
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?  
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus  
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!  
Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,  
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!  
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,  
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

---

# ACTE TROISIÈME.

---

## SCÈNE I.

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !  
Je n'ai pu retenir cette fongue imprudente ,  
Cette ardeur d'un héros , ce courage emporté ,  
S'indignant dans mes bras de son obscurité.  
Je l'ai perdu ! la mort me l'a ravi peut-être.  
De quel front aborder la mère de mon maître ?  
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !  
Je reviens sans Égisthe ; et Polyphonte est roi !  
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes ,  
Cet assassin farouche entouré de victimes ,  
Qui , nous persécutant de climats en climats ,  
Sema partout la mort , attachée à nos pas :  
Il règne ; il affermit le trône qu'il profane ;  
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne !  
Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants ;  
Dieux ! dérobez Égisthe au fer de ses tyrans :  
Guidez-moi vers sa mère , et qu'à ses pieds je meure.  
Je vois , je reconnais cette triste demeure  
Où le meilleur des rois a reçu le trépas ,  
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.  
Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère ,  
Je viens coûter encor des larmes à sa mère.  
A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux  
Quelque ami , dont la main me conduise à ses yeux ;

Aucun ne se présente à ma débile vue.

Je vois près d'une tombe une foule éperdue :

J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais

Un dieu persécuteur habite pour jamais.

## SCÈNE II.

NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre, où  
l'on découvre le tombeau de Cresphonté.*

ISMÉNIE.

QUEL est cet inconnu dont la vue indiscrete

Ose troubler la reine, et percer sa retraite ?

Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,

Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez, excusez mon audace :

C'est un infortuné qui demande une grâce.

Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMÉNIE.

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?

Respectez la douleur d'une mère éperdue ;

Malheureux étranger, n'offensez point sa vue ;

Éloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,

Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.

Je ne suis point, madame, étranger dans Messène.

Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,

Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,

De sa longue infortune a senti tous les coups.

Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée

Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMÉNIE.

C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,  
D'un héros, d'un époux ; d'un père infortuné,  
De Cresphonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*

O mon maître, ô cendres que j'adore !

ISMÉNIE.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouis ?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Égisthe, ô dieux ! le malheureux Égisthe !

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne serait plus ?

ISMÉNIE.

Un barbare assassin

Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !

Il est assassiné ? Mérope en est instruite ?

Ne vous trompez-vous pas ?

ISMÉNIE.

Des signes trop certains

Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.

C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins ?

ISMÉNIE.

*Au désespoir livrée*

Mérops va mourir ; son courage est vaincu :  
 Pour son fils seulement Mérops avait vécu :  
 Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagee ;  
 Mais avant de mourir elle sera vengée :  
 Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;  
 Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.  
 Le roi qui l'a permis, cherche à flatter sa peine ;  
 Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine  
 Amener à l'instant ce lâche meurtrier,  
 Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.  
 Mérops cependant, dans sa douleur profonde,  
 Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

*NARBAS, s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?  
 Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

## SCÈNE III.

ISMÉNIE.

Ce vieillard est, sans doute, un citoyen fidèle ;  
 Il pleure ; il ne craint point de marquer un vrai zèle ;  
 Il pleure ; et tout le reste, esclave des tyrans,  
 Détourne loin de nous des yeux indifférents.  
 Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?  
 La tranquille pitié fait verser moins de larmes.  
 Il montrait pour Égisthe un cœur trop paternel !  
 Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS; ÉGISTHE,  
*enchaîné*; GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.  
Inventons des tourments qui soient égaux au crime;  
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.  
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices!

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant*.

Oui; sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a porté  
A ce comble du crime, à tant de cruauté?  
Que t'ai-je fait?

ÉGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,

Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.

J'avais dit à vos pieds la simple vérité;

J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;

Vous étendiez sur moi votre main protectrice :

Qui peut avoir sitôt lassé votre justice?

Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?

Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MÉROPE.

Quel intérêt? barbare!

ÉGISTHE.

Hélas! sur son visage

J'entrevois de la mort la douloureuse image :



Que j'en suis attendri ! j'aurais voulu cent fois  
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !  
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre.  
*(Elle se jette dans les bras d'Isménie.)*

EURYCLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois  
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice !  
On m'accueille, on me flatte ; on résout mon supplice.  
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?  
Vicillard infortuné, quels seront vos regrets ?  
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère  
M'avait prédit. . .

MÉROPE.

Barbare ! il te reste une mère.

Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.  
Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur,  
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.  
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.  
Que je suis malheureux ! Le ciel sait qu'aujourd'hui  
J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure . . .

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment ? que dis-tu ?

ÉGISTHE.

Je vous jure,

Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,  
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui? ton père? En Élide? en quel trouble il me jette!  
Son nom? parle : réponds.

ÉGISTHE.

☛ Son nom est Polyclète :

Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendait ma fureur!  
L'en est trop; secondez la rage qui me guide.  
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide:  
(*levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils, mes bras ébsanglantés....

NARBAS, paraissant avec précipitation.

Qu'allez-vous faire, ô dieux!

MÉROPE.

Qui m'appelle?

NARBAS.

Arrêtez!

Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,  
S'il est connu.

MÉROPE.

Méurs, traître!

NARBAS.

Arrêtez!

ÉGISTHE, tournant les yeux vers Nartas.

O mon père!

MÉROPE.

Son père!

ÉGISTHE, à Narbas.

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?  
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! madame, empêchez qu'on achève le crime.

Euryclês, écoutez, écarter la victime:

Que je vous parle.

EURYCLÈS emmène Egisthe, et ferme le fond du théâtre.

O ciel!

MÉROPE, s'avançant.

Vous me faites trembler:

J'allais venger mon fils.

NARBAS, se jetant à genoux.

Vous alliez l'immoler.

Egisthe....

MÉROPE, laissant tomber le poignard.

Eh bien, Egisthe?

NARBAS.

O reine infortunée!

Celui dont votre main tranchait la destinée,

C'est Egisthe....

MÉROPE.

Il vivrait!

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, tombant dans les bras d'Isménie.

Je me meurs!

ISMÉNIE.

Dieux puissants!

NARBAS, à *Isménie*.

Rappelez ses esprits.

Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse,  
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,  
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, revenant à elle.

Ah, Narbas, est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?  
Quoi ! c'est vous ! c'est mon fils ! qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

*(à Isménie.)*

Vous, cachez à jamais ce secret important ;  
Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie !  
Cher Égisthe ! quel dieu défend que je te voie ?  
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger ;  
Et, si son arrivée est ici découverte,  
En le reconnaissant vous assurez sa perte.  
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez :  
Le crime est sur le trône ; on vous poursuit ; tremblez.

## SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Ah ! madame, le roi commande qu'on saisisse...

MÉROPE.

Qui ?

EURYCLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, *avec transport* :

Eh bien ! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.  
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc !  
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.

Pourquoi ? quelle entreprise exécrable et soudaine !  
Pourquoi m'ôter Égisthe ?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,  
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE.

L'interroger ? qui ? lui ? sait-il quelle est sa mère ?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE.

Courons à Polyphonte ; implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,  
De son salut au moins votre hymen est le gage.

Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,  
Votre fils aux autels va devenir le sien.

Et dût sa politique en être encor jalouse,  
Il faut qu'il serve Égisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse ! lui ! quel coup de foudre ! ô ciel !

MÉROPE.

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.  
Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable !  
Vous n'accomplirez point cet hymen exécration.

EURYCLÈS.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main,  
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MÉROPE.

Lui ? ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même ; oui, ses mains sanguinaires  
Ont égorgé d'Égisthe et le père et les frères :  
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups ;  
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE.

Ah dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes ;  
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes ;  
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;  
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais :  
Il y porta la flamme ; et parmi le carnage ,  
Parmi les traits , les feux , le trouble , le pillage ,  
Teint du sang de vos fils , mais des brigands vainqueur ,  
Assassin de son prince , il parut son vengeur .  
D'ennemis , de mourants , vous étiez entourée ;  
Et moi , perçant à peine une foule égarée ,  
J'emportai votre fils dans mes bras languissants .  
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocents :  
Je l'ai conduit , seize ans , de retraite en retraite ;  
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;

Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,  
Polyphonte est son maître, et devient votre époux !

MÉROPE.

Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

Où vient : c'est Polyphonte.

MÉROPE.

O dieux ! est-il possible ?

(à Narbas.)

Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,  
Avec son assassin dissimulez, madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.  
Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, à Euryclès.

Ah ! cours ; et que tes yeux

Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence :

C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

## SCÈNE VI.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE, SUITE.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels sont prêts ;  
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.  
Comme roi, comme époux, le devoir me commande

Que je venge le meurtre, et que je vous défende.  
 Deux complices déjà, par mon ordre saisis,  
 Vont payer de leur sang le sang de votre fils.  
 Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance  
 A bien mal secondé ma prompte vigilance.  
 J'avais à votre bras remis cet assassin ;  
 Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous ?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, madame, avez-vous différé ?  
 Votre amour pour un fils serait-il altéré ?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !  
 Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices ;  
 Si je pouvais par lui reconnaître le bras,  
 Le bras dont mon époux a reçu le trépas....  
 Ceux dont la race impie a massacré le père  
 Poursuivront à jamais et le fils et la mère.  
 Si l'on pouvait...

POLYPHONTE.

C'est là ce que je veux savoir ;  
 Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il est entre vos mains ?

POLYPHONTE.

Oui, madame, et j'espère  
 Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.



MÉROPE.

Ah ! barbare !... A moi seule il faut qu'il soit remis.  
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.

(à part.)

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

(à Polyphonte.)

Seigneur, ayez pitié...

POLYPHONTE.

Quel transport vous égare !

Il mourra.

MÉROPE.

Lui ?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah ! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,  
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,  
Ces discours commencés, ce visage interdit,  
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.  
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?  
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.  
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?  
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?  
Quel est-il ?

MÉROPE.

Eh ! seigneur, à peine sur le trône,  
La crainte, le soupçon déjà vous environne !

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône : et, sûr de mon bonheur,

*Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.*

*L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.*

MÉROPE, *en pleurant.*

*Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte;*

*Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur,*

*Ce crime épouvantable....*

ISMÉNIE.

Eh, madame!

MÉROPE.

Ah! seigneur,

*Pardonnez.... Vous voyez une mère éperdue.*

*Les dieux m'ont tout ravi; les dieux m'ont confondue.*

*Pardonnez.... De mon fils rendez-moi l'assassin.*

POLYPHONTE.

*Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.*

*Venez, madame.*

MÉROPE.

*O dieux! dans l'horreur qui me presse,*

*Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

A ses emportements , je croirais qu'à la fin  
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;  
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme  
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.  
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;  
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :  
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.  
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;  
Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains ,  
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.  
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;  
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.  
Mais vous , au meurtrier vous venez de parler ;  
Que pensez-vous de lui ?

ÉROX.

Rien ne peut le troubler.  
Simple dans ses discours , mais ferme , invariable ,  
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.  
J'en suis frappé , seigneur , et je n'attendais pas  
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.  
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel est-il , en un mot ?

ÉROX.

Ce que j'ose vous dire,

C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins  
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?  
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance  
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux  
De ce secret d'état les vestiges honteux :  
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.  
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égisthe ?  
Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,  
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

ÉROX.

Mérope, dans les pleurs mourant désespérée,  
Est de votre bonheur une preuve assurée ;  
Et tout ce que je vois le confirme en effet.  
Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence ;  
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,  
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.  
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.  
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;  
Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.  
Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,  
Croira son prince mort, et le croira vengé.  
Mais répondez : quel est ce vieillard téméraire  
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?  
Mérope allait verser le sang de l'assassin :  
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main ;  
Que voulait-il ?

ÉROX.

Seigneur, chargé de sa misère,  
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :  
Il venait implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce ? Devant moi je veux qu'il soit admis.  
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.  
Ce secret m'importune ; il faut que je l'arrache.  
Le meurtrier, surtout, excite mes soupçons.  
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,  
La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,  
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?  
La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;  
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

ÉROX.

Qu'importe sa pitié, sa joie, et sa vengeance ?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.  
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

## SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS  
MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

REPLISSEZ vos serments ; songez à me venger :  
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.  
Vengez-vous ; baignez-vous au sang du criminel ;  
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah dieux !

ÉGISTHE, à Polyphonte.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;

Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine ;

Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;

Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.

J'ai tué justement un injuste adversaire.

Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;

Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :

Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente. . .

MÉROPE.

Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente ;

Élevé loin des cours et nourri dans les bois,

Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !

Vous, le justifier !

MÉROPE.

Qui, moi, seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?

De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,

Mon fils, enveloppé dans un piège funeste,

Sous les coups d'un barbare....

ISMÉNIE.

O ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux !  
 Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?  
 Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point, ils paraissent assez ;  
 La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.  
 Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, s'avançant.

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

ÉGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLYPHONTE.

Qu'il meure !

MÉROPE.

Il est...

POLYPHONTE.

Vrappez.

MÉROPE, se jetant entre Egisthe et les soldats.

Barbare ! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi ! votre fils ?

MÉROPE, en l'embrassant.

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,  
 Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,  
 Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,  
 Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre.

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.  
Vous, sa mère ? Qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.  
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie ;  
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,  
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.  
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.  
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature ;  
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.  
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire ? et sur quelles alarmes... ?

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes,  
Mes sentiments, mon cœur par la gloire anémié,  
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.  
C'est trop.

MÉROPE, se jetant à ses genoux.

Commencez donc par m'arracher la vie ;

Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.  
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds ;  
Mérope les embrasse, et craint votre colère.  
A cet effort affreux jugez si je suis mère,  
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur,  
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.



Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.  
 Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père ,  
 Qui deviez protéger ses jours infortunés ,  
 Le voilà devant vous , et vous l'assassinez !  
 Son père est mort , hélas ! par un crime funeste ;  
 Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste ;  
 Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;  
 Il est seul , sans défense , il est entre vos mains.  
 Qu'il vive , et c'est assez. Heureuse en mes misères ,  
 Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.  
 Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux ,  
 Votre roi dans les fers.

ÉCLISTHE.

O reine , levez-vous ,  
 Et daignez me prouver que Cresphonte est mon pere ,  
 En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.  
 Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;  
 Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté.  
 Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.  
 De mon premier état j'ai bravé la bassesse ,  
 Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.  
 Je me sens né des rois , je me sens votre fils.  
 Hercule ainsi que moi commença sa carrière ;  
 Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;  
 Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité ,  
 Pour avoir , comme moi , vaincu l'adversité.  
 S'il m'a transmis son sang , j'en aurai le courage.  
 Mourir digne de vous , voilà mon héritage.  
 Cessez de le prier ; cessez de démentir  
 Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE , à Mérope.

Eh bien ! il faut ici nous expliquer sans feinte.

Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte ;  
 Son courage me plaît ; je l'estime , et je crois  
 Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.  
 Mais une vérité d'une telle importance  
 N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.  
 Je le prends sous ma garde , il m'est déjà remis ;  
 Et , s'il est né de vous , je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter ?

MÉROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.

Vous achetez sa mort avec mon hyménée.  
 La vengeance à ce point a pu vous captiver ;  
 L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver ?

MÉROPE.

Quoi, barbare !

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.

Votre ame en sa faveur paraît trop attendrie ,  
 Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs ,  
 Par d'imprudens refus , l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.  
 Daignez....

POLYPHONTE.

C'est votre fils , madame ; ou c'est un traître :

Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui ,  
 Ou je dois me venger et de vous et de lui.  
 C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice ;  
 Vous êtes en un mot sa mère , ou sa complice.

Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux  
 Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.  
 Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.  
*(à Mérope.)*

Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive ;  
 Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;  
 Confirmez sa naissance en me donnant la main.  
 Votre seule réponse ou le sauve , ou l'opprime.  
 Voilà mon fils , madame , ou voilà ma victime.  
 Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir.  
 Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

*ÉGISTHE, que les soldats emmènent.*

O reine auguste et chère !  
 O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère !  
 Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :  
 Si je suis votre fils , je sais mourir en roi.

## SCÈNE III.

MÉROPE.

CRUELS, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :  
 Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?  
 Pourquoi m'exauciez-vous , ô dieu trop imploré ?  
 Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?  
 Vous l'avez arraché d'une terre étrangère ,  
 Victime réservée au bourreau de son père.  
 Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errants  
 Dans le fond des déserts , à l'abri des tyrans.

SCÈNE IV.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE.

SAIS-TU l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée ,  
Que déjà dans les fers Égisthe est retenu ,  
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu !

NARBAS.

Vous !

MÉROPE.

J'ai tout révélé. Mais , Narbas , quelle mère ,  
Prête à perdre son fils , peut le voir et se taire ?  
J'ai parlé , c'en est fait ; et je dois désormais  
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous ?

SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Voici l'heure , madame ,  
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame ,  
Un vain peuple , qui vole après la nouveauté ,  
Attend votre hyménée avec avidité.  
Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête  
L'appareil du carnage , et non pas d'une fête.

Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré  
 A fait parler le dieu dans son temple adoré.  
 Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,  
 Il vient de déclarer cette union funeste.  
 Polyphonte, dit-il, a reçu vos serments ;  
 Messène en est témoin , les dieux en sont garants.  
 Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;  
 Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse ,  
 Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :  
 Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

M É R O P E.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

N A R B A S.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

M É R O P E.

C'est un crime effroyable , et déjà tu frémis.

N A R B A S.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

M É R O P E.

Eh bien ! le désespoir m'a rendu mon courage.  
 Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.  
 Montrons mon fils au peuple , et plaçons-le à leurs yeux ,  
 Entre l'autel et moi sous la garde des dieux.  
 Il est né de leur sang , ils prendront sa défense ;  
 Ils ont assez long-temps trahi son innocence.  
 De son lâche assassin je peindrai les fureurs :  
 L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.  
 Tyrans , craignez les cris et les pleurs d'une mère.  
 On vient. Ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.  
 On m'appelle , et mon fils est au bord du cercueil ;  
 Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

*(aux sacrificateurs.)*

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime ,

Vous venez à l'autel entraîner la victime.

O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !

Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,  
Et notre destinée est encore incertaine.  
Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince ! ah ! mon fils !  
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.  
Ah ! vivez. D'un tyran désarmez la colère,  
Conservez une tête, hélas ! si nécessaire,  
Si long-temps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS.

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,  
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore  
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,  
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.  
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.  
Qui, moi, né de Mérope ! et Cresphonte est mon père !  
Son assassin triomphe ; il commande, et je sers !  
Je suis le sang d'Hercule ; et je suis dans les fers !

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide  
Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide !

ÉGISTHE.

Eh quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,  
Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés ?

Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,  
 Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.  
 De déserts en déserts errant, persécuté,  
 J'ai languï dans l'opprobre et dans l'obscurité.  
 Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,  
 J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.  
 Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,  
 J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur ;  
 Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère ;  
 Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père :  
 Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.  
 Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.  
 Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :  
 Un détestable hymen à ce monstre l'attache.  
 Je maudis dans vos bras le jour où je suis né ;  
 Je maudis le secours que vous m'avez donné.  
 Ah ! mon père ! ah ! pourquoi d'une mère égarée  
 Retenez-vous tantôt la main désespérée ?  
 Mes malheurs finissaient ; mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah ! vous êtes perdu : le tyran vient ici.

## SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS,

GARDES.

POLYPHONTE.

*(Narbás et Euryclos s'éloignent un peu.)*

RETENEZ-VOUS ; et toi, dont l'aveugle jeunesse  
 Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,  
 Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,  
 Permettre à tes destins de changer à ton choix.



Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,  
 Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.  
 Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,  
 Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.  
 Élevé loin des cours et sans expérience,  
 Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.  
 Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,  
 Cet orgueil-dangereux que tu prends pour vertu.  
 Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,  
 Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.  
 Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,  
 Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.  
 Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;  
 Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.  
 Suis ses pas et les miens ; viens au pied de l'autel  
 Me jurer à genoux un hommage éternel.  
 Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,  
 Prends-les tous à témoin de ton obéissance.  
 La porte des grandeurs est ouverte pour toi.  
 Un refus te perdra ; choisis, et réponds-moi.

## ÉGISTHE.

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre ?  
 Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre ;  
 Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,  
 Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :  
 Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître  
 Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître ;  
 Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,  
 Et si le fils des rois punit les assassins.

## POLYPHONTE.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage :  
 Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi  
 Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.  
 Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,  
 Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.  
 Je t'attends aux autels, et tu peux y venir :  
 Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.  
 Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;  
 Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.  
 Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.  
 Tremblez ; vous répondrez de ses caprices vains.  
 Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance ;  
 Mais je me fie au moins à votre expérience.  
 Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,  
 D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

### SCÈNE III.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

ÉGISTHE.

Ah ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.  
 Hercule ! instruis mon bras à me venger du crime ;  
 Éclaire mon esprit, du sein des immortels !  
 Polyphonte m'appelle au pied de tes autels ;  
 Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon prince, êtes-vous las de vivre ?

EURYCLÈS.

Dans ce péril du moins si nous pouvions vous suivre !  
 Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,  
 Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.  
 Souffrez....

ÉGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille  
 Au frein de vos leçons serait souple et docile ;  
 Je vous croirais tous deux : mais dans un tel malheur,  
 Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.  
 Qui ne peut se résoudre , aux conseils s'abandonne ;  
 Mais le sang des héros ne croit ici personne.  
 Le sort en est jeté. . . . Ciel ! qu'est-ce que je voi !  
 Mérope !

## SCÈNE IV.

MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS. SUITE.

MÉROPE.

LE tyran m'ose envoyer vers toi :  
 Ne crois pas que je vive après cet hyménée ;  
 Mais cette honte horrible où je suis entraînée,  
 Je la subis pour toi , je me fais cet effort :  
 Fais-toi celui de vivre , et commande à ton sort.  
 Cher objet des terreurs dont mon amie est atteinte,  
 Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,  
 Fils des rois et des dieux , mon fils , il faut servir.  
 Pour savoir se venger il faut savoir souffrir.  
 Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage ;  
 Je t'en aime encor plus , et je crains davantage.  
 Mon fils. . . .

ÉGISTHE.

Osez me suivre.

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu ?

Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?  
Entendez-vous sa voix ? Êtes-vous reine et mère ?  
Si vous l'êtes, venez

MÉROPE.

Il semble que le ciel  
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.  
Je respecte mon sang ; je vois le sang d'Alcide ;  
Ah ! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.  
Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils !  
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

ÉGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste  
Sous un joug étranger baisse un front abattu ;  
Le poids de mes malheurs accable leur vertu :  
Polyphonte est haï ; mais c'est lui qu'on couronne :  
On m'aime et l'on me fuit.

ÉGISTHE.

Quoi ! tout vous abandonne !  
Ce monstre est à l'autel ?

MÉROPE.

!l m'attend.

ÉGISTHE.

Ses soldats

A cet autel horrible accompagnent ses pas ?

MÉROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle ;  
Il est environné de la foule infidèle  
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois  
S'empreser à ma suite, et ramper sous mes lois.

Et moi , de tous les siens à l'autel entourée,  
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE.

Seul , je vous y suivrai ; j'y trouverai des dieux  
Qui punissent le meurtre , et qui sont mes aïeux.

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE.

Ils m'éprouvaient , sans doute.

MÉROPE.

Eh ! quel est ton dessein ?

ÉGISTHE.

Marchons , quoi qu'il en coûte.

Adieu , tristes amis ; vous connaîtrez du moins  
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas , en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point , crois-moi , de ton ouvrage ;  
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

## SCÈNE V.

NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

QUE va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;  
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.  
J'espérais que du temps la main tardive et sûre  
Justifierait les dieux en vengeant leur injure ;  
Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé :  
Mais le crime l'emporte , et je meurs détrompé.  
Égisthe va se perdre à force de courage :  
Il désobéira ; la mort est son partage .

EURYCLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élançés ?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYCLÈS.

Écoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURYCLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte  
La reine en expirant a prévenu sa honte ;  
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah ! son fils n'est donc plus ! Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre  
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattants,  
Les sons de la trompette, et les voix des mourants ;  
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS.

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,  
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous ?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux ?

EURYCLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,  
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre ?

De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Grâces aux immortels ! les chemins sont ouverts.  
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

*(il sort.)*

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre !  
O dieux ! rendez la force à ces bras éternés,  
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés ;  
Que je donne du moins les restes de ma vie.  
Hâtons-nous.

## SCÈNE VI.

NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS.

QUEL spectacle ! Est-ce vous, Isménie ?  
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMÉNIE.

Ah ! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine ;  
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux....

NARBAS.

Que fait Égisthe ?

ISMÉNIE.

Il est.... le digne fils des dieux ;  
Égisthe ! Il a frappé le coup le plus terrible.  
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible  
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi , qu'ont élevé mes maïus !

ISMÉNIE.

La victime était prête , et de fleurs couronnée ;  
 L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;  
 Polyphonte , l'œil fixe , et d'un front inhumain ,  
 Présentait à Mérope une odieuse main ;  
 Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;  
 Et la reine , au milieu des femmes éplorées ,  
 S'avancant tristement , tremblante entre mes bras ,  
 Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas ;  
 Le peuple observait tout dans un profond silence.  
 Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance  
 Un jeune homme , un héros , semblable aux immortels :  
 Il court ; c'était Égisthe ; il s'élance aux autels ;  
 Il monte , il y saisit d'une main assurée  
 Pour les fêtes des dieux la hache préparée.  
 Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ,  
 Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.  
 Meurs , tyran , disait-il ; dieux , prenez vos victimes.  
 Érox , qui de son maître a servi tous les crimes ,  
 Érox , qui dans son sang voit ce monstre nager ,  
 Lève une main hardie , et pense le venger.  
 Égisthe se retourne , enflammé de furie ;  
 A côté de son maître il le jette sans vie.  
 Le tyran se relève : il blesse le héros ;  
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.  
 Déjà la garde accourt avec des cris de rage.  
 Sa mère.... Ah ! que l'amour inspire de courage !  
 Quel transport animait ses efforts et ses pas !  
 Sa mère.... Elle s'élance au milieu des soldats.  
 C'est mon fils , arrêtez , cessez , troupe inhumaine ;



C'est mon fils ; déchirez sa mère , et votre reine ,  
 Ce sein qui l'a nourri , ces flancs qui l'ont porté.  
 A ces cris douloureux le peuple est agité ;  
 Une foule d'amis , que son danger excite ,  
 Entre elle et ces soldats vole et se précipite.  
 Vous eussiez vu soudain les autels renversés ,  
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;  
 Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères ;  
 Les frères méconnus immolés par leurs frères ;  
 Soldats , prêtres , amis , l'un sur l'autre expirants ;  
 On marche , on est porté sur les corps des mourants ;  
 On veut fuir , on revient ; et la foule pressée  
 D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.  
 De ces flots confondus le flux impétueux  
 Roule , et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.  
 Parmi les combattants je vole ensanglantée ;  
 J'interroge à grands cris la foule épouvantée.  
 Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.  
 On s'écrie : Il est mort , il tombe , il est vainqueur.  
 Je cours , je me consume , et le peuple m'entraîne ,  
 Me jette en ce palais , éplorée , incertaine ,  
 Au milieu des mourants , des morts , et des débris.  
 Venez , suivez mes pas , joignez-vous à mes cris :  
 Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée ,  
 Si de son digne fils la vie est conservée ,  
 Si le tyran n'est plus. Le trouble , la terreur ,  
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

## NARBAS.

Arbitre des humains , divine providence ,  
 Achève ton ouvrage , et soutiens l'innocence :  
 A nos malheurs passés mesure tes bienfaits ;  
 O ciel , conserve Égisthe , et que je meure en paix !  
 Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

SCÈNE VII.

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

*(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.)*

MÉROPE.

GUERRIERS, prêtres, amis, citoyens de Messène.  
 Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.  
 Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi :  
 Il a puni le crime, il a vengé son père.  
 Celui que vous voyez traîne sur la poussière,  
 C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :  
 Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.  
 Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,  
 Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.  
 Il opprimait Messène, il usurpait mon rang ;  
 Il m'offrait une main fumante de mon sang.  
*(en courant vers Egisthe, qui arrive la hache à la main.)*

Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,  
 C'est le fils de vos rois ; c'est le sang de Cresphonte ;  
 C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.  
 Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?  
 Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence  
 Aux mains de Polyphonte arracha son enfance,  
 Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux  
 Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?  
 Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?  
 Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,  
 Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,  
 A votre délivrance, à son ame intrépide.  
 Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,  
 Nourri dans la misère, à peine en son printemps,  
 Eût pu venger Messène et punir les tyrans ?  
 Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.  
 Écoutez : le ciel parle ; entendez son tonnerre.  
 Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,  
 Sa voix rend témoignage, et dit, qu'il est mon fils.

## SCÈNE VIII

MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS,  
 EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS.

AH ! montrez-vous, madame, à la ville calmée :  
 Du retour de son roi la nouvelle semée,  
 Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.  
 Nos amis ont parlé ; les cœurs sont attendris :  
 Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;  
 Il adore le roi que le ciel lui renvoie,  
 Il bénit votre fils, il bénit votre amour :  
 Il consacre à jamais ce redoutable jour.  
 Chacun veut contempler son auguste visage ;  
 On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage.

Le nom de Polyphonte est partout abhorré ;  
Celui de votre fils , le vôtre est adoré.  
O roi ! venez jouir du prix de la victoire ;  
Ce prix est notre amour , il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :  
Ainsi que le bonheur , la vertu nous vient d'eux.  
Allons monter au trône , en y plaçant ma mère ;  
Et vous , mon cher Narbas , soyez toujours mon père.

FIN DE MÉROPE.



**LA MORT  
DE CÉSAR,  
TRAGÉDIE,**

**Publiée en 1735, et représentée, pour la première  
fois, le 29 août 1743.**

---

## PERSONNAGES.

**JULES-CÉSAR**, dictateur.

**MARC-ANTOINE**, consul.

**JUNIUS-BRUTUS**, préteur.

**CASSIUS**,

**CIMBER**,

**DÉCIME**,

**DOLABELLA**,

**CASCA**,

**LES ROMAINS**.

**LICTEURS**.

} sénateurs.

**La scène est à Rome, au Capitole.**

# LA MORT DE CÉSAR, TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE I.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CÉSAR, tu vas régner ; voici le jour auguste  
Où le peuple romain , pour toi toujours injuste ,  
Changé par tes vertus , va reconnaître en toi  
Son vainqueur , son appui , son vengeur , et son roi.  
Antoine , tu le sais , ne connaît point l'envie .  
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;  
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains ,  
Content d'être sous toi le second des humains :  
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème ,  
Plus grand de te servir , que de régner moi-même.  
Quoi ! tu ne me réponds que par de longs soupirs !  
Ta grandeur fait ma joie , et fait tes déplaisirs !  
Roi de Rome et du monde , est-ce à toi de te plaindre ?  
César peut-il gémir , ou César peut-il craindre ?  
Qui peut à ta grande âme inspirer la terreur ?



CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.  
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne  
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone :  
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain  
La honte de Crassus et du peuple romain.  
L'aigle des légions, que je retiens encore,  
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;  
Et mes braves soldats n'attendent pour signal  
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.  
Peut-être avec raison César peut entreprendre  
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre ;  
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains,  
Valent bien les Persans subjugués par ses mains :  
J'ose au moins le penser ; et ton ami se flatte  
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.  
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas :  
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas ;  
La plus haute sagesse en est souvent trompée ;  
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée ;  
Et dans les factions, comme dans les combats,  
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.  
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années ;  
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,  
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement  
Le destin des états dépendait d'un moment.  
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;  
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.  
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié  
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié ;  
Que Rome par mes mains défendue et conquise,  
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise ;

Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi ,  
 Mon sang et mon ami le prennent après moi.  
 Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière ;  
 Antoine , à mes enfants il faut servir de père.  
 Je ne veux point de toi demander des serments ,  
 De la foi des humains sacrés et vains garants ;  
 Ta promesse suffit , et je la crois plus pure  
 Que les autels des dieux , entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi  
 Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi ,  
 Et que ton intérêt m'attache à l'Italie ,  
 Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie ;  
 Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur  
 Doute de sa fortune , et présage un malheur :  
 Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.  
 César, que me dis-tu de tes fils , de partage ?  
 Tu n'as de fils qu'Octave , et nulle adoption  
 N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps , ami , de cacher l'amertume  
 Dont mon cœur paternel en secret se consume :  
 Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois ;  
 Je l'ai nommé César , il est fils de mon choix :  
 Le destin ( dois-je dire , ou propice , ou sévère ? )  
 D'un véritable fils en effet m'a fait père ;  
 D'un fils que je chéris , mais qui , pour mon malheur ,  
 A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant ? quel ingrat peut-il être  
 Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître ?

CÉSAR.

Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,  
 Dont Caton cultiva les farouches vertus ;  
 De nos antiques lois ce défenseur austère,  
 Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,  
 Qui, toujours contre moi les armes à la main,  
 De tous nos ennemis a suivi le destin,  
 Qui fut mon prisonnier au champ de Thessalie,  
 A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,  
 Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE.

Brutus ! il se pourrait....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la sœur de Caton, la fière Servilie !

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.  
 Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,  
 La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras :  
 Mais le jour qui forma ce second hyménée  
 De son nouvel époux trancha la destinée.  
 Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé :  
 Pour me haïr, ô ciel ! était-il réservé ?  
 Mais lis ; tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE *lit.*

« César, je vais mourir. La colère céleste  
 « Va finir à la fois ma vie et mon amour.  
 « Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.  
 « Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père  
 « L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère !

« SERVILIE. »

Quoi ! faut-il que du sort la tyrannique loi,  
César, te donne un fils si peu semblable à toi ?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus ; son superbe courage  
Flatte en secret le mien , même alors qu'il l'outrage ;  
Il m'irrite , il me plaît ; son cœur indépendant  
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.  
Sa fermeté m'impose , et je l'excuse même  
De condamner en moi l'autorité suprême :  
Soit qu'étant homme et père , un charme séducteur,  
L'excusant à mes yeux , me trompe en sa faveur ;  
Soit qu'étant né Romain , la voix de ma patrie  
Me parle , malgré moi , contre ma tyrannie ,  
Et que la liberté , que je viens d'opprimer ,  
Plus forte encor que moi , me condamne à l'aimer.  
Te dirai-je eneor plus ? si Brutus me doit l'être ,  
S'il est fils de César , il doit haïr un maître :  
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans ;  
J'ai détesté Sylla , j'ai haï les tyrans.  
J'eusse été citoyen , si l'orgueilleux Pompée  
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.  
Né fier , ambitieux , mais né pour les vertus ,  
Si je n'étais César , j'aurais été Brutus.

Tout homme à son état doit plier son courage  
Brutus tiendra bientôt un différent langage ,  
Quand il aura connu de quel sang il est né.  
Crois-moi , le diadème à son front destiné  
Adoucira dans lui sa rudesse importune ;  
Il changera de mœurs en changeant de fortune.  
La nature , le sang , mes bienfaits , tes avis ,  
Le devoir , l'intérêt , tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche :  
La secte dont il est n'admet rien qui la touche ;  
Cette secte intraitable, et qui fait vanité  
D'endurcir les esprits contre l'humanité,  
Qui domte et foule aux pieds la nature irritée,  
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.  
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,  
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.  
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,  
Ce héros forcené, la victime d'Utique,  
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,  
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;  
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre  
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper !  
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi ! sa haine... !

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.

J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :  
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils ;

Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,  
 Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.  
 C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :  
 Tu m'as prêté ton bras pour domter les humains,  
 Domte aujourd'hui Brutus ; adoucis son courage ;  
 Prépare par degrés cette vertu sauvage  
 Au secret important qu'il lui faut révéler,  
 Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'espérance.

## SCÈNE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience ;  
 A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps.... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.

Que je lis sur leur front de dépit et de haine !

## SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER,  
 DÉCIME, CINNA, CASCA, etc. LICTEURS.

CÉSAR, *assis* :

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur romaine,  
 Compagnons de César. Approchez, Cassius,  
 Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.  
 Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,  
 Où je vais achever la conquête du monde,

Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus  
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.  
Il est temps d'ajouter par le droit de la guerre  
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre :  
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein,  
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.  
Brutus et Cassius me suivront en Asie ;  
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie ;  
De la mer Atlantique, et des bords du Bétis,  
Cimber gouvernera les rois assujettis.  
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,  
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.  
Ayant ainsi réglé le sort des nations,  
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,  
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre  
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.  
Sylla fut honoré du nom de dictateur,  
Marius fut consul, et Pompée empereur.  
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire  
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,  
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,  
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.  
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre  
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre ;  
Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi :  
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi ;  
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services,  
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices. . . .  
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir ;  
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,

Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,  
Seraient aux yeux du peuple, et du sénat jaloux,  
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.  
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,  
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,  
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix  
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.  
César, nous attendions de ta clémence auguste  
Un don plus précieux, une faveur plus juste,  
Au-dessus des états donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber ?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même  
D'abolir pour jamais l'autorité suprême ;  
Et je croyais toucher à ce moment heureux  
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux :  
Fumante de son sang, captive, désolée,  
Rome dans cet espoir renaissait consolée.  
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants :  
Je songe à ton pouvoir ; mais songe à tes serments.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand ; mais que Rome soit libre.  
Dieu ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre !  
Qu'importe que son nom commande à l'univers,  
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers ?  
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,  
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?  
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis ;  
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.



CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi !

ANTOINE, à César.

Tu connais leur audace ;  
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grâce.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc , dans vos témérités ,  
Tenter ma patience et lasser mes bontés ,  
Vous , qui m'appartenez par le droit de l'épée ,  
Rampants sous Marius , esclaves sous Pompée ;  
Vous , qui ne respirez qu'autant que mon courroux ,  
Retenu trop long-temps , s'est arrêté sur vous :  
Républicains ingrats , qu'enbardit ma clémence ,  
Vous , qui devant Sylla garderiez le silence ;  
Vous , que ma bonté seule invite à m'outrager ,  
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.  
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie  
Pour oser me parler de Rome et de patrie ,  
Pour affecter ici cette illustre hauteur  
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur ;  
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.  
La fortune entre nous devient trop inégale ;  
Si vous n'avez su vaincre , apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.  
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,  
N'abaisse son courage à demander la vie.  
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir ;  
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.  
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe ;  
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe ;

CÉSAR.

(*Les sénateurs sortent.*)

Ecoute. . . et vous, sortez. Brutus m'ose offenser !  
 Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer ?  
 Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie :  
 Laisse là du sénat l'indiscrette furie ;  
 Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer ;  
 Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse ;  
 Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse ;  
 Et je ne peux rester avec Antoine et toi,  
 Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

## SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

En bien ! t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature  
 Puisse amollir une ame et si fière et si dure ?  
 Laisse, laisse à jamais dans son obscurité  
 Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.  
 Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute,  
 Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.  
 Il ne mérite pas de te devoir le jour :  
 Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,  
 Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis ; je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème.

Descends donc de ce rang où je te vois monté :

La bonté convient mal à ton autorité ;

De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.

Quoi ! Rome est sous tes lois , et Cassius t'outrage !

Quoi , Cimber , quoi , Cinna , ces obscurs sénateurs ,

Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !

Ils bravent ta puissance , et ces vaincus respirent !

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;

Et , trop au-dessus d'eux , je leur puis pardonner

De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare ;

Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare ;

Il n'a su qu'opprimer ; le meurtre et la fureur

Faisaient sa politique ainsi que sa grandeur :

Il a gouverné Rome au milieu des supplices ;

Il en était l'effroi ; j'en serai les délices.

Je sais quel est le peuple ; on le change en un jour ;

Il prodigue aisément sa haine et son amour ;

Si ma grandeur l'aigrit , ma clémence l'attire :

Un pardon politique à qui ne peut me nuire ,

Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté ,

Ont ramené vers moi sa faible volonté.

Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne ,

Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne ,

Lui plaire en l'accablant , l'asservir , le charmer ,

Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint ; c'est ainsi que l'on règne

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :

Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance ;

Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,

Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.

Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même

Ma main doit sur ton front mettre le diadème :

Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.

Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;

A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.

Ne me conseille point de me faire haïr.

Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.

Allons ; et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,

Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

---

## SCÈNE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité,  
Marquent moins de vertu que de férocité,  
Les bontés de César, et surtout sa puissance,  
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance :  
A lui parler du moins vous pourriez consentir.  
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;  
Et vous en frémiriez si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah, je frémis déjà ! mais c'est de vous entendre.  
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,  
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus ?  
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave :  
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave,  
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain :  
Je ne recherche point une vertu plus rare.  
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare ;  
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,  
Embrasse la vertu pour la faire haïr.

## SCÈNE II.

BRUTUS.

QUELLE bassesse, ô ciel ! et quelle ignominie !  
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie !  
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,  
Et toi, vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus !  
Quels restes, justes dieux ! de la grandeur romaine !  
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.  
César nous a ravi jusques à nos vertus,  
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.  
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages !  
Héros dont en pleurant j'aperçois les images,  
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,  
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,  
Vous ranimez en moi ces vives étincelles  
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.  
Vous vivez dans Brutus ; vous mettez dans mon sein  
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.  
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue ?  
Quel billet sous mon nom se présente à ma vue ?  
Lisons : *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers !*  
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts ;  
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.  
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore ?  
Non, tu n'es pas Brutus ! Ah ! reproche cruel !  
César ! tremble, tyran ! voilà ton coup mortel.  
Non, tu n'es pas Brutus ! Je le suis, je veux l'être ;  
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître ;  
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux :  
On demande un vengeur ; on a sur moi les yeux ;

On excite cette ame, et cette main trop lente ;  
On demande du sang. . . Rome sera contente,

### SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME,

SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.  
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.  
De César désormais je n'attends plus de grâce :  
Il sait mes sentiments, il connaît notre audace.  
Notre ame incorruptible étonne ses desseins ;  
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.  
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,  
Plus d'honneur, plus de lois ; Rome est anéantie ;  
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui :  
Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui ;  
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,  
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,  
César jouit de tout, et dévore le fruit  
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.  
Ah ! Brutus, es-tu né pour servir sous un maître ?  
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? Mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu. . . Mais, quoi ! . . . le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Am, Cimber ! est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?  
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'état.

César était au temple, et cette fière idole  
Semblait être le dieu qui tonne au capitol :  
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein  
D'aller joindre la Perse à l'empire romain ;  
On lui donnait les noms de foudre de la guerre ,  
De vengeur des Romains , de vainqueur de la terre ;  
Mais , parmi tant d'éclat , son orgueil imprudent  
Voulait un autre titre , et n'était pas content.  
Enfin , parmi ces cris et ces chants d'allégresse ,  
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse ;  
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !  
Il entre , la couronne et le sceptre à la main.  
On se tait , on frémit : lui , sans que rien l'étonne ,  
Sur le front de César attache la couronne ,  
Et soudain devant lui se mettant à genoux :  
César , règne , dit-il , sur la terre et sur nous.  
Des Romains à ces mots les visages pâlisent ;  
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent :  
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur ;  
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.



## **VI. LA MORT DE CÉSAR.**

César, qui cependant lisait sur leur visage  
De l'indignation l'éclatant témoignage,  
Feignant des sentiments long-temps étudiés,  
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.  
Alors tout se croit libre ; alors tout est en proie  
Au fol enivrement d'une indiscrete joie :  
Antoine est alarmé ; César feint et rougit :  
Plus il cèle son trouble , et plus on l'applaudit.  
La modération sert de voile à son crime ;  
Il affecte à regret un refus magnanime :  
Mais , malgré ses efforts , il frémissait tout bas  
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.  
Enfin , ne pouvant plus retenir sa colère ,  
Il sort du capitolé avec un front sévère ;  
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat :  
Dans une heure , Brutus , César change l'état.  
De ce sénat sacré la moitié corromptue ,  
Ayant acheté Rome , à César l'a vendue :  
Plus lâche que ce peuple à qui , dans son malheur ,  
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.  
César , déjà trop roi , veut encor la couronne :  
Le peuple la refuse , et le sénat la donne.  
Que faut-il faire enfin , héros qui m'écoutez ?

### **CASSIUS.**

Mourir , finir des jours dans l'opprobre comptés.  
J'ai traîné les liens de mon indigne vie ,  
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie :  
Voici son dernier jour , et du moins Cassius  
Ne doit plus respirer lorsque l'état n'est plus.  
Pleure qui voudra Rome , et lui reste fidèle ;  
Je ne peux la venger , mais j'expire avec elle.  
Je vais où sont nos dieux. . . Pompée et Scipien ,

*(en regardant leurs statues:)*

Il est temps de vous suivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple :  
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple ;  
C'est à nous de répondre à l'admiration  
Que Rome en expirant conserve à notre nom.  
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,  
Sur César expirant il eût perdu la vie ;  
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains ;  
Sa mort fut inutile au bonheur des humains ;  
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome ;  
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, montrant le billet.

Voilà ce qu'on m'écrit ; voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant : j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche ;

Dans une heure, un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure, à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,

Voilà les sentiments que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même , et je t'en dois l'honneur ;  
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colère  
De la mâle vertu qui fait ton caractère :  
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands ;  
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.  
Lavons , mon cher Brutus , l'opprobre de la terre ;  
Vengeons ce capitolé , au défaut du tonnerre.  
Toi , Cimber ; toi , Cinna ; vous , Romains indomtés ,  
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous pensons comme toi , nous méprisons la vie ;  
Nous détestons César , nous aimons la patrie ;  
Nous la vengerons tous ; Brutus et Cassius  
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'état , nés les vengeurs du crime ,  
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime ;  
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups ,  
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la patrie , il suffit de nous-mêmes.  
Dolabella , Lépidé , Émile , Bibulus ,  
Ou tremblent sous César , ou bien lui sont vendus.  
Cicéron , qui d'un traître a puni l'insolence ,  
Ne sert la liberté que par son éloquence ,  
Hardi dans le sénat , faible dans le danger ,  
Fait pour haranguer Rome , et non pour la venger ;  
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie  
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie.

Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager  
Cet immortel honneur et ce pressant danger.  
Dans une heure, au sénat le tyran doit se rendre :  
Là, je le punirai ; là, je le veux surprendre ;  
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,  
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.  
C'est hasarder beaucoup : ses ardents satellites  
Partout du capitolé occupent les limites :  
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,  
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.  
Notre mort, mes amis, paraît inévitable ;  
Mais qu'une telle mort est noble et désirable !  
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands ,  
De voir couler son sang dans le sang des tyrans !  
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure !  
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,  
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,  
Renaissse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitolé :  
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.  
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter ;  
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,  
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,  
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains  
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,  
Jurez par tous les dieux vengeurs de la patrie,  
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis ; jurons d'exterminer

Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner ;  
 Fussent nos propres fils , nos frères , ou nos pères ,  
 S'ils sont tyrans , Brutus , ils sont nos adversaires :  
 Un vrai républicain n'a pour père et pour fils  
 Que la vertu , les dieux , les lois , et son pays.

BRUTUS.

Oui , j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre ;  
 Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre ,  
 Le salut de l'état nous a rendus parents :  
 Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(*Il s'avance vers la statue de Pompée.*)

Nous le jurons par vous , héros dont les images  
 A ce pressant devoir excitent nos courages ;  
 Nous promettons , Pompée , à tes sacrés genoux ,  
 De faire tout pour Rome , et jamais rien pour nous ;  
 D'être unis pour l'état , qui dans nous se rassemble ,  
 De vivre , de combattre et de mourir ensemble.  
 Allons , préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

## SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

DEMEURE. C'est ici que tu dois m'écouter ;  
 Où vas-tu , malheureux ?

BRUTUS

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs , qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève , et prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,  
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours;  
Tu l'as trop mérité : ta fière ingratitude  
Se fait de m'offenser une farouche étude :  
Je te retrouve encore avec ceux des Romains  
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;  
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,  
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César, et leurs avis,  
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre;  
De mon rang avec toi je me plais à descendre :  
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,

Le sang des nations, ton pays saccagé;  
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,  
Qui de tes attentats sont en toi les complices;  
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,  
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah ! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée;  
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée :  
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,  
N'a pas même voulu César pour son égal.  
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine  
Eût laissé respirer la liberté romaine ?  
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.  
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?  
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,  
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.  
Qui peut te retenir ?

CÉSAR, *lui présentant la lettre de Servilie.*

La nature, et mon cœur.

Lis, ingrat, lis ; connais le sang que tu m'opposes ;  
Vois qui tu peux haïr ; et poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux ?

CÉSAR.

Eh bien, Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père ! grands dieux !

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat ! Quel silence farouche !  
Que dis-je ? quels sanglots échappent de ta bouche ?  
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !  
La nature t'étonne ; et ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère !  
O serments ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !  
César !... Ah, malheureux ! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi ! d'un remords ton cœur est combattu !  
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence !  
Tu crains d'être mon fils ; ce nom sacré t'offense :

Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;  
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang !  
Ah ! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,  
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même ;  
Je voulais partager avec Octave et toi  
Le prix de cent combats, et ce titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux !

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine !  
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine ?  
Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

BRUTUS.

César....

CÉSAR.

Rh bien ! mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle : en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je caresse !  
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse !  
Va, tu n'es plus mon fils ; va, cruel citoyen,  
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :



Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,  
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.  
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain ;  
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :  
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,  
Je n'écouterai plus une injuste clémence.  
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner.  
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.  
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences :  
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.  
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :  
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.  
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :  
Je deviendrai barbare ; et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins :  
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA,  
LES CONJURÉS.

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approché où Rome va renaître ;  
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître :  
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,  
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.  
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,  
Nous seuls l'exécutons ; nous vengeons la patrie :  
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :  
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis ; ils sont prêts à te suivre ,  
'A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre ;  
'A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort,  
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore ?  
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre ;  
Lui, qui prit nos serments, qui nous rassembla tous ;  
Lui, qui doit sur César porter les premiers coups ?  
Le gendre de Caton tarde bien à paraître :  
Serait-il arrêté ? César peut-il connaître, ... ?  
Mais le voici. Grands dieux ! qu'il paraît abattu !

## SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME,  
LES CONJURÉS.

CASSIUS.

BRUTUS, quelle infortune accable ta vertu ?  
Le tyran sait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie ;  
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête :  
Nous pouvons tous périr ; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête :

Je vais t'épouvanter par ce secret affreux :  
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,  
Au bonheur des mortels ; et j'avais choisi l'heure,  
Le lieu, le bras, l'instant où Rome veut qu'il meure ;  
L'honneur du premier coup à mes mains est remis ;  
Tout est prêt : apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils !

CASSIUS.

De César !

DÉCIME.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie,

Par un hymen secret, à César fut unie ;  
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;  
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.

Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,  
Soyez par mes serments les maîtres de mon sort.  
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,  
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,  
Pour oser décider ce que Brutus doit faire ?  
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissez les yeux !  
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux !  
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme !  
Aucun ne m'encourage ou ne m'arrache au crime !  
Iu frémis, Cassius ! et prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,  
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père ;  
Écrase cet état que tu dois soutenir ;  
Rome aura désormais deux traîtres à punir :  
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,  
À ce héros armé contre la tyrannie,

Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,  
Épura tout le sang que César t'a donné.  
Écoute : tu connais avec quelle furie  
Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel  
Dut à la liberté porter le coup mortel,  
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,  
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,  
Entre ce monstre et nous forcé de décider,  
Parle, qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?

Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie  
Eût mis dans la balance un homme et la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.  
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.  
Mais, dis, sens-tu ce trouble et ce secret murmure  
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?  
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi  
L'amour de ton pays, ton devoir, et ta foi ?  
En disant ce secret ou faux ou véritable,  
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable ?  
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?  
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main ?  
Toi, son fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta mère ?  
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère ?  
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,  
Élève de Pompée, adopté par Caton,

Ami de Cassius, que veux-tu davantage ?  
 Ces titres sont sacrés ; tout autre les outrage.  
 Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,  
 Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour ?  
 Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère,  
 Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père ;  
 Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui :  
 Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui ;  
 Qu'à nos serments communs ta fermeté réponde ;  
 Et tu n'as de parents que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.  
 D'un autre sentiment si nous étions capables,  
 Rome n'aurait point eu des enfants plus coupable.  
 Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?  
 C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien ! à vos regards mon ame est dévoilée ;  
 Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.  
 Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé ;  
 De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.  
 Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,  
 Prêt à servir l'état, mais à tuer mon père ;  
 Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits ;  
 Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits ;  
 Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme ;  
 Entraîné par César, et retenu par Rome,  
 D'horreur et de pitié mes esprits déchirés  
 Ont souhaité la mort que vous lui préparez.  
 Je vous dirai bien plus ; sachez que je l'estime :

Son grand cœur me séduit au sein même du crime ;  
Et, si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,  
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.  
Ne vous alarmez point ; ce nom que je déteste,  
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.  
Le sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi :  
Le bien du monde entier me parle contre un roi.  
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle ;  
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidèle.  
César me va parler ; que ne puis-je aujourd'hui  
L'attendrir, le changer, sauver l'état et lui !  
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,  
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche !  
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,  
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux :  
Je ne trahirai point mon pays pour mon père ;  
Que l'on approuve ou non ma fermeté sévère,  
Qu'à l'univers surpris cette grande action  
Soit un objet d'horreur ou d'admiration ;  
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,  
Ne considère point le reproche ou la gloire ;  
Toujours indépendant, et toujours citoyen,  
Mon devoir me suffit ; tout le reste n'est rien.  
Allez ; ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.  
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux  
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS.

Voici donc le moment où César va m'entendre ;  
Voici ce capitolé où la mort va l'attendre.  
Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr !  
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !  
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,  
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père !  
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.  
O mânes de Caton, soutenez ma vertu !

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

En bien' que veux-tu ? parle. As-tu le cœur d'un homme ?  
Es-tu fils de César ?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?  
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter ?  
Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,  
Que du monde soumis les hommages t'attendent,  
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur !  
De quel œil vois-tu donc le sceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.  
Mais peux-tu me haïr ?



BRUTUS.

Non, César; et je t'aime.

Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu  
 Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.  
 Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme  
 Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.  
 Je déteste César avec le nom de roi;  
 Mais César citoyen serait un dieu pour moi;  
 Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc <sup>hater</sup> haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.

Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis  
 De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.  
 Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,  
 Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,  
 Être encor plus roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char;  
 Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.

Long-temps dans notre sang Sylla s'était noyé;  
 Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.  
 Cet assassin illustre entouré de victimes,  
 En descendant du trône, effaça tous ses crimes.

Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus :  
 Ton cœur sut pardonner ; César, fais encor plus.  
 Que servent désormais les grâces que tu donnes ?  
 C'est à Rome, à l'état, qu'il faut que tu pardonnes :  
 Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis ;  
 Alors tu sais régner ; alors je suis ton fils.  
 Quoi ! je te parle en vain ?

CÉSAR.

Rome demande un maître ;  
 Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.  
 Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois :  
 Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos lois.  
 La liberté n'est plus que le droit de se nuire :  
 Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire ;  
 Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,  
 En pressant l'univers est lui-même ébranlé ;  
 Il penche vers sa chute, et contre la tempête  
 Il demande mon bras pour soutenir sa tête :  
 Enfin, depuis Sylla, nos antiques vertus,  
 Les lois, Rome, l'état, sont des noms superflus.  
 Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,  
 Tu parles comme au temps des Dèces, des Émilcs.  
 Caton t'a trop séduit, mon cher fils ; je prévoi  
 Que ta triste vertu perdra l'état et toi.  
 Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée  
 Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,  
 A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur :  
 Sois mon fils en effet, Brutus ; rends-moi ton cœur ;  
 Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure ;  
 Ne force point ton ame à vaincre la nature.  
 Tu ne me réponds rien ; tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux !  
César....

CÉSAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame est amollie ?  
Ah ! mon fils... !

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?  
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain  
Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?  
Que le salut de Rome, et que le tien te touche !  
Ton génie alarmé te parle par ma bouche :  
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds,  
(*Il se jette à ses genoux.*)

César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés,  
Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,  
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,  
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi,  
Ne me rebute pas !

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi :  
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.  
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, d'un air consterné.

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi ! d'où viennent tes alarmes ?

Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes !

Quoi ! Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un roi ?

Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !

Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

## SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé ;

On n'attend plus que toi, le trône est élevé ;

Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages

Vont prodiguer l'encens au pied de tes images ;

J'amène devant toi la foule des Romains ;

Le sénat va fixer leurs esprits incertains :

Mais si César croyait un citoyen qui l'aime,

Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,

César différerait ce grand évènement.

CÉSAR.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !

Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature

Conspire à t'avertir par un sinistre augure :  
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme : et je ne ~~peux~~ pas  
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,  
Qu'il anime pour moi la nature muette,  
Et que les éléments paraissent confondus  
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.  
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;  
Suivons sans reculer nos hautes destinées.  
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis

Qui sous un jong nouveau sont à peine asservis :  
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance ?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal  
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive :  
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non : pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?  
N'avançons point, ami, le moment arrêté ;  
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse ;  
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.  
Allons.

## SCÈNE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

CHERS citoyens, quel héros, quel courage  
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage ?  
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez ;  
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés ;  
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....  
Quelles clameurs, ô ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURÉS, derrière le théâtre....

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.

## SCÈNE VII.

CASSIUS, un poignard à la main ; DOLABELLA, \

ROMAINS.

CASSIUS.

C'EN est fait, il n'est plus :

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi ; vous n'avez plus de maître :

Nation de héros, vainqueurs de l'univers :  
Vive la liberté ! ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme ?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome :  
Il vous asservit tous ; son sang est répandu.  
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,  
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,  
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage ?  
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi ?  
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi :  
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire !

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,  
Conservez à jamais ces nobles sentiments.  
Je sais que devant vous Antoine va paraître :  
Amis, souvenez-vous que César fut son maître ;  
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,  
Dans l'école du crime, et dans l'art des tyrans.  
Il vient justifier son maître et son empire ;  
Il vous méprise assez pour penser vous séduire :  
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix ;  
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.  
Le peuple est désormais leur organe suprême,  
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.  
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;  
César vous les ravit, je vous les ai rendus ;  
Je les veux affermir. Je rentre au capitolé ;  
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.

Jé vais avec Brutus, en ces murs désolés,  
 Rappeler la justice, et nos dieux exilés;  
 Étouffer des méchants les fureurs intestines,  
 Et de la liberté réparer les ruines.  
 Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux;  
 Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;  
 Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

## SCÈNE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;

Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins;

Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;

Et lorsque, de son front ôtant le diadème,

Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,

Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?



Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire :  
 La voix du monde entier parle assez de sa gloire :  
 Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,  
 Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître,  
 César fut un héros ; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Dui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;  
 C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.  
 De votre dictateur ils ont percé le flanc ;  
 Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.  
 Pour forcer des Romains à ce coup détestable,  
 Sans doute il fallait bien que César fût coupable,  
 Je le crois : mais enfin César a-t-il jamais  
 De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?  
 A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?  
 Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes ;  
 Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,  
 Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous :  
 De son char de triomphe il voyait vos alarmes ;  
 César en descendait pour essuyer vos larmes :  
 Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,  
 Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits ;  
 Il payait le service ; il pardonnait l'outrage.  
 Vous le savez, grands dieux ! vous, dont il fut l'image ;  
 Vous, dieux ! qui lui laissiez le monde à gouverner ;  
 Vous savez si son cœur aimait à pardonner !

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,  
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.  
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits ;  
Deux fois à Cassius il conserva la vie.  
Brutus... où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !  
Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...  
Brutus son assassin !... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;  
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.  
Oui, Brutus est son fils : mais vous qui m'écoutez,  
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.  
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle est-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière :  
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir :  
Au-delà du tombeau César veut vous servir ;  
C'est vous seuls qu'il aimait ; c'est pour vous qu'en Asie  
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie :  
O Romains, disait-il, peuple-roi que je sers,  
Commandez à César, César à l'univers.  
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'état.

ANTOINE.

Votre père n'est plus ; un lâche assassinat  
 Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,  
 L'honneur de la nature, et la gloire de Rome.  
 Romains, priveriez-vous des honneurs du bûcher  
 Ce père, cet ami, qui vous était si cher ?  
 On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le  
 corps de César couvert d'une robe sanglante. Antoine  
 descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du  
 corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ?  
 Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous,  
 Que ses assassins même adoraient à genoux ;  
 Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,  
 Une heure auparavant faisait trembler la terre,  
 Qui devait enchaîner Babylone à son char ;  
 Amis, en cet état connaissez-vous César ?  
 Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,  
 Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.  
 Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César  
 Cassius et Décime enfonçaient leur poignard ;  
 Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,  
 A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.  
 César, le regardant d'un œil tranquille et doux,  
 Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups ;  
 Il l'appelait son fils ; et ce nom cher et tendre

Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :  
O mon fils ! disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux  
Devaient exterminer avant ce coup affreux !  
AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont  
proche.*

Dieux ! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,  
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.  
Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous, Romains ;  
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :  
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre :  
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,  
Embrasons les palais de ces fiers conjurés ;  
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.  
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,  
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas.  
Nous jurons par son sang de venger son trépas.  
Courons.

ANTOINE, à Dolabella.

Ne laissons pas leur fureur inutile ;  
Précipitons ce peuple inconstant et facile ;  
Entrainons-le à la guerre ; et, sans rien ménager,  
Succédons à César, en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.



# **SÉMIRAMIS,**

## **TRAGÉDIE,**

**Représentée, pour la première fois, le 29 août  
1748.**

---

## AVERTISSEMENT.

---

**CETTE** tragédie , d'une espèce particulière , et qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris , avait été demandée par l'infante d'Espagne , dauphine de France , qui , remplie de la lecture des anciens , aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu , elle eût protégé les arts , et donné au théâtre plus de pompe et de dignité.

---

---

# DISSERTATION

## SUR LA TRAGÉDIE

ANCIENNE ET MODERNE.

A son éminence monseigneur le cardinal Quirini, noble  
Vénitien, évêque de Brescia, bibliothécaire du Va-  
tican.

MONSIEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, et  
d'un homme qui est à la tête de la plus ancienne  
bibliothèque du monde, de vous donner tout en-  
tier aux lettres. On doit voir de tels princes de  
l'église sous un pontife qui a éclairé le monde  
chrétien avant de le gouverner. Mais, si tous les  
lettrés vous doivent de la reconnaissance, je vous  
en dois plus que personne, après l'honneur que  
vous m'avez fait de traduire en de si beaux vers  
la Henriade et le Poème de Fontenoi. Les deux  
héros vertueux que j'ai célébrés sont devenus les  
vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre  
encore plus respectables aux nations les noms de  
Henri IV et de Louis XV, et pour étendre de plus  
en plus dans l'Europe le goût des arts.



Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, et surtout aux premiers pontifes et à leurs ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces et grossières de nos peuples septentrionaux, et auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices et notre gloire.

C'est sous le grand Léon X que le théâtre grec renaquit, ainsi que l'éloquence. La Sophonisbe du célèbre prélat Trissino, nonce du pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de siècles de barbarie, comme la Calandra du cardinal Bibiéna avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, et qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce qui attirait les nations étrangères à ses solennités, et qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde et flexible, ne soit propre à tous les sujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre éminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épîtres dédicatoires,

donneront que je me bornerai à comparer les usages des Grecs avec les modernes , au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison ; mais je parle à un savant , à un sage , à celui dont les lumières doivent m'éclairer , et dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe , dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches ; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

## PREMIÈRE PARTIE.

*Des tragédies grecques imitées par quelques opéras italiens et français.*

Un célèbre auteur de votre nation dit que , depuis les beaux jours d'Athènes , la tragédie errante et abandonnée cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main , et qui lui rende ses premiers honneurs , mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres où des chœurs occupent presque toujours la scène , et chantent des strophes , des épodes et des antistrophes accompagnées d'une danse grave ; qu'aucune nation ne fait paraître ses acteurs sur des espèces d'échasses , le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté et la joie de l'autre ; que la déclamation de nos tragédies n'est point notée et soutenue par des flûtes ; il a sans

doute raison : je ne sais si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré depuis la renaissance des lettres qu'il l'était autrefois ; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois usé d'ingratitude envers les successeurs des Sophocle et des Euripide ; que nos théâtres ne sont point de ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire ; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses : on doit être entièrement de son opinion. *Et sapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo.*

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène grecque ? c'est peut-être dans vos tragédies, nommées opéra, que cette image subsiste. Quoi ! me dira-t-on, un opéra italien aurait quelque ressemblance avec le théâtre d'Athènes ? oui. Le récitatif italien est précisément la mélopée des anciens ; c'est cette déclamation notée et soutenue par des instruments de musique. Cette mélopée, qui n'est ennuyeuse que dans vos mauvaises tragédies-opéra, est admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs que vous y avez ajoutés depuis quelques années, et qui sont liés essentiellement au sujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils sont exprimés avec une

musique différente du récitatif , comme la strophe, l'épode et l'antistrophe étaient chantées, chez les Grecs, tout autrement que la mélodie des scènes. Ajoutez à ces ressemblances, que dans plusieurs tragédies-opéra du célèbre abbé Metastasio, l'unité de lieu, d'action et de temps est observée; ajoutez que ces pièces sont pleines de cette poésie d'expression, et de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent que, depuis les Grecs, le seul Racine a possédé parmi nous, et le seul Addison chez les Anglais.

Je sais que ces tragédies, si imposantes par les charmes de la musique et par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité; je sais que ce défaut a fait des monstres des pièces les plus belles, et d'ailleurs les plus régulières : il consiste à mettre dans toutes les scènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées qui interrompent l'action, et qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt et du bon sens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, et qui a tiré beaucoup de ses pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui est devenu une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissements du sujet même; elles sont passionnées; elles sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'Horace : j'en apporterai pour preuve cette

strophe touchante que chante Arbace accusé et innocent :

Vosolcando un mar crudele  
Senza vele  
E senza sarte.  
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,  
Cresce il vento, e manca l'arte;  
E il voler della fortuna  
Son costretto a seguitar.  
Infelice ! in questo stato  
Son da tutti abbandonato ;  
Meco sola è l'innocenza  
Che mi porta a naufragar.

J'y ajouterai encore cette autre ariette sublime que débite le roi des Parthes vaincu par Adrien, quand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance :

Sprezza il furor del vento  
Robusta quercia avvezza  
Di cento venti e cento  
L'injurie a tolerar.  
E se pur cade al suolo  
Spiega per l'onde il volo ;  
E con quel vento istesso  
Va contrastando il mar.

Il y en a beaucoup de cette espèce ; mais que sont des beautés hors de place ? et qu'aurait-on dit dans Athènes, si OEdipe et Oreste avaient, au moment de la reconnaissance, chanté de petits

airs fredonnés, et débité des comparaisons à Jocaste et à Electre ? Il faut donc avouer que l'opéra, en séduisant les Italiens par les agréments de la musique, a détruit d'un côté la véritable tragédie grecque qu'il faisait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encore plus de tort ; notre mélodie rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle ; elle est plus languissante ; elle ne permet jamais que les scènes aient leur juste étendue ; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une espèce de chanson.

Que ceux qui sont au fait de la vraie littérature des autres nations, et qui ne bornent pas leur science aux airs de nos ballets, songent à cette admirable scène dans la *Clemenza di Tito*, entre Titus et son favori qui a conspiré contre lui ; je veux parler de cette scène où Titus dit à Sextus ces paroles :

Siam soli, il tuo sovrano  
Non è presente ; apri il tuo core a Tito,  
Confida ti all' amico ; io ti prometto  
Ch' Augusto no'l saprà.

Qu'ils relisent le monologue suivant où Titus dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, et le charme de tous les hommes :

..... Il torre altrui la vita  
È facoltà comune

Al più vil della terra ; il darla è solo  
De' numi, e de' regnanti.

Ces deux scènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau , si elles ne sont pas supérieures ; ces deux scènes dignes de Corneille quand il n'est pas déclamateur , et de Racine quand il n'est pas faible ; ces deux scènes , qui ne sont pas fondées sur un amour d'opéra , mais sur les nobles sentiments du cœur humain , ont une durée trois fois plus longue au moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seraient pas supportés sur notre théâtre lyrique , qui ne se soutient guère que par des maximes de galanterie , et par des passions manquées , à l'exception d'Armide , et des belles scènes d'Iphigénie , ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts , nous avons , comme vous , dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés , mais qui sont plus défectueux que les vôtres , parce qu'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toujours asservies aux musiciens , qui , ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles et énergiques de notre langue , exigent des paroles efféminées , oisives , vagues , étrangères à l'action , et ajustées comme on peut à de petits airs mesurés , semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport , par exemple , entre Thésée , reconnu par

son père sur le point d'être emprisonné par lui, et ces ridicules paroles :

Le plus sage  
S'enflamme et s'engage,  
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encore penser que nos bonnes tragédies-opéra, telles qu'Atis, Armide, Thésée, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse, ressemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe souvent la scène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enseigne pas la vertu, *Et regat iratos; et amet peccare timentes*; mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies-opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité, que ces tragédies-opéra sont la copie et la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en sont la copie, en ce qu'elles admettent la mélodie, les chœurs, les machines, les divinités; elles en sont la destruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connaître en sons plus qu'en esprit, à préférer leurs oreilles à leur âme, les roulades à des pensées sublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus insipides et les plus mal



écrits, quand ils sont soutenus par quelques airs qui nous plaisent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui résulte de ce mélange heureux de scènes, de chœurs, de danses, de symphonies, et de cette variété de décorations, subjugue jusqu'au critique même; et la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidûment qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, sévères, ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire : si on représente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois les *Fêtes vénitiennes* : un poëme épique est moins lu que des épigrammes licencieuses : un petit roman sera mieux débité que l'histoire du président de Thou. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, et des ornements fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture ; enfin, dans tous les genres, les petits agréments l'emportent sur le vrai mérite.

## SECONDE PARTIE.

### *De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.*

Heureusement la bonne et vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra, qui auraient pu l'étouffer. Un auteur nommé Mairet, fut le premier qui, en imitant la *Sophonisbe* du Trissino, introduisit la règle des trois unités que

vous aviez prise des Grecs. Peu à peu notre scène s'épura, et se défit de l'indécence et de la barbarie qui déshonoraient alors tant de théâtres, et qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappants et plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélodie des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour, régnèrent sur nos théâtres. *Auguste, Cinna, César, Cornélie*, plus respectables que des héros fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scène française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, et doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte Homère, mais on lit le Tasse; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'Homère n'a point

connues. On admire Sophocle ; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que Sophocle eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux ! Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites , à lier les scènes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vide , et qui fait venir et sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué , et c'est en quoi le Trissino les a malheureusement imités. Je maintiens , par exemple , que Sophocle et Euripide eussent regardé la première scène de Bajazet comme une école où ils auraient profité , en voyant un vieux général d'armée annoncer , par les questions qu'il fait , qu'il médite une grande entreprise.

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?

Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?

Dans le secret des cœurs , Osmin , n'as-tu rien lu ?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir ,

Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir ?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins , et rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions , ces combats de sentiments opposés , ces discours animés de rivaux et de rivalesses , ces contestations intéressantes , où l'on dit ce que l'on doit dire , ces

situations si bien ménagées, les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'Hippolyte soit amoureux assez froidement d'Aricie, et que son gouverneur lui fasse des leçons de galanterie; qu'il dise :

..... Vous-même, où seriez-vous,  
Si toujours votre mère, à l'amour opposée,  
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

paroles tirées du *Pastor fido*, et bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince; mais ils eussent été ravis en admiration en entendant Phèdre s'écrier :

Oëone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale,  
.... Hippolyte aime, et je n'en peux douter.  
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait domter,  
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte;  
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,  
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur.

Ce désespoir de Phèdre, en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satire des femmes, que fait si longuement et si mal à propos l'Hippolyte d'Euripide, qui devient là un mauvais personnage de comédie. Les Grecs auraient surtout été surpris de cette foule de traits sublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point sur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? — Qu'il mourût.

Et cette réponse, peut-être encore plus belle et

plus passionnée , que fait Hermione à Oreste , lorsqu'après avoir exigé de lui la mort de Pyrrhus qu'elle aime , elle apprend malheureusement qu'elle est obéie ; elle s'écrie alors :

Pourquoi l'assassiner, qu'a-t-il fait? A quel titre?  
Qui te l'a dit?

Oreste.

O dieux ! quoi ! ne m'avez-vous pas  
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

Hermione.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?

Je citerai encore ici ce que dit César quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de Pompée :

Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis  
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais, je m'en rap-  
porte à vous, monseigneur, ils n'en ont aucune  
de ce caractère.

Je vais plus loin, et je dis que ces hommes,  
qui étaient si passionnés pour la liberté, et qui  
ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hau-  
teur que dans les républiques, apprendraient à  
parler dignement de la liberté même dans quel-  
ques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles sont  
dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment  
que les Grecs, imaginé des sujets de pure inven-  
tion. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages, du  
temps du cardinal de Richelieu ; c'était son goût,

ainsi que celui des Espagnols ; il aimait qu'en cherchât d'abord à peindre des mœurs et à anager une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie ; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le Venceslas de Rotrou est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mélange de bonnes et de mauvaises qualités ; un père tendre et faible ; et il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le Cid et Héraclius, tirés des Espagnols, sont encore des sujets feints : il est bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé Héraclius, un capitaine espagnol qui eut le nom de Cid ; mais presque aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans Zaïre et dans Alzire, si j'ose en parler, et je n'en parle que pour donner des exemples connus, tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas, après cela, comment le P. Brumoy a pu dire, dans son Théâtre des Grecs, que la tragédie ne peut souffrir de sujets feints, et que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'empuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas. « Je crois en trouver une raison, dit-il, dans la nature de l'esprit humain : il n'y a que la vraisemblance dont il puisse être touché. Or il n'est pas vraisemblable que des faits aussi grands que ceux de la tragédie soient absolument in-

« connus ; si donc le poëte invente tout le sujet ,  
« jusques aux noms , le spectateur se révolte , tout  
« lui paraît incroyable ; et la pièce manque son  
« effet , faute de vraisemblance. »

Premièrement, il est faux que les Grecs se soient interdit cette espèce de tragédie. Aristote dit expressément qu'Agathon s'était rendu très célèbre dans ce genre. Secondement, il est faux que ces sujets ne réussissent point ; l'expérience du contraire dépose contre le P. Brumoy. En troisième lieu, la raison qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, est encore très fausse ; c'est assurément ne pas connaître le cœur humain , que de penser qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu, un sujet de pure invention, et un sujet vrai, mais ignoré, sont absolument la même chose pour les spectateurs ; et comme notre scène embrasse des sujets de tous les temps et de tous les pays, il faudrait qu'un spectateur allât consulter tous les livres avant qu'il sût si ce qu'on lui représente est fabuleux ou historique. Il ne prend pas assurément cette peine ; il se laisse attendrir quand la pièce est touchante, et il ne s'avise pas de dire, en voyant Polyencte : Je n'ai jamais entendu parler de Sévère et de Pauline ; ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le P. Brumoy devait seulement remarquer que les pièces de ce genre sont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de Phèdre était déjà dans Euripide ; sa déclaration d'amour, dans Sénèque

le tragique ; toute la scène d'Auguste et de Cinna , dans Sénèque le philosophe ; mais il fallait tirer Sévère et Pauline de son propre fonds. Au reste , si le P. Brumoy s'est trompé dans cet endroit et dans quelques autres , son livre est d'ailleurs un des meilleurs et des plus utiles que nous ayons ; et je ne combats son erreur qu'en estimant son travail et son goût.

Je reviens , et je dis que ce serait manquer d'âme et de jugement , que de ne pas avouer combien la scène française est au-dessus de la scène grecque , par l'art de la conduite , par l'invention , par les beautés de détail , qui sont sans nombre. Mais aussi on serait bien partial et bien injuste de ne pas tomber d'accord que la galanterie a presque partout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que , d'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théâtre , depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France , il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour , plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même pièce , le même nœud , formé par une jalousie et une rupture , et dénoué par un mariage : c'est une coquetterie continuelle , une simple comédie , où des princes sont acteurs , et dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces ressemblent si fort à des comédies , que les acteurs étaient parvenus



depuis quelque temps à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique : ils ont par-là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe et la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose ; on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne serait bientôt parmi nous qu'une suite de conversations galantes froidement récitées ; aussi n'y a-t-il pas encore long-temps que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de l'amoureux et de l'amoureuse. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans Iphigénie, dans Hécube, dans les Héraclides, dans OEdipe, et dans Electre ? on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scène française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies où l'amour est une passion furieuse et terrible, et vraiment digne du théâtre, et par d'autres où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mère prête de perdre son fils : c'est donc assurément

par condescendance pour son ami que Despréaux disait :

. . . . . De l'amour la sensible peinture  
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble : les morceaux les plus frappants d'Iphigénie sont ceux où Clytemnestre défend sa fille, et non pas ceux où Achille défend son amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un spectacle encore plus pathétique que dans *Mérope* ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre grec. Il serait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'opposent sur notre théâtre à toute action grande et pathétique, est la foule des spectateurs, confondue sur la scène avec les acteurs : cette indécence se fit sentir particulièrement à la première représentation de *Sémiramis*. La principale actrice de Londres, qui était présente à ce spectacle, ne revenait point de son étonnement ; elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de *Sémiramis*, et il pourrait aisément être supprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient, tel que celui-là seul, a suffi pour

priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'on aurait sans doute hasardés, si on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, et tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne puis assez m'étonner ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellents ouvrages qu'on y représente, et de la nation qui en fait ses délices. Cinna, Athalie, méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, et dans lequel les spectateurs sont placés, contre tout ordre et contre toute raison, les uns debout sur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils sont gênés et pressés indécemment, et où ils se précipitent quelquefois en tumulte les uns sur les autres, comme dans une sédition populaire. On représente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des salles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, et avec beaucoup plus de décence.

Que nous sommes loin surtout de l'intelligence et du bon goût qui règnent en ce genre dans presque toutes vos villes d'Italie! Il est honteux de laisser subsister encore ces restes de barbarie dans une ville si grande, si peuplée, si opulente, et si polie. La dixième partie de ce que nous dépensons tous les jours en bagatelles, aussi magni-

siques qu'inutiles et peu durables, suffirait pour élever des monuments publics en tous les genres, pour rendre Paris aussi magnifique qu'il est riche et peuplé, et pour l'égaliser un jour à Rome, qui est notre modèle en tant de choses. C'était un des projets de l'immortel Colbert. J'ose me flatter qu'on pardonnera cette petite digression à mon amour pour les arts et pour ma patrie, et que peut-être même un jour elle inspirera aux magistrats qui sont à la tête de cette ville la noble envie d'imiter les magistrats d'Athènes et de Rome, et ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre construit selon les règles doit être très vaste; il doit représenter une partie d'une place publique, le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de sorte qu'un personnage, vu par les spectateurs, puisse ne l'être point par les autres personnages, selon le besoin. Il doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les spectateurs doivent voir et entendre également, en quelque endroit qu'ils soient placés. Comment cela peut-il s'exécuter sur une scène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine dix pieds de place aux acteurs? De là vient que la plupart des pièces ne sont que de longues conversations; toute action théâtrale est souvent manquée et ridicule. Cet abus subsiste, comme tant d'autres, par la raison qu'il est établi, et parce qu'on jette rare-

ment sa maison par terre , quoiqu'on sache qu'elle est mal tournée. Un abus public n'est jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reste , quand je parle d'une action théâtrale , je parle d'un appareil , d'une cérémonie , d'une assemblée , d'un événement nécessaire à la pièce , et non pas de ces vains spectacles plus puérils que pompeux , de ces ressources du décorateur qui suppléent à la stérilité du poëte , et qui amusent les yeux , quand on ne sait pas parler aux oreilles et à l'âme. J'ai vu à Londres une pièce où l'on représentait le couronnement du roi d'Angleterre dans toute l'exactitude possible. Un chevalier armé de toutes pièces entra à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : « Ah ! le bel « opéra que nous avons eu ! on y voyait passer au « galop plus de deux cents gardes. » Ces gens-là ne savaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère qui , ayant rarement de bons ouvrages à représenter , donne sur le théâtre des feux d'artifice. Il y a long-temps qu'Horace , l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût , a condamné ces sottises qui leurrent le peuple.

*Esseda festinant , pilenta , petorita , naves ;  
 Captivum portatur ebur , captiva Corinthus.  
 Si foret in terris , rideret Democritus...  
 Spectaret populum ludis attentius ipsi.*

## TROISIÈME PARTIE

*De Sémiramis.*

PAS tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, monseigneur, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter Sémiramis assemblant les ordres de l'État pour leur annoncer son mariage; l'ombre de Ninus sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, et pour venger sa mort; Sémiramis entrant dans ce mausolée, et en sortant expirante, et percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât : et d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des élégies amoureuses, se liguerent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Grèce, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette espèce de drame, vraiment terrible et tragique, on n'a pu y réussir; on disait et on écrivait de tous côtés que l'on ne croit plus aux revenants, et que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, et il ne sera pas permis de se conformer à l'antiquité? Quoi! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de la providence, et il serait ridicule de les renouveler?

Les Romains philosophes ne croyaient pas aux revenants du temps des empereurs, et cependant le jeune Pompée évoque une ombre dans la Pharsale. Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenants; cependant ils voient tous les jours avec plaisir, dans la tragédie d'Hamlet, l'ombre d'un roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à peu près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de Ninus. Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'Hamlet; c'est une pièce grossière et barbare, qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. Hamlet y devient fou au second acte, et sa maîtresse devient folle au troisième; le prince tue le père de sa maîtresse, feignant de tuer un rat, et l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le prince Hamlet répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce temps-là, un des acteurs fait la conquête de la Pologne. Hamlet, sa mère et son beau-père boivent ensemble sur le théâtre: on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces irrégularités grossières qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais si absurde et si barbare, on trouve dans Hamlet, par une bizarrerie encore plus grande

des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plu à rassembler dans la tête de Shakespear ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas et de plus détestable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces terribles extravagances, l'ombre du père d'Hamlet est un des coups de théâtre les plus frappants. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont le plus instruits, et qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture que n'en fait naître l'apparition de Darius dans la tragédie d'Eschyle, intitulée les Perses. Pourquoi? parce que Darius, dans Eschyle, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au lieu que, dans Shakespear, l'ombre du père d'Hamlet vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets : elle n'est ni inutile, ni amenée par force; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps et en tout pays, qu'un Être suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement; c'est une cons



lation pour le faible , c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel , quand il le faut , la justice suprême  
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;  
Il permet à la mort d'interrompre ses lois ,  
Pour l'effroi de la terre , et l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à Sémiramis le pontife de Babilone , et ce que le successeur de Samuel aurait pu dire à Saül quand l'ombre de Samuel vint lui annoncer sa condamnation.

Je vais plus avant , et j'ose affirmer que , lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie , quand il est préparé , quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire , de le faire désirer même par les spectateurs , il se place alors au rang des choses naturelles.

On sait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués.

*Nec deus intersit , nisi dignus vindice nodus...*

Je ne voudrais pas assurément , à l'imitation d'Esripide , faire descendre Diane à la fin de la tragédie de Phèdre , ni Minerve dans l'Iphigénie en Tauride. Je ne voudrais pas , comme Shakespear , faire apparaître à Brutus son mauvais génie. Je voudrais que de telles hardiesses ne fussent employées que quand elles servent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue et de la terreur : et je

voudrais surtout que l'intervention de ces êtres surnaturels ne parût pas absolument nécessaire. Je m'explique ; si le nœud d'un poëme tragique est tellement embrouillé qu'on ne puisse se tirer d'embarras que par le secours d'un prodige, le spectateur sent la gêne où l'auteur s'est mis, et la faiblesse de la ressource : il ne voit qu'un écrivain qui se tire maladroitement d'un mauvais pas. Plus d'illusion, plus d'intérêt.

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

Mais je suppose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes que Dieu punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires ; je suppose que sa pièce fût conduite avec un tel art, que le spectateur attendît à tout moment l'ombre d'un prince assassiné qui demande vengeance, sans que cette apparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée ; je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très grand effet en toute langue, en tous temps et en tout pays.

Tel est à peu près l'artifice de la tragédie de *Sémiramis* (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner). On voit dès la première scène que tout doit se faire par le ministère céleste ; tout roule d'acte en acte sur cette idée. C'est un dieu vengeur qui inspire à *Sémiramis* des remords, qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de

sa gloire. C'est ce dieu qui se sert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châti-  
ment; et c'est de là même que résulte l'instruction  
qu'on peut tirer de la pièce. Les ancêtres avaient  
souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quel-  
que grande maxime; ainsi Sophocle finit son  
OEdipe en disant qu'il ne faut jamais appeler un  
homme heureux avant sa mort. Ici toute la morale  
de la pièce est renfermée dans ces vers :

..... Il est donc des forfaits

Que le courroux des dieux ne pardonne jamais ! *24/9*

maxime bien autrement importante que celle de  
Sophocle. Mais quelle instruction, dira-t-on, le  
commun des hommes peut-il tirer d'un crime si  
rare, et d'une punition plus rare encore? J'avoue  
que la catastrophe de Sémiramis n'arrivera pas  
souvent; mais ce qui arrive tous les jours se trouve  
dans les derniers vers de la pièce :

..... Apprenez tous du moins

Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne  
puisse quelquefois s'appliquer ces vers; c'est par  
là que les sujets tragiques les plus au-dessus des  
fortunes communes ont les rapports les plus vrais  
avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais surtout appliquer à la tragédie de  
Sémiramis la morale par laquelle Euripide finit  
son Alceste, pièce dans laquelle le merveilleux

règne bien davantage : « Que les dieux emploient  
« des moyens étonnants pour exécuter leurs éter-  
« nels décrets ! Que les grands évènements qu'ils  
« ménagent surpassent les idées des mortels ! »

Enfin, monseigneur, c'est uniquement parce que  
cet ouvrage respire la morale la plus pure, et  
même la plus sévère, que je le présente à votre  
éminence. La véritable tragédie est l'école de la  
vertu ; et la seule différence qui soit entre le théâtre  
épuré et les livres de morale, c'est que l'instruc-  
tion se trouve dans la tragédie toute en action ;  
c'est qu'elle y est intéressante, et qu'elle se montre  
relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé  
autrefois que pour instruire la terre et pour bénir  
le ciel, et qui, par cette raison, fut appelé le lan-  
gage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à  
tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, le  
long détail où je suis entré sur des choses qui  
n'avaient pas peut-être été encore tout-à-fait  
éclaircies, et qui le seraient si votre éminence  
daignait me communiquer ses lumières sur l'anti-  
quité, dont elle a une si profonde connaissance.

---

## PERSONNAGES.

**SÉMIRAMIS**, reine de Babylone.

**ARZACE** ou **NINIAS**, fils de Sémiramis.

**AZÉMA**, princesse du sang de Bélus.

**ASSUR**, prince du sang de Bélus.

**OROËS**, grand-prêtre.

**OTANE**, ministre attaché à Sémiramis.

**MITRANE**, ami d'Arzace.

**CÉDAR**, attaché à Assur.

**GARRES**, **MAGES**, **ESCLAVES**, **SUITE**.

**La scène est à Babylone.**

# SÉMIRAMIS,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un vaste péristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais. Le temple des mages est à droite, et un mausolée à gauche, orné d'obélisques.)

---

### SCÈNE I.

*Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

OUI, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône  
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.  
Que la reine en ces lieux, brillants de sa splendeur,  
De son puissant génie imprime la grandeur !  
Quel art a pu former ces enceintes profondes  
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes ;  
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus ;  
Ce vaste mausolée où repose Ninus ?  
Éternels monuments, moins admirables qu'elle !  
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.

Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,  
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés :  
Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

MITRANE.

La renommée, Arzace, est souvent bien trompeur  
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez  
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment ?

MITRANE.

Sémiramis, à ses douleurs livrée,  
Sème ici les chagrins dont elle est dévorée :  
L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits,  
Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris,  
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,  
De quelque dieu vengeur évitant la poursuite,  
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,  
A la nuit, au silence, à la mort consacrés ;  
Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre,  
Où de Ninus mon maître on conserve la cendre  
Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,  
Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.  
A travers les horreurs d'un silence farouche,  
Les noms de fils, d'époux, échappent de sa bouche :  
Elle invoque les dieux ; mais les dieux irrités  
Ont corrompu le cours de ses prospérités.

ARZACE.

Quelle est d'un tel état l'origine imprévue ?

MITRANE.

L'effet en est affreux, la cause est inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainsi ?

MITRANE.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

ARZACE.

Moi ?

MITRANE.

Vous : ce fut , seigneur , au milieu de ces fêtes ,

Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;

Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus ;

Monuments des États à vos armes rendus ;

Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître

Cette jeune Azéma , la nièce de mon maître ,

Ce pur sang de Bélus et de nos souverains ,

Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains :

Ce trône a vu flétrir sa majesté suprême ,

Dans des jours de triomphe , au sein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux ;

Un seul de ses regards adoucirait les dieux ;

Azéma d'un malheur ne peut être la cause.

Mais de tout , cependant , Sémitamis dispose :

Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé :

MITRANE.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé

Souvent reprend sa force et sa splendeur première.

J'y revois tous les traits de cette amie si fière ,

A qui les plus grands rois , sur la terre adorés ,

Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés.

Mais lorsque , succombant au mal qui la déchire ,

Ses mains laissent flotter les rênes de l'empire ,

Alors le fier Assur , ce satrape insolent ,

Fait gémir le palais sous son joug accablant.

Ce secret de l'État , cette honte du trône ,



N'ont point encor percé les murs de Babylone.  
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

## ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !  
Que partout le bonheur est mêlé d'amertume !  
Qu'un trouble aussi cruel m'agite et me consume !  
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés  
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,  
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,  
En proie aux passions d'un âge téméraire,  
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,  
De quels écueils nouveaux je marche environné !

## MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;  
Phradate m'était cher, et sa perte m'accable :  
Hélas ! Ninus l'aimait ; il lui donna son fils ;  
Ninias, notre espoir, à ses mains fut remis.  
Un même jour ravit et le fils et le père ;  
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;  
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.  
Élevé près de lui dans les champs de l'honneur,  
Vous avez à l'empire ajouté des provinces ;  
Et, placé par la gloire au rang des plus grands princes,  
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

## ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.  
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,  
Quelques travaux heureux m'ont assez fait connaître ;  
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,  
Vint imposer des lois à cent peuples vaincus,  
Elle laissa tomber de son char de victoire  
Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire ;

Mais souvent dans les camps un soldat honoré  
 Rampe à la cour des rois, et languit ignoré.  
 Mon père, en expirant, me dit que ma fortune  
 Dépendait en ces lieux de la cause commune.  
 Il remit dans mes mains ces gages précieux,  
 Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :  
 Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre ;  
 Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître ;  
 Sur mon sort, en secret, je dois le consulter ;  
 A Sémiramis même il peut me présenter.

## MITRANE.

Rarement il l'approche ; obscur et solitaire,  
 Renfermé dans les soins de son saint ministère,  
 Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,  
 On le voit dans son temple, et jamais à la cour.  
 Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,  
 Ni placé sa tiare après du diadème.  
 Moins il veut être grand, plus il est révérend.  
 Quelque accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;  
 J' puis même en secret lui parler à cette heure.  
 Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,  
 Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

## SCÈNE II.

## ARZACE, seul.

En ! quelle est donc sur moi la volonté des dieux ?  
 Que me réservent-ils ? et d'où vient que mon père  
 M'envoie, en expirant, au pied du sanctuaire,  
 Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,  
 Moi qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas ?

Aux dieux des Chaldéens quel service ai-je à rendre ?  
Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?

*(On entend des gémissements sortir du fond du tombeau, où l'on suppose qu'ils sont entendus.)*

Du fond de cette tombe un cri lugubre, affreux,  
Sur mon front pâissant fait dresser mes cheveux ;  
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite...  
Les cris ont redoublé ; mon âme est interdite.  
Séjour sombre et sacré, mânes de ce grand roi,  
Voix puissante des dieux, que voulez-vous de moi ?

### SCÈNE III.

ARZACE, LE GRAND MAGE OROËS, SUITE DE MAGES,  
MITRANE.

MITRANE, *au mage Oroës.*

OUI, seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre  
Ces monuments secrets que vous semblez attendre.

ARZACE.

Du dieu des Chaldéens pontife redouté,  
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux présenté,  
Apporte à vos genoux la volonté dernière  
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.  
Vous daignâtes l'aïmer.

OROËS.

Jeune et brave mortel,  
D'un dieu qui conduit tout le décret éternel  
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.  
De Phradate à jamais la mémoire m'est chère :  
Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.  
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,  
sont-ils ?

ARZACE.

Les voici.

*(Les esclaves donnent le coffre aux mages, qui le posent sur un autel.)*

ORDÈS, ouvrant le coffre, et se penchant avec respect et avec douleur.

C'est donc vous que je touche,

Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche

Presse, avec des sanglots, ces tristes monuments

Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes serments !

Que l'on nous laisse seuls ; allez : et vous, Mitrane,

De ce secret mystère écarterez tout profane.

*(Les mages se retirent.)*

Voici ce même sceau dont Ninus autrefois

Transmit aux nations l'empreinte de ses lois :

Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,

Que, prête à se glacer, traça sa main mourante.

Adorez ce bandeau dont il fut couronné :

À venger son trépas ce fer est destiné,

Ce fer qui subjuguâ la Perse et la Médie,

Inutile instrument contre la perfidie,

Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts...

ARZACE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

ORDÈS.

Ces horribles secrets

Sont encor demeurés dans une nuit profonde.

Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,

Les mânes de Ninus et les dieux outragés

Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.

Ici même, et du fond de cette auguste enceinte,  
D'affreux gémissements sont vers moi parvenus.

OROS.

Ces accents de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROS.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre.

Mais de qui ?

OROS.

Les cruels dont les coupables mains  
Du plus juste des rois ont privé les humains,  
Ont de leurs trahisons caché la trame impie ;  
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.  
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux :  
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux ;  
Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

ARZACE.

Ah ! si ma faible main pouvait punir ces crimes !  
Je ne sais ; mais l'aspect de ce fatal tombeau  
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.  
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révere ?

OROS.

Non : le ciel le défend ; un oracle sévère  
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs,  
Habité par la mort et par des dieux vengeurs.  
Attendez avec moi le jour de la justice :  
Il est temps qu'il arrive, et que tout s'accomplisse.  
Je n'en puis dire plus ; des pervers éloigné.  
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.

Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,  
 Le ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.  
 J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces remparts  
 Une parole, un geste, un scul de vos regards,  
 Ne trahisse un secret que mon dieu vous confie.  
 Il y va de sa gloire, et du sort de l'Asie ;  
 Il y va de vos jours. Vous, mages, approchez ;  
 Que ces chers monuments sous l'autel soient cachés.  
 (*La grande porte du palais s'ouvre et se remplit de  
 gardes. Assur paraît avec sa suite d'un autre côté.*)  
 Déjà le palais s'ouvre ; on entre chez la reine :  
 Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine  
 Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.  
 A qui, dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs ?  
 O monstre.

ARZACE.

Quoi, seigneur !

OROËS.

Adieu. Quand la nuit sombre

Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,  
 Je pourrai vous parler en présence des dieux.  
 Redoutez-les, Arzace, ils ont sur vous les yeux.

## SCÈNE IV.

ARZACE sur le devant du théâtre, avec MITRANE,  
 qui reste auprès de lui ; ASSUR vers un des côtés,  
 avec CÉDAR et sa suite.

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit que mon âme est émue !  
 Quels crimes ! quelle cour ! et qu'elle est peu connue !  
 Quoi ! Ninus, quoi ! mon maître est mort empoisonné !  
 Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

**MITRANE**, *approchant d'Arzace* :  
 Des rois de Babylone Assur tient sa naissance ;  
 Sa fière autorité veut de la déférence :  
 La reine le ménage, on craint de l'offenser ;  
 Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser.

**ARZACE.**

Devant lui ?

**ASSUR**, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompé-je ? Arzace à Babylone !  
 Sans mon ordre ! qui ? lui ! tant d'audace m'étonne.

**ARZACE.**

Quel orgueil !

**ASSUR.**

Approchez : quels intérêts nouveaux  
 Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux ?  
 Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène ?

**ARZACE.**

Mes services, seigneur, et l'ordre de la reine.

**ASSUR.**

Quoi ! la reine vous mande ?

**ARZACE.**

Oui.

**ASSUR.**

*Mais savez-vous bien*

Que pour avoir son ordre on demande le mien ?

**ARZACE.**

Je l'ignorais, seigneur, et j'aurais pensé même  
 Blesser, en le croyant, l'honneur du diadème.  
 Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.  
 Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,  
 J'ai pu servir la cour, et non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le temps, les lieux, vous l'apprendront peut-être;  
Mais ici par moi seul au pied du trône admis,  
Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

ARZACE.

J'ose lui demander le prix de mon courage,  
L'honneur de la servir.

ASSUR.

Vous osez davantage.

Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux :  
Je sais pour Azéma vos desseins et vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, sans doute, et son cœur où j'aspire  
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire :  
Et mes profonds respects, mon amour...

ASSUR.

Arrêtez.

Vous ne connaissez pas à qui vous insultez :  
Qui, vous ! associer la race d'un Sarmate  
Au sang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate ?  
Je veux bien par pitié vous donner un avis :  
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis  
L'injurieux aveu que vous osez me faire,  
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire ;  
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, et vous m'enhardissez :  
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.  
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,  
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat  
Qui servit et la reine, et vous-même, et l'État.



Je vous parais hardi ; mon feu peut vous déplaire :  
 Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,  
 Vous qui, sous votre joug prétendant m'accabler,  
 Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être ; et je vais vous apprendre  
 Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

## SCÈNE V.

SEMIRAMIS paraît dans le fond, appuyée sur ses  
 femmes ; OTANE, son confident, va au-devant  
 d'Assur. ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

SEIGNEUR, quittez ces lieux

La reine en ce moment se cache à tous les yeux ;  
 Respectez les douleurs de son âme éperdue.  
 Dieux, retirez la main sur sa tête éperdue.

ARZACE.

Que je la plains !

ASSUR, à l'un des siens.

Sortons ; et, sans plus consulter,  
 De ce trouble inouï songeons à profiter.

(*Sémiramis avance sur la scène.*)

OTANE, revenant à Sémiramis.

O reine, rappelez votre force première ;  
 Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumière.

SÉMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir  
 Mes yeux remplis de pleurs, et lassés de s'ouvrir ?

*(Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.)*

Abîmes, fermez-vous ; fantôme horrible, arrête :  
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.  
Arzace est-il venu ?

OTANE.

Madame, en cette cour,  
Arzace auprès du temple a devalcé le jour.

SÉMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste,  
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,  
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir  
Mes douloureux tourments seront prêts à finir.

OTANE.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie :  
Espérez dans ces dieux dont le bras se déploie.

SÉMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour !... Ah ! je sens qu'à son nom  
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;  
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire  
Effacent ce moment heureux ou malheureux  
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux.  
Ninus en vous chassant de son lit et du trône,  
En vous perdant, madame, eût perdu Babylone.  
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups ;  
Babylone et la terre avaient besoin de vous :  
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,  
Les arides déserts par vous rendus fertiles,  
Les sauvages humains soumis au frein des lois,  
Les arts dans nos cités naissant à votre voix,

Ces hardis monuments que l'univers admire,  
Les acclamations de ce puissant empire,  
Sont autant de témoins, dont le tri glorieux  
A déposé pour vous au tribunal des dieux.  
Enfin, si leur justice emportait la balance,  
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,  
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?  
Assur fut en effet plus coupable que vous ;  
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,  
Ne tremble point pourtant, et rien ne l'intimide.

## SÉMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différents ;  
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.  
J'étais épouse, Otane, et je suis sans excuse ;  
Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.  
J'avais cru que ces dieux justement offensés,  
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez ;  
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème,  
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.  
Mais depuis quelques mois ce spectre furieux  
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.  
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre ;  
J'y révere de loin cette fatale cendre ;  
Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,  
De longs gémissements répondent à mes vœux.  
D'un grand événement je me vois avertie,  
Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

## OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal  
Soit en effet sorti du séjour infernal ?  
Souvent de ses erreurs notre âme est obsédée ;  
De son ouvrage même elle est intimidée,

Croit voir ce qu'elle craint, et, dans l'horreur des nuits,  
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SÉMIRAMIS.

Je l'ai vu ; ce n'est point une erreur passagère  
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère ;  
Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,  
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.  
Je veillais, je pensais au sort qui me menace,  
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.  
Ce nom me rassurait : tu sais quel est mon cœur ;  
Assur depuis un temps l'a pénétre d'horreur.  
Je frémis quand il faut ménager mon complice :  
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice,  
Et je déteste en lui cet avantage affreux,  
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.  
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime ;  
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?  
Je demandais Arzace, afin de l'opposer  
Au complice odieux qui pense m'imposer ;  
Je m'occupais d'Arzace, et j'étais moins troublée.  
Dans ces moments de paix, qui m'avaient consolée,  
Ce ministre de mort a reparu soudain  
Tout dégouttant de sang, et le glaive à la main :  
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.  
Vient-il pour me punir ? vient-il pour me défendre ?  
Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;  
Le ciel à mon repos a réservé ce jour :  
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,  
La paix ne rentre point dans mon âme abattue.  
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.  
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.

Mon trône m'importune, et ma gloire passée  
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.  
J'ai nourri mes chagrins sans les manifester ;  
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter  
Ce mage révére que chérit Babylone,  
D'avilir devant lui la majesté du trône,  
De montrer une fois en présence du ciel  
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.  
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,  
Consulter Jupiter aux sables de Libye,  
Comme si, loin de nous, le dieu de l'univers  
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.  
Le dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte  
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte ;  
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens.  
Répare-t-on le crime, hélas, par des présents ?  
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

## SCÈNE VI.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

Aux portes du palais en secret on annonce  
Un prêtre de l'Égypte, arrivé de Memphis.

SÉMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.  
Allons ; cachons surtout au reste de l'empire  
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire ;  
Et qu'Arzace, à l'instant à mon ordre rendu,  
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE I.

ARZACE, AZÉMA.

AZÉMA.

ARZACE, écoutez-moi, cet empire indomté  
Vous doit son nouveau lustre, et moi, ma liberté :  
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,  
S'élançèrent sur nous de leurs vastes retraites,  
Quand mon père en tombant me laissa dans leurs fers,  
Vous seul, portant la foudre au fond de leurs déserts,  
Brisâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.  
Je vous dois tout ; mon cœur en est la récompense :  
Je ne serai qu'à vous. Mais notre amour nous perd.  
Votre cœur généreux, trop simple et trop ouvert,  
A cru qu'en cette cour, ainsi qu'en votre armée,  
Suivi de vos exploits et de la renommée,  
Vous pouviez déployer, sincère impunément,  
La fierté d'un héros, et le cœur d'un amant.  
Vous outragez Assur, vous devez le connaître ;  
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il est maître ;  
Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal ;  
Il est inexorable... il est votre rival.

ARZACE.

Il vous aime ! qui ? lui !

AZÉMA.

Ce cœur sombre et farouche,  
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,

Ambitieux esclave, et tyran tour à tour,  
S'est-il flatté de plaire, et connaît-il l'amour ?  
Des rois assyriens comme lui descendue,  
Et plus près de ce trône où je suis attendue,  
Il pense, en m'immolant à ses secrets desseins,  
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains.  
Pour moi, si Ninias, à qui, dès sa naissance,  
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance ;  
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis  
Voyait encor le jour près de Sémiramis ;  
S'il me donnait son cœur avec le rang suprême,  
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,  
Ninias me verrait préférer aujourd'hui  
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.  
Les campagnes du Scythe, et ses climats stériles,  
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asiles ;  
Le sein de ces déserts, où naquit notre amour,  
Est pour moi Babylone, et deviendra ma cour.  
Peut-être l'ennemi que cet amour outrage  
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.  
J'ai démêlé son âme, et j'en vois la noirceur ;  
Le crime, ou je me trompe, étonne peu son cœur.  
Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage ;  
Il vous craint, il vous hait.

## ARZACE.

Je le hais davantage ;

Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.  
Conservez vos bontés, je brave son courroux.  
La reine entre nous deux tient au moins la balance.  
Je me suis vu d'abord admis en sa présence ;  
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,  
Autant d'humanité qu'Assur avait d'orgueil ;

Et relevant mon front, prosterné vers son trône,  
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.  
Je m'entendais flatter de cette auguste voix  
Dont tant de souverains ont adoré les lois ;  
Je la voyais franchir cet immense intervalle  
Qu'a mis entre elle et moi la majesté royale :  
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux  
La mortelle , après vous , la plus semblable aux dieux !

A Z É M A.

Si la reine est pour nous , Assur en vain menace ;  
Je ne crains rien.

A R Z A C E.

J'allais , plein d'une noble audace ,  
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés ,  
Qui révoltent Assur , et que vous approuvez.  
Un prêtre de l'Égypte approche au moment même ,  
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.  
Elle ouvre le billet d'une tremblante main ,  
Fixe les yeux sur moi , les détourne soudain ,  
Laisse couler des pleurs , interdite , éperdue ,  
Me regarde , soupire , et s'échappe à ma vue.  
On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit ,  
Que la terreur l'accable , et qu'un dieu la poursuit.  
Je m'attendris sur elle ; et je ne puis comprendre  
Qu'après plus de quinze ans , soigneux de la défendre ,  
Le ciel la persécute , et paraisse outragé.  
Qu'a-t-elle fait aux dieux ? d'où vient qu'ils ont changé ?

A Z É M A.

On ne parle en effet que d'augures funestes ,  
De mânes en courroux , de vengeances célestes.  
Sémiramis troublée a semblé quelques jours  
Des soins de son empire abandonner le cours ;



Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,  
Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.  
Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain ;  
Tout a senti le poids du pouvoir souverain.  
Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage,  
La reine hait Assur, l'observe, le ménage :  
Ils se craignent l'un l'autre ; et, tout près d'éclater,  
Quelque intérêt secret semble les arrêter.  
J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée ;  
La rougeur de son front trahissait sa pensée ;  
Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment ;  
Mais souvent à la cour tout change en un moment.  
Retournez, et parlez.

ARZACE.

J'obéis ; mais j'ignore  
Si je puis à son trône être introduit encore.

AZÉMA.

Ma voix secondera vos vœux et votre espoir ;  
Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.  
Que de Sémiramis on adore l'empire,  
Que l'Orient vaincu la respecte et l'admire,  
Dans mon triomphe heureux j'envierai peu les siens.  
Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.  
Allez. Assur paraît.

ARZACE.

Qui ? ce traître ? à sa vue  
D'une invincible horreur je sens mon âme emue.

SCÈNE II.

ASSUR, CÉDAR, ARZACE, AZÉMA.

ASSUR, à Cédar.

VA, dis-je, et vois enfin si les temps sont venus  
De lui porter des coups trop long-temps retenus.

(Cédar sort.)

Quoi ! je le vois encore ! il brave encor ma haine !

ARZACE.

Vous voyez un sujet protégé par sa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir : mais vous a-t-elle appris  
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix ?  
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,  
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres ?  
Et que de Ninias épouse en son berceau...

ARZACE.

Je sais que Ninias, seigneur, est au tombeau,  
Que son père avec lui mourut d'un coup funeste ;  
Il me suffit.

ASSUR.

Eh bien ! apprenez donc le reste,  
Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,  
Qu'entre son trône et moi jé ne vois qu'un degré ;  
Que la reine m'écoute, et souvent sacrifie  
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie,  
Et que tous vos respects ne pourront effacer  
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.

ARZACE.

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,  
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,

Je sais ce qu'on vous doit, surtout en ces climats,  
 Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.  
 Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,  
 Sont votre premier droit au cœur de la princesse ;  
 Vos intérêts présents, le soin de l'avenir,  
 Le besoin de l'État, tout semble vous animer,  
 Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,  
 J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être :  
 J'aime ; et j'ajouterais, seigneur, que mon secours  
 A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,  
 A soutenu ce trône où son destin l'appelle,  
 Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.  
 Je vais remplir son ordre à mon zèle commis ;  
 Je n'en reçois que d'elle, et de Sémiramis.  
 L'État peut quelque jour être en votre puissance ;  
 Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance ;  
 Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,  
 Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, et tu cours à ta perte.

## SCÈNE III.

ASSUR, AZÉMA.

ASSUR.

MADAME, son audace est trop long-temps soufferte.  
 Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous  
 Sur un sujet plus noble et plus digne de nous ?

AZÉMA.

En est-il ? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Asie entière  
 Sous vos pas et les miens ouvre une autre carrière :

Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;  
L'univers nous appelle, et va nous occuper.  
Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même ;  
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême :  
Cet astre si brillant, si long-temps respecté,  
Penche vers son déclin, sans force et sans clarté.  
On le voit, on murmure, et déjà Babylone  
Demande à haute voix un héritier du trône.  
Ce mot en dit assez, vous connaissez mes droits :  
Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.  
Non qu'à tant de beautés mon âme inaccessible  
Se fasse une vertu de paraître insensible ;  
Mais pour vous et pour moi j'aurais trop à rougir  
Si le sort de l'État dépendait d'un soupir :  
Un sentiment plus digne et de l'un et de l'autre  
Doit gouverner mon sort, et commander au vôtre.  
Vos aïeux sont les miens, et nous les trahissons,  
Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.  
Je puis vous étonner ; cet austère langage  
Effarouche aisément les grâces de votre âge ;  
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous sortez,  
A tous ces demi-dieux que vous représentez.  
Long-temps, foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre.  
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,  
Donnant aux nations ou des lois, ou des fers,  
Une femme imposa silence à l'univers.  
De sa grandeur qui tombe affermissiez l'ouvrage ;  
Elle eut votre beauté, possédez son courage.  
L'amour à vos genoux ne doit se présenter  
Que pour vous rendre un sceptre, et non pour vous l'ôter.  
C'est ma main qui vous l'offre, et du moins je me flatte  
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate

La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,  
Et le trône du monde où vous devez monter.

A Z É M A,

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,  
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.  
Je défendrai surtout, quand il en sera temps,  
Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.  
Je connais nos aïeux ; mais après tout j'ignore  
Si parmi ces héros que l'Assyrie adore,  
Il en est un plus grand, plus chéri des humains,  
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.  
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice.  
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'asservisse,  
C'est à Sémiramis à faire mes destins ;  
Et j'attendrai, seigneur, un maître de ses mains.  
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,  
Échos tumultueux d'une voix plus secrète.  
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,  
De servir une femme en secret sont lassés ;  
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière ;  
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.  
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leur bras :  
J'ignore son offense, et je ne pense pas,  
Si le ciel a parlé, seigneur, qu'il vous choisisse  
Pour annoncer son ordre, et servir sa justice.  
Elle règne, en un mot. Et vous qui gouvernez,  
Vous prenez à ses pieds les lois que vous donnez ;  
Je ne connais ici que son pouvoir suprême :  
Ma gloire est d'obéir ; obéissez de même.

SCÈNE IV.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

OBÉISSANCE ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front ;  
 J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.  
 Parle, as-tu réussi ? Ces semences de haine ,  
 Que nos soins en secret cultivaient avec peine ,  
 Pourront-elles porter, au gré de ma fureur ,  
 Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur ?

CÉDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence  
 À sortir du respect, et de ce long silence  
 Cù le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,  
 Ont enchainé les cœurs étonnés et soumis.  
 On veut un successeur au trône d'Assyrie ;  
 Et quiconque, seigneur, aime encor la patrie,  
 Ou qui, gagné par moi, se vante de l'aimer,  
 Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisants ! honte toujours nouvelle !  
 Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !  
 Quoi ! j'aurais fait mourir et Ninus et son fils ,  
 Pour ramper le premier devant Sémiramis ,  
 Pour languir, dans l'éclat d'une illustre disgrâce ,  
 Près du trône du monde à la seconde place !  
 Le reine se bornait à la mort d'un époux ;  
 Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups :  
 Ninias, en secret privé de la lumière,  
 Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière,

Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.  
C'est en vain que, flattant l'orgueil de ses appas,  
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse  
Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,  
L'attention, le temps, savent si bien donner  
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.  
Je connus mal cette âme, inflexible et profonde:  
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.  
Elle en parut trop digne, il le faut avouer :  
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.  
Je la vis retenir dans ses mains assurées  
De l'État chancelant les rênes égarées,  
Apaiser le murmure, étouffer les complots,  
Gouverner en monarque, et combattre en héros.  
Je la vis captiver et le peuple et l'armée.  
Ce grand art d'imposer même à la renommée  
Fut l'art qui sous son joug enchaina les esprits :  
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.  
Que dis-je ? sa beauté, ce flatteur avantage,  
Fit adorer les lois qu'imposa son courage;  
Et, quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,  
Mes amis consternés n'ont su que l'admirer.

## CÉDAR.

Ce charme se dissipe, et ce pouvoir chancelle ;  
Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.  
Un vain remords la trouble ; et sa crédulité  
A depuis quelque temps en secret consulté  
Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,  
Que les fourbes d'Égypte ont rendu vénérable.  
Son encens et ses vœux fatiguent les autels ;  
Elle devient semblable au reste des mortels :  
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons sa faiblesse.

Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.  
De Babylone au moins j'ai fait parler la voix :  
Sémiramis enfin va céder une fois.  
Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.  
Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine ;  
Oser me refuser, soulève ses États ;  
Et de tous les côtés le piège est sous ses pas.  
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,  
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CÉDAR.

Si la reine vous cède et nomme un héritier,  
Assur de son destin peut-il se défier ?  
De vous et d'Azéma l'union désirée  
Rejoindra de nos rois la tige séparée.  
Tout vous porte à l'empire, et tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma sans doute il n'est point d'autre époux.  
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?  
Elle a favorisé son insolente audace.  
Tout prêt à le punir, je me vois retenu  
Par cette même main dont il est soutenu.  
Prince, mais sans sujets, ministre et sans puissance,  
Environné d'honneurs, et dans la dépendance,  
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,  
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux,  
Sémiramis enfin toujours en défiance,  
Qui me ménage à peine, et qui craint ma présence.)  
Nous verrons si l'ingrate avec impunité  
Ose pousser à bout un complice irrité.

(Il veut sortir.)



## SCÈNE V.

ASSUR, OTANE, CÉDAR.

OTANE.

SEIGNEUR, Sémiramis vous ordonne d'attendre ;  
Elle veut en secret vous voir et vous entendre ,  
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

ASSUR.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin ,  
Otane, et j'attendrai sa volonté suprême.

## SCÈNE VI.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

EH ! d'où peut donc venir ce changement extrême ?  
Depuis près de trois mois , je lui semble odieux ,  
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux.  
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.  
De nos froids entretiens , qui lui pèsent sans doute ,  
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours ;  
Son silence souvent répond à mes discours.  
Que veut-elle me dire ? ou que veut-elle apprendre ?  
Elle avance vers nous ; c'est elle. Va m'attendre.

## SCÈNE VII.

SÉMIRAMIS, ASSUR.

SÉMIRAMIS.

SEIGNEUR, il faut enfin que je vous ouvre un cœur  
Qui long-temps devant vous dévora sa douleur.  
J'ai gouverné l'Asie , et peut-être avec gloire ;  
Peut-être Babylone , honorant ma mémoire ,

Mettra Sémiramis à côté des grands rois.  
Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.  
Partout victorieuse, absolue, adorée,  
De l'encens des humains je vivais enivrée :  
Tranquille, j'oubliai, sans crainte et sans ennuis,  
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.  
Des dieux dans mon bonheur j'oubliai la justice ;  
Elle parle, je cède : et ce grand édifice,  
Que je crus à l'abri des outrages du temps,  
Veut être raffermi jusqu'en ses fondements.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,  
De commander au temps, de prévoir son outrage.  
Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux ?  
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux ?

SÉMIRAMIS.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,  
Et vous me demandez le sujet de ma crainte ?  
Vous !

ASSUR.

Je vous avouerai que je suis indigné  
Qu'on se souvienne encore si Ninus a régné.  
Craint-on après quinze ans ses mânes en colère ?  
Ils se seraient vengés, s'ils avaient pu le faire.  
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.  
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords :  
Ah ! ne consultez point d'oracles inutiles :  
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.  
Ce fantôme inouï qui paraît en ce jour,  
Qui naquit de la crainte et l'enfante à son tour,  
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?  
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges ;

Ils sont l'appât grossier des peuples ignorants,  
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.  
Mais si quelque intérêt plus noble et plus solide  
Éclaire votre esprit qu'un vain trouble intimide,  
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang,  
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang....

## SÉMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon et Babylône  
Demandent sans détour un héritier du trône.  
Il faut que de mon sceptre on partage le faix,  
Et le peuple et les dieux vont être satisfaits.  
Vous le savez assez, mon superbe courage  
S'était fait une loi de régner sans partage :  
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens;  
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,  
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même seconde,  
Me pressait de donner des souverains au monde :  
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,  
Cet honneur, je le sais, n'appartenait qu'à vous ;  
Vous deviez l'espérer : mais vous pûtes connaître  
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.  
Je vous fis, sans former un lien si fatal,  
Le second de la terre, et non pas mon égal.  
C'était assez, seigneur ; et j'ai l'orgueil de croire  
Que ce rang aurait pu suffire à votre gloire.  
Le ciel me parle enfin ; j'obéis à sa voix :  
Écoutez son oracle, et recevez mes lois.  
« Babylone doit prendre une face nouvelle,  
« Quand d'un second hymen allumant le flambeau,  
« Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,  
« Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau. »

C'est ainsi que des dieux l'ordre éternel s'explique.  
 Je connais vos desseins et votre politique ;  
 Vous voulez dans l'État vous former un parti ;  
 Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.  
 De vous et d'Azéma mon successeur peut naître ;  
 Vous briguez cet hymen , elle y prétend peut-être,  
 Mais moi , je ne veux pas que vos droits et les siens ,  
 Ensemble confondus , s'arment contre les miens :  
 Telle est ma volonté , constante , irrévocable.  
 C'est à vous de juger si le dieu qui m'accable  
 A laissé quelque force à mes sens interdits ,  
 Si vous reconnaissez encor Sémiramis ,  
 Si je puis soutenir la majesté du trône.  
 Je vais donner , seigneur , un maître à Babylone.  
 Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous ,  
 Je serai souveraine en prenant un époux.  
 Assemblez seulement les princes et les mages ;  
 Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages.  
 Le don de mon empire et de ma liberté  
 Est l'acte le plus grand de mon autorité ;  
 Loin de le prévenir , qu'on l'attende en silence.  
 Le ciel à ce grand jour attache sa clémence ;  
 Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer ,  
 Mais c'est le repentir qui doit les désarmer.  
 Croyez-moi ; les remords , à vos yeux méprisables ,  
 Sont la seule vertu qui reste à des coupables.  
 Je vous parais timide et faible ; désormais  
 Connaissez la faiblesse , elle est dans les forfaits.  
 Cette crainte n'est pas honteuse au diadème ;  
 Elle convient aux rois , et surtout à vous-mêmes :  
 Et je vous apprendrai qu'on peut , sans s'avilir ,  
 S'abaisser sous les dieux , les craindre , et les servir.

## SCÈNE VIII.

ASSUR, *seul.*

QUELS discours étonnants ! quels projets ! quel langage ?  
Est-ce crainte , artifice , ou faiblesse , ou courage ?  
Prétend-elle , en cédant , raffermir ses destins ?  
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins ?  
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre !  
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.  
Ce que n'ont pu mes soins et nos communs forfaits ,  
L'hommage dont jadis je flattai ses attraits ,  
Mes brigues , mon dépit , la crainte de sa chute ,  
Un oracle d'Égypte , un songe l'exécute !  
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !  
Que de faibles ressorts font d'illustres destins !  
Doutons encor de tout ; voyons encor la reine.  
Sa résolution me paraît trop soudaine ;  
Trop de soins à mes yeux paraissent l'occuper :  
Et qui change aisément est faible , ou veut tromper.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un cabinet du palais.)

## SCÈNE I.

SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

OTANE, qui l'eût cru, que les dieux en colère  
Me tendaient en effet une main salutare,  
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer ?  
Ils ont ouvert l'abîme, et l'ont daigné fermer :  
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grâce ;  
Ils ont changé mon sort, ils ont conduit Arzace,  
Ils veulent mon hymen ; ils veulent expier,  
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.  
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent :  
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent..  
Arzace, c'en est fait, je me rends, et je voi  
Que tu devais régner sur le monde et sur moi.

OTANE.

Arzace, lui ?

SÉMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,  
Quand je vengeais la Perse et subjuguais l'Asie,  
Ce héros (sous son père il combattait alors),  
Ce héros, entouré de captifs et de morts,  
M'offrit en rougissant, de ses mains triomphantes,  
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes.

A son premier aspect tout mon cœur étonné  
 Par un pouvoir secret se sentit entraîné;  
 Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable,  
 Le reste des mortels me sembla méprisable.  
 Assur, qui m'observait, ne fut que trop jaloux;  
 Dès-lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux:  
 Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,  
 Avant que de nos dieux la main ne l'eût tracée,  
 Avant que cette voix qui commande à mon cœur  
 Me désignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

## OTANE.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage  
 Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,  
 Qui, n'écoutant jamais de faibles sentiments,  
 Veut des rois pour sujets et non pas pour amants,  
 Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,  
 Dont l'empire accroissait votre empire suprême;  
 Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,  
 Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.  
 Quoi! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes?  
 Et pouvez-vous passer de ces sombres alarmes  
 Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

## SÉMIRAMIS.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui;  
 Mon âme par les yeux ne peut être vaincue.  
 Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,  
 Écoutant dans mon trouble un charme suborneur,  
 Je donne à la beauté le prix de la valeur;  
 Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses,  
 Malheureuse! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses,  
 De connaître l'amour et ses fatales lois?  
 Otane, que veux-tu? je fus père autrefois.

Mes malheureuses mains à peine cultivèrent  
Ce fruit d'un triste hymen que les dieux m'enlevèrent.  
Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,  
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,  
Sentant ce vide affreux de ma grandeur suprême,  
M'arrachant à ma cour et m'évitant moi-même,  
J'ai cherché le repos dans ces grands monuments,  
D'une âme qui se fuit trompeurs amusements.  
Le repos m'échappait; je sens que je le trouve :  
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve;  
Arzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,  
Et de tous mes travaux, et du monde soumis.  
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste,  
Qui, me forçant de prendre un joug jadis funeste,  
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,  
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré !

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur et la rage  
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage;  
Car enfin il se flatte, et la commune voix  
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix :  
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SÉMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.  
J'ai su quinze ans entiers, quel que fût son projet,  
Le tenir dans le rang de mon premier sujet :  
A son ambition, pour moi toujours suspecte,  
Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.  
Je régnais seule alors : et si ma faible main  
Mit à ses vœux hardis ce redoutable frein,  
Que pourront désormais sa brigade et son audace  
Contre Sémiramis unie avec Arzace ?



Oui, je crois que Ninus, content de mes remords,  
 Pour presser cet hymen quitte le sein des morts :  
 Sa grande ombre en effet, déjà trop offensée,  
 Contre Sémiramis serait trop courroucée ;  
 Elle verrait donner, avec trop de douleur,  
 Sa couronne et son lit à son empoisonneur.  
 Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle ;  
 Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;  
 La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler ;  
 Pour entendre mes lois, je l'ai fait appeler ;  
 Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, son sacré caractère,  
 Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SÉMIRAMIS.

Sa voix achèvera de rassurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

## SCÈNE II.

SÉMIRAMIS, OROÈS.

SÉMIRAMIS.

DE Zoroastre auguste successeur,  
 Je vais nommer un roi ; vous, couronnez sa tête :  
 Tout est-il préparé pour cette auguste fête ?

OROÈS.

Les mages et les grands attendent votre choix ;  
 Je remplis mon devoir et j'obéis aux rois :  
 Le soin de les juger n'est point notre partage ;  
 C'est celui des dieux seuls.

SÉMIRAMIS.

A ce sombre langage

On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

OROÈS.

Je ne les connais pas ; puissent-ils être heureux !

SÉMIRAMIS.

Mais vous interprétez les voïantes célestes.

Ces signes que j'ai vus me seraient-ils funestes ?

Une ombre , un dieu peut-être , à mes yeux s'est montré ;

Dans le sein de la terre il est soudain rentré.

Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière

Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière !

D'où vient que les humains , malgré l'arrêt du sort ,

Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

OROÈS.

Du ciel , quand il le faut , la justice suprême

Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;

Il permet à la mort d'interrompre ses lois

Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

SÉMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROÈS.

Il se fera , madame.

SÉMIRAMIS.

Éternelle justice ,

Qui lisez dans mon âme avec des yeux vengeurs ,

Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;

De mon premier hymen oubliez l'infortune.

(A Oroès qui s'éloignait.)

Revenez.

OROÈS, revenant.

Je croyais ma présence importante.

SÉMIRAMIS.

Répondez : ce matin au pied de vos autels  
 Arzace a présenté des dons aux immortels ?

O R O È S.

Oui, ces dons leur sont chers ; Arzace a su leur plaire.

SÉMIRAMIS.

Je le crois, et ce mot me rassure et m'éclaire.  
 Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui ?

O R O È S.

Arzace de l'empire est le plus digne appui ;  
 Les dieux l'ont amené ; sa gloire est leur ouvrage.

SÉMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage ;  
 L'espérance et la paix reviennent me calmer.  
 Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.  
 De vos mages, de vous, que la présence auguste  
 Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,  
 Attire de nos dieux les regards souverains.  
 Puissent de cet État les éternels destins  
 Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !  
 Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.  
 Allez.

## SCÈNE III.

SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

Ainsi le ciel est d'accord avec moi ;  
 Je suis son interprète en choisissant un roi.  
 Que je vais l'étonner par le don d'un empire !  
 Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !

Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés !  
 Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.  
 Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !  
 Je l'épouse, et pour dot je lui donne le monde.  
 Enfin ma gloire est pure, et je puis la goûter.

## SCÈNE IV.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE, UN OFFICIER  
 DU PALAIS.

OTANE.

ARZACE à vos genoux demande à se jeter :  
 Daignez à ses douleurs accorder cette grâce.

SÉMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace ?  
 De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :  
 Qu'il vienne ; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur,  
 Vous dont le sang s'apaise, et dont le voix m'inspire,  
 O mânes redoutés, et vous, dieux de l'empire,  
 Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,  
 Pour le favoriser soyez tous réunis.  
 Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétré !

## SCÈNE V.

SÉMIRAMIS, ARZACE, AZÉMA.

ARZACE.

O reine, à vous servir ma vie est consacrée :  
 Je vous devais mon sang ; et quand je l'ai versé,  
 Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.  
 Mon père avoit joni de quelque renommée,  
 Mes yeux l'ont vu mourir commandant votre armée :

Il a laissé, madame, à son malheureux fils  
Des exemples frappants, peut-être mal suivis.  
Je n'ose devant vous rappeler la mémoire  
Des services d'un père et de sa faible gloire,  
Qu'afin d'obtenir grâce à vos sacrés genoux  
Pour un fils téméraire, et coupable envers vous,  
Qui, de ses vœux hardis écoutant l'imprudence,  
Craint, même en vous servant, de vous faire une offense.

SÉMIRAMIS.

Vous, m'offenser ? qui, vous ? ah ! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos États.  
Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous faites,  
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrettes :  
Je dois dans le silence, et le front prosterné,  
Attendre avec cent rois qu'un roi nous soit donné.  
Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête ;  
D'un pas audacieux il marche à sa conquête,  
Le peuple nomme Assur ; il est de votre sang ;  
Puisse-t-il mériter et son nom et son rang !  
Mais enfin je me sens l'âme trop élevée  
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,  
Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.  
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,  
Je retourne aux climats où je vous ai servie.  
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,  
Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter...

SÉMIRAMIS.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous, fuir ! vous, me quitter.  
Vous pourriez craindre Assur ?

ARZACE.

Non ; ce cœur téméraire  
Craint dans le monde entier votre seule colère.  
Peut-être avez-vous su mes desirs orgueilleux :  
Votre indignation peut confondre mes vœux.  
Je tremble.

SÉMIRAMIS.

Espérez tout ; je vous ferai connoître  
Qu'Assur en aucun temps ne sera votre maître.

ARZACE.

Eh bien ! je l'avouerai, mes yeux avec horreur  
De votre époux en lui verraient le successeur.  
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,  
Verra-t-on à ses lois Azéma destinée ?  
Pardonnez à l'excès de ma présomption ;  
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?  
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;  
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie ;  
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui...

SÉMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.  
Je sais vos sentiments ; votre âme peu commune  
Chérit Sémiramis , et non pas ma fortune.  
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés ;  
Je vous en fais l'arbitre , et vous les soutiendrez.  
D'Assur et d'Azéma je romps l'intelligence ;  
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;  
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puisque ainsi mes vœux sont par vous entendus,  
Puisque vous avez lu dans le fond de mon âme...

*AZÉMA arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

*SEMIRAMIS, relevant Azéma.*

Rassurez-vous, madame !

Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux  
Un sort et des honneurs dignes de vos aïeux.  
Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère,  
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.  
Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix  
A nommés pour témoins de mon auguste choix.

*(A Arzace.)*

Que l'appui de l'État se range auprès du trône.

## SCÈNE VI.

*(Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il se place debout entre Assur et Arzace. La reine est au milieu avec Azéma et ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.)*

*ORATEUR.*

PRINCES, mages, guerriers, soutiens de Babylone,  
Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,  
Les décrets de nos dieux vous seront révélés :  
Ils veillent sur l'empire ; et voici la journée  
Qu'à de grands changements ils avaient destinée.  
Quel que soit le monarque et quel que soit l'époux  
Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,  
C'est à nous d'obéir... J'apporte au nom des mages

Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,  
Des souhaits pour leur gloire, et surtout pour l'État.  
Puissent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat  
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,  
Ni ces chants d'allégresse en des plaintes funèbres !

AZÉMA.

Pontife, et vous, seigneurs, on va nommer un roi :  
Ce grand choix, quel qu'il soit, peut n'offenser que moi.  
Mais je naquis sujette, et je-le suis encore ;  
Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore ;  
Et, sans oser prévoir un sinistre avenir,  
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,  
Que le bien de l'État à ce grand jour préside.  
Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,  
D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,  
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

ARZACE.

Je le jure ; et ce bras armé pour son service,  
Ce cœur à qui sa voix commande après les dieux,  
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,  
Sont à mon nouveau maître avec le même zèle  
Qui sans se démentir les anima pour elle.

OROËS.

De la reine et des dieux j'attends les volontés.

SÉMIRAMIS.

Il suffit ; prenez place ; et vous, peuple, écoutez.

*(Elle s'assied sur le trône.)*

*Azéma, Assur, le grand-prêtre, Arzace, prennent  
leurs places ; elle continue :*

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,



Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,  
Dans cette même main qu'un usage jaloux  
Destinait au fuseau sous les lois d'un époux ;  
Si j'ai , de mes sujets surpassant l'espérance ,  
De cet empire heureux porté le poids immense ,  
Je vais le partager pour le mieux maintenir,  
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,  
Pour obéir aux dieux dont l'ordre irrévocable  
Fléchit ce cœur altier si long-temps indomtable:  
Ils m'ont ôté mon fils ; puissent-ils m'en donner  
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,  
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage ,  
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage !  
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains ;  
Mais ceux dont les États entourent mes confins,  
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires :  
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères,  
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux  
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.  
Bélus naquit sujet ; s'il eut le diadème ,  
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.  
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.  
Maîtresse d'un État plus vaste que les siens,  
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore ,  
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.  
Tout ce qu'il entreprit je le sus achever.  
Ce qui fonde un État le peut seul conserver.  
Il vous faut un héros digne d'un tel empire ,  
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire ,  
Digne de cette main qui va le couronner,  
Et du cœur indomté que je vais lui donner.

J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,  
L'intérêt de l'État, l'intérêt de la terre :  
Je fais le bien du monde en nommant un époux.  
Adorez le héros qui va régner sur vous ;  
Voyez revivre en lui les princes de ma race.  
Ce héros, cet époux, ce monarque est Arzace.

*(Elle descend du trône, et tout le monde se lève.)*

AZÉMA.

Arzace ! ô perfidie !

ASSUR.

O vengeance ! ô fureurs !

ARZACE, à Azéma.

Ah ! croyez..

OROËS.

Juste ciel ! écarter ces horreurs !

SÉMIRAMIS, avançant sur la scène et s'adressant aux  
mages.

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,  
Venez sur les autels garantir nos promesses ;  
Ninus et Ninias vous sont rendus en lui.

*(Le tonnerre gronde, et le tombeau paraît s'ébranler.)*  
Ciel, qu'est-ce que j'entends ?

OROËS.

Dieux ! soyez notre appui.

SÉMIRAMIS.

Le ciel tonne sur nous : est-ce faveur, ou haine ?  
Grâce, dieux tout-puissants ! qu'Arzace me l'obtienne.  
Quels funèbres accents redoublent mes terreurs !  
La tombe s'est ouverte : il paraît... Ciel !... je meurs...  
*(L'ombre de Ninus sort de son tombeau.)*

ASSUR.

L'ombre de Ninus même ! ô dieux ! est-il possible ?

ARZACE.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous, dieu terrible !

ASSUR.

Parle.

SÉMIRAMIS.

Veux-tu me perdre ? ou veux-tu pardonner ?  
C'est ton sceptre et ton lit que je viens de donner ;  
Juge si ce héros est digne de ta place.  
Prononcé ; j'y consens.

L'OMBRE, à *Arzace*.

Tu règneras, *Arzace* ;

Mais il est des forfaits que tu dois expier.  
Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier.  
Sers et mon fils et moi ; souviens-toi de ton père :  
Écoute le pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,  
Demi-dieu dont l'esprit anime ces climats,  
Ton aspect m'encourage et ne m'étonne pas.  
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie !  
Achève ; que veux-tu que ma main sacrifie ?

(*L'Ombre retourne de son estrade à la porte du  
tombeau.*)

Il s'éloigne, il nous fuit !

SÉMIRAMIS.

Ombre de mon époux,  
Per mets qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,  
Que mes regrets...

L'OMBRE, à la porte du tombeau.

Arrête, et respecte ma cendre ;  
Quand il en sera temps, je t'y ferai descendre.

(*Le spectre rentre, et le mausolée se ferme.*)

ASSUR.

Quel horrible prodige !

SÉMIRAMIS.

O peuples , suivez-moi ;

Venez tous dans ce temple , et calmez votre effroi.

Les mânes de Ninus ne sont point implacables ;

S'ils protègent Arzace , ils me sont favorables :

C'est le ciel qui m'inspire et qui vous donne un roi ;

Venez tous l'implorer pour Arzace et pour moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

( Le théâtre représente le vestibule du temple. )

## SCÈNE I.

ARZACE, AZÉMA.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux, ils m'accablent assez.  
Cet oracle est affreux plus que vous ne pensez.  
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.  
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZÉMA.

Ah ! parjure !

Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour  
L'indigne souvenir de ton perfide amour.  
Je ne combattrai point la main qui te couronne,  
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.  
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,  
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi,  
Achève ; rends Ninus à ton crime propice ;  
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :  
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur désespéré  
Contre ces derniers traits n'était point préparé.  
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,  
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.

Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,  
 Vous en étiez l'objet ; j'avais tout fait pour vous ;  
 Et mon ambition, au comble parvenue,  
 Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.  
 Sémiramis m'est chère ; oui, je dois l'avouer ;  
 Votre bouche avec moi conspire à la louer.  
 Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire  
 Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.  
 C'est avec cette ardeur, et ces vœux épurés  
 Que peut-être les dieux veulent être adorés.  
 Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine ;  
 Jugez du précipice où ce choix nous entraîne ;  
 Apprenez tout mon sort.

A Z É M A.

Je le sa

A R Z A C E.

Apprenez

Que l'empire ni vous ne me sont destinés.  
 Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,  
 Cet unique héritier de la grandeur suprême...

A Z É M A.

Eh bien ?

A R Z A C E.

Ce Ninias, qui, presque en son berceau,  
 De l'hymen avec vous alluma le flambeau,  
 Qui naquit à la fois mon rival et mon maître...

A Z É M A.

Ninias !

A R Z A C E.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZÉMA.

Ninias ! juste ciel ! Eh quoi ! Sémiramis ..

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils.

AZÉMA.

Ninias est vivant !

ARZACE.

C'est un secret encore

Renfermé dans le temple, et que la reine ignore :

AZÉMA.

Mais Ninus te couronne, et sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous ; mais son fils est mon roi ;

Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

AZÉMA.

L'amour parle, il suffit ; que m'importe le reste ?

Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;

Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.

Ninias est vivant ! Eh bien ! qu'il reparaisse ;

Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,

Que son père avec lui rappelé du tombeau,

Rejoignent ces liens formés dans mon berceau ;

Que Ninias, mon roi, ton rival et ton maître,

Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être :

Viens voir tout cet amour devant toi confondu ;

Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.

Où donc est Ninias ? quel secret, quel mystère

Le dérobe à ma vue, et le cache à sa mère ?

Qu'il revienne, en un mot ; lui, ni Sémiramis,

Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,

Ni le renversement de toute la nature,

Ne pourront de mon âme arracher un parjure.

Arzace, c'est à toi de te bien consulter ;  
 Vois si ton cœur m'égale, et s'il m'ose imiter.  
 Quels sont donc ces forfaits que l'enfer en furie,  
 Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie ?  
 Cruel, si tu trahis un si sacré lien,  
 Je ne connais ici de crime que le tien.  
 Je vois de tes destins le fatal interprète,  
 Pour te dicter leurs lois, sortir de sa retraite :  
 Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,  
 N'est point fait pour paraître entre les dieux et toi.  
 Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;  
 Ton sort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.  
*(Elle sort.)*

ARZACE.

Arzace est à vous seule. Ah ! cruelle ! arrêtez.  
 Quel mélange d'horreurs et de félicités !  
 Quels étonnants destins l'un à l'autre contraires !...

## SCÈNE II.

ARZACE; OROËS, *suivi des mages.*

OROËS, à Arzace.

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux solitaires ;  
 Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :  
 A de plus grands assauts il faut vous préparer.  
*(Aux mages.)*

Apportez ce bandeau d'un roi que je révère ;  
 Prenez ce fer sacré, cette lettre.

*(Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.)*

ARZACE.

O mon père !



Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont plongés !  
 Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés !

OROS.

Le voile va tomber, mon fils ; et voici l'heure  
 Où, dans sa redoutable et profonde demeure,  
 Ninus attend de vous, pour apaiser ses cris,  
 L'offrande réservée à ses mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre ! quelle offrande ! et qu'est-ce qu'il désire ?  
 Qui, moi ! venger Ninus, et Ninias respire !  
 Qu'il vienne, il est mon roi, mon bras va le servir !

OROS.

Son père a commandé ; ne sachez qu'obéir.  
 Dans une heure, à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre ;  
*(Il donne le diadème et l'épée à Ninias.)*  
 Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,  
 Ceint du même bandeau que son front a porté,  
 Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus !

OROS.

Ses mânes le commandent :  
 C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent  
 Ce sang qui, devant eux, doit être offert par vous.  
 Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux :  
 La victime y sera ; c'est assez vous instruire.  
 Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.  
 Mais vous ne parlez point, seigneur, de Ninias ;  
 Vous ne me dites point comment son père même  
 Me donnerait sa femme avec son diadème.

OROÈS.

Sa femme, vous ! la reine ! ô ciel ! Sémiramis !  
Eh bien ! voici l'instant que je vous ai promis.  
Connaissez vos destins et cette femme impie.

ARZACE.

Grands dieux !

OROÈS.

De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle ! la reine !

OROÈS.

Assur, l'opprobre de son nom,  
Le détestable Assur a donné le poison.

ARZACE, *après un peu de silence.*

Ce crime dans Assur n'a rien qui me surprenne ;  
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,  
L'amour des nations, l'honneur des souverains,  
D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains ?  
A-t-on tant de vertus après un si grand crime ?

OROÈS.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime ;  
Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler :  
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler  
Les effrayants secrets dont frémit la nature :  
Elle vous parle ici ; vous sentez son murmure ;  
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.  
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité  
Est monté de la terre à ces voûtes impies ;  
Il vient briser des nœuds tissus par les furies ;  
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;  
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils :

Il parle, il vous attend ; Ninus est votre père ;  
Vous êtes Ninias ; la reine est votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,  
Dans la nuit du trépas je reste enveloppé.  
Moi, son fils ? moi ?

OROËS.

Vous-même : en doutez-vous encore ?

Apprenez que Ninus , à sa dernière aurore ,  
Sûr qu'un poison mortel en terminait le cours ,  
Et que le même crime attentait sur vos jours ,  
Qu'il attaquait en vous les sources de la vie ,  
Vous arracha mourant à cette cour impie.  
Assur , comblant sur vous ses crimes inouïs ,  
Pour épouser la mère , empoisonna le fils .  
Il crut que , de ses rois exterminant la race ,  
Le trône était ouvert à sa perfide audace ;  
Et lorsque le palais déplorait votre mort ,  
Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.  
Ces végétaux puissants qu'en Perse on voit éclore ,  
Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore .  
Par les soins de Phradate avec art préparés ,  
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés ;  
De son fils qu'il perdit il vous donna la place ;  
Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace  
Il attendait le jour d'un heureux changement.  
Dieu, qui juge les rois, en ordonne autrement.  
La vérité terrible est du ciel descendue ,  
Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

ARZACE.

Dieu, maître des destins, suis-je assez éprouvé ?  
Vous me rendez la mort dont vous m'avez sauvé.

Eh bien ! Sémiramis.... ! oui , je reçus la vie  
 Dans le sein des grandeurs et de l'ignominie,  
 Ma mère.... ô ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !  
 Mais si le traître Assur était seul criminel,  
 S'il se pouvait....

OROS, *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,  
 Ces garants trop certains de ces cruels mystères ;  
 Le monument du crime est ici sous vos yeux :  
 Doutez-vous encor ?

ARZACE.

Que ne le puis-je , ô dieux !  
 Donnez , je n'aurai plus de doute qui me flatte ;  
 Donnez.

( *Il lit.* )

« Ninus mourant au fidèle Phradate.  
 « Je meurs empoisonné ; prenez soin de mon fils ;  
 « Arrachez Ninias à des bras ennemis :  
 « Ma criminelle épouse.... »

OROS.

En faut-il davantage ?  
 C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.  
 Ninus n'acheva point ; l'approche de la mort  
 Glaça sa faible main qui traçait votre sort.  
 Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste .  
 Lisez : il vous confirme un secret si funeste.  
 Il suffit , Ninus parle , il arme votre bras ;  
 De sa tombe à son trône il va guider vos pas ;  
 Il veut du sang.

ARZACE, *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles !  
 Enfer , qui m'as parlé , tes funestes oracles

Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé  
 Que le sein de la tombe où je suis appelé.  
 Au sacrificeur on cache la victime ;  
 Je tremble sur le choix.

ORŒS.

Tremblez, mais sur le crime.

Allez ; dans les horreurs dont vous êtes troublé,  
 Le ciel vous conduira comme il vous a parlé.  
 Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire ;  
 Des éternels décrets sacré dépositaire,  
 Marqué du sceau des dieux, séparé des humains,  
 Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.  
 Mortel, faible instrument des dieux de vos ancêtres,  
 Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.  
 A la mort échappé, malheureux Ninias,  
 Adorez, rendez grâce, et ne murmurez pas.

## SCÈNE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

Non, je ne reviens point de cet état horrible !  
 Sémiramis ma mère ! ô ciel ! est-il possible ?

MITRANE, *arrivant.*

Babylone, seigneur, en ce commun effroi,  
 Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.  
 Souffrez que le premier je vienne reconnaître  
 Et l'époux de la reine, et mon auguste maître.  
 Sémiramis vous cherche ; elle vient sur mes pas :  
 Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.  
 Vous ne répondez point ; un désespoir farouche  
 Fixe vos yeux troublés, et vous ferme la bouche ;

Vous pâlissez d'effroi ; tout votre corps frémit.  
Qu'est ce qui s'est passé ? qu'est-ce qu'on vous a dit ?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage !

Seigneur, est-ce bien vous ? faites-vous cet outrage  
Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,  
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois ?  
Son espérance en vous est-elle confondue ?

ARZACE.

Dieux ! c'est Sémiramis qui se montre à ma vue !  
O tombe de Ninus ! ô séjour des enfers !  
Cachez son crime et moi dans vos gouffres ouverts.

## SCÈNE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SÉMIRAMIS.

On n'attend plus que vous ; venez, maître du monde :  
Son sort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.  
Je vois avec transport ce signe révéral,  
Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré ;  
Ce sacré diadème, assuré témoignage  
Que l'enfer et le ciel confirment mon suffrage.  
Tout le parti d'Assur, frappé d'un saint respect,  
Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aspect :  
Ninus veut une offrande, il en est plus propice ;  
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.  
Tous les cœurs sont à nous ; tout le peuple applaudit :  
Vous réglez, je vous aime ; Assur en vain frémit.

ARZACE, *hors de lui.*

Assur ! allons.... il faut dans le sang du perfide...  
 Dans cet infâme sang lavons son parricide ;  
 Allons venger Ninus....

SÉMIRAMIS.

Qu'entends-je ? juste ciel !

Ninus !

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel  
 ( *Revenant à lui.* )

Avait.... que l'insolent s'arme contre sa reine ;  
 Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine ?

SÉMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père !

SÉMIRAMIS.

Ah ! quels regards vos yeux lancent sur moi !

Arzace, est-ce donc là ce cœur soumis et tendre  
 Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre ? ,  
 Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,  
 Que les morts déchainés du séjour ténébreux,  
 De la erreur en vous laissent encor la trace ;  
 Mais j'en suis moins troublée en revoyant Arzace.  
 Ah ! ne répandez pas cette funeste nuit  
 Sur ces premiers moments du beau jour qui me luit :  
 Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître  
 Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.  
 Ne craignez point Ninus, et son ombre en courroux.  
 Arzace, mon appui, mon secours, mon époux ;  
 Cher prince....

ARZACE, *se détournant.*

C'en est trop : le crime m'environne....

Arrêtez.

SÉMIRAMIS.

A quel trouble, hélas ! il s'abandonne,  
Quand lui seul à la paix a pu me rappeler !

ARZACE.

Sémiramis....

SÉMIRAMIS.

Eh bien ?

ARZACE.

Je ne puis lui parler !

Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SÉMIRAMIS.

Quels transports ! quels discours ! qui, moi, que je vous fuje ?

Éclaircissez ce trouble insupportable, affreux,

Qui passe dans mon âme, et fait deux malheureux.

Les traits du désespoir sont sur votre visage ;

De moment en moment vous glacez mon courage ;

Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi

Que le ciel et les morts soulevés contre moi.

Je tremble en vous offrant ce sacré diadème ;

Ma bouche en frémissant prononce, Je vous aime ;

D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant

M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,

Et, par un sentiment que je ne puis comprendre,

Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haissez-moi !

SÉMIRAMIS.

Cruel ! non, tu ne le veux pas.

Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront tes pas.



Quel est donc ce billet que tes yeux pleins d'alarmes  
Lisent avec horreur et trempent de leurs larmes ?  
Contient-il les raisons de tes refus affreux ?

ARZACE.

Oui.

SÉMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah ! je ne puis... osez-vous... ?

SÉMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laissez-moi cet écrit horrible et nécessaire....

SÉMIRAMIS.

D'où le tiens-tu ?

ARZACE.

Des dieux.

SÉMIRAMIS.

Qui l'écrivit ?

ARZACE.

Mon père.

SÉMIRAMIS.

Que me dis-tu ?

ARZACE.

Tremblez.

SÉMIRAMIS.

Donne : apprend-moi mon sort.

ARZACE.

Cessez.... à chaque mot vous trouveriez la mort.

SÉMIRAMIS.

N'importe ; éclaircissez ce doute qui m'accable ;  
Ne me résistez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux, qui conduisez tout, c'est vous qui m'y forcez !

SÉMIRAMIS, *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéissez.

ARZACE.

Eh bien ! que ce billet soit donc le seul supplice

Qu'à son crime, grand dieu, réserve ta justice !

( *Sémiramis lit.* )

Vous allez trop savoir, c'en est fait.

SÉMIRAMIS, à Otane.

Qu'ai-je lu ?

Soutiens-moi, je me meurs...

ARZACE.

Hélas ! tout est connu.

SÉMIRAMIS, *revenant à elle, après un long silence.*

Eh bien ! ne tarde plus, remplis ta destinée ;

Punis cette coupable et cette infortunée ;

Étouffe dans mon sang mes détestables feux.

La nature trompée est horrible à tous deux.

Venge tous mes forfaits ; venge la mort d'un père :

Reconnais-moi, mon fils ; frappe et punis ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc

De ce sang malheureux formé de votre sang !

Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,

Et qui porte d'un fils le sacré caractère !

SÉMIRAMIS, *se jetant à genoux*

Ah ! je fus sans pitié ; sois barbare à ton tour ;

Sois le fils de Ninus en m'arrachant le jour :

Frappe. Mais quoi ! tes pleurs se mêlent à mes larmes !

O Ninias ! ô jour plein d'horreur et de charmes... !

Avant de me donner la mort que tu me dois,  
De la nature encor laisse parler la voix;  
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère  
Arrosent une main si fatale et si chère.

ARZACE.

Ah ! je suis votre fils, et ce n'est pas à vous,  
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.  
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure  
Les plus profonds respects, et l'amour la plus pure.  
C'est un nouveau sujet, plus cher et plus soumis ;  
Le ciel est apaisé, puisqu'il vous rend un fils :  
Livrez l'infâme Assur au dieu qui vous pardonne.

SÉMIRAMIS.

Reçois, pour te venger, mon sceptre et ma couronne ;  
Je les ai trop souillées.

ARZACE.

Je veux tout ignorer ;  
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SÉMIRAMIS.

Non ; mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SÉMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;  
Crains ses mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils seront attendris  
Des remords d'une mère et des larmes d'un fils.  
Otane, au nom des dieux, ayez soin de ma mère,  
Et cachez, comme moi, cet horrible mystère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

SÉMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SONGEZ qu'un dieu propice a voulu prévenir  
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.  
La nature étonnée à ce danger funeste,  
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.  
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,  
Les infernales voix, les mânes de Ninus,  
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée  
Finirait les horreurs de votre destinée;  
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli.  
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;  
Ninias vous révere. Un secret sacrifice  
Va contenter des dieux la facile justice :  
Ce jour si redouté sera votre bonheur.

SÉMIRAMIS.

Ah ! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur ?  
Mon fils s'est attendri ; je me flatte, j'espère  
Qu'en ces premiers moments la douleur d'une mère  
Parle plus hautement à ses sens oppressés  
Que le sang de Ninus, et mes crimes passés.  
Mais peut-être bientôt, moins tendre et plus sévère,  
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils ? quel noir pressentiment !

## SÉMIRAMIS.

La crainte suit le crime, et c'est son châtimant.  
 Le détestable Assur sait-il ce qui se passe ?  
 N'a-t-on rien attenté ? sait-on quel est Arzace ?

## OTANE.

Non ; ce secret terrible est de tous ignoré ;  
 De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré ;  
 Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.  
 Comment servir son fils ? pourquoi venger sa cendre ?  
 On l'ignore, on se tait. On attend ces moments  
 Où, fermé sans réserve au reste des vivants,  
 Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.  
 Le peuple est aux autels ; vos soldats sont en armes.  
 Azéma, pâle, errante, et la mort dans les yeux,  
 Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.  
 Ninias est au temple, et d'une âme éperdue  
 Se prépare à frapper sa victime inconnue.  
 Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé  
 Rassemble les débris d'un parti dissipé :  
 Je ne sais quels projets il peut former encore.

## SÉMIRAMIS.

Ah ! c'est trop ménager un traître que j'abhorre ;  
 Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis :  
 Otane, allez livrer le coupable à mon fils.  
 Mon fils apaisera l'éternelle justice,  
 En répandant du moins le sang de mon complice :  
 Qu'il meure ; qu'Azéma, rendue à Ninias,  
 Du crime de mon règne épure ces climats.  
 Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire ;  
 Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.  
 Ah ! qui vient dans ces lieux à pas précipités ?  
 Que tout rend la terreur à mes sens agités !

SCÈNE II.

SÉMIRAMIS, AZÉMA.

AZÉMA.

MADAME, pardonnez si, sans être appelée,  
De mortelles frayeurs trop justement troublée,  
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SÉMIRAMIS.

Ah ! princesse, parlez, que me demandez-vous ?

AZÉMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,  
De prévenir le crime, et de sauver Arzace.

SÉMIRAMIS.

Arzace ? lui ! quel crime ?

AZÉMA.

Il devient votre époux ;  
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SÉMIRAMIS.

Lui mon époux ? grands dieux !

AZÉMA.

Quoi ! l'hymen qui vous lie...

SÉMIRAMIS.

Cet hymen est affreux, abominable, impio.

Arzace ! il est... parlez ; je frissonne ; achevez :

Quels dangers... ? hâtez-vous...

AZÉMA.

Madame, vous savez

Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

SÉMIRAMIS.

Eh bien ?

AZÉMA.

Ce demi-dieu, que je redoute encore,

D'un secret sacrifice en doit être honoré  
 Au fond du labyrinthe à Ninus consacré  
 J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SÉMIRAMIS.

Quels forfaits, justes dieux !

AZÉMA.

Cet Assur, cet impie,  
 Va violer la tombe où nul n'est introduit.

SÉMIRAMIS.

Qui ? lui ?

AZÉMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,  
 Des souterrains secrets, où sa fureur habile  
 A tout événement se creusait un asile,  
 Ont servi les desseins de ce monstre odieux ;  
 Il vient braver les morts, il vient braver les dieux :  
 D'une main sacrilège, aux forfaits enhardie,  
 Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SÉMIRAMIS.

O ciel ! qui vous l'a dit ? comment ? par quel détour ?

AZÉMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour ;  
 J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,  
 Sa faction tremblante, et par lui ranimée,  
 Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur.  
 De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur,  
 J'ai feint de réunir nos causes mutuelles ;  
 Je l'ai fait épier par des regards fidèles :  
 Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté ;  
 Il marche au sacrilège avec impunité.  
 Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,  
 Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,

Il y vole : et le bruit par ses soins se répand  
 Qu'Arzace est la victime, et que la mort l'attend ;  
 Que Ninus dans son sang doit laver son injure.  
 On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.  
 Je crains Ninus, Assur, et le ciel en courroux.

SÉMIRAMIS.

Eh bien ! chère Azéma, ce ciel parle par vous :  
 Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.  
 On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.  
 Ma fille, nos destins à la fois sont remplis ;  
 Défendez votre époux, je vais sauver mon fils.

AZÉMA.

Ciel !

SÉMIRAMIS.

— Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée ;  
 Ils inspirent encore une mère éplorée :  
 Mais les moments sont chers. Laissez-moi dans ces lieux ;  
 Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,  
 Que les chefs de l'État viennent ici se rendre.  
*(Azéma passe dans le vestibule du temple ; Sémiramis,  
 de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.)*  
 Ombre de mon époux, je vais venger ta cendre.  
 Voici l'instant fatal où ta voix m'a promis  
 Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :  
 J'obéirai ; mes mains, qui guidaient des armées,  
 Pour secourir mon fils, à ta voix sont armées.  
 Venez, gardes du trône, accourez à ma voix ;  
 D'Arzace désormais reconnaissez les lois :  
 Arzace est votre roi ; vous n'avez plus de reine ;  
 Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.



Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.

Allez.

*(Les gardes se rangent au fond de la scène.)*

Dieux tout-puissants, secondez mes projets.

*(Elle entre dans le tombeau.)*

### SCÈNE III.

AZEMA, revenant de la porte du temple sur le devant  
de la scène.

QUE méditait la reine ? et quel dessein l'âme ?

A-t-elle encor le temps de prévenir le crime ?

O prodige, ô destin que je ne conçois pas !

Moment cher et terrible ! Arzace, Ninias !

Arbitres des humains, puissances que j'adore,

Me l'avez-vous rendu pour le ravir encore ?

### SCÈNE IV.

AZÉMA, ARZACE OU NINIAS.

AZÉMA.

Ah ! cher prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous ?

Vous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux ?

NINIAS.

Ah ! vous me revoyez confus de me connaître.

Je suis du sang des dieux, et je frémis d'en être.

Écartez ces horreurs qui m'ont environné,

Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,

Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZÉMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.

NINIAS.

Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

AZÉMA.

Non ; Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.

NINIAS.

Comment ?

AZÉMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable ;  
Un traître y tend pour vous un piège inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir ? et qui peut m'effrayer ?

AZÉMA.

C'est vous que dans la tombe on va sacrifier ;  
Assur, l'indigne Assur a d'un pas sacrilège  
Violé du tombeau le divin privilège :  
Il vous attend.

NINIAS.

Grands dieux ! tout est donc éclairci.

Mon cœur est rassuré, la victime est ici.  
Mon père, empoisonné par ce monstre perfide,  
Demande à haute voix le sang du parricide.  
Instruit par le grand-prêtre, et conduit par le ciel,  
Par Ninus même armé contre le criminel,  
Je n'aurai qu'à frapper la victime frêle  
Qu'amène à mon courroux la justice céleste.  
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,  
D'un pouvoir invincible est l'avengle instrument.  
Les dieux seuls ont tout fait, et mon âme étonnée  
S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.  
Je vois que, malgré nous, tous nos pas sont marqués ;  
Je vois que des enfers ces mânes évoqués  
Sur le chemin du trône ont semé les miracles :  
J'obéis sans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZÉMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à fremir :  
Ils ont aimé Ninus , ils l'ont laissé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZÉMA.

Ils choisissent souvent une victime pure :  
Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

NINIAS.

Puisqu'ils nous ont unis , ils combattent pour nous.  
Ce sont eux qui parlaient par la voix de mon père.  
Ils me rendent un trône , une épouse , une mère ;  
Et , couvert à vos yeux du sang du criminel ,  
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.  
J'obéis , c'est assez , le ciel fera le reste.

## SCÈNE V.

AZÉMA, seule.

DIEUX , veillez sur ses pas dans ce tombeau funeste.  
Que voulez-vous ? quel sang doit aujourd'hui couler ?  
Impénétrables dieux , vous me faites trembler.  
Je crains Assur , je crains cette main sanguinaire ;  
Il peut percer le fils sur la cendre du père.  
Abîmes redoutés , dont Ninus est sorti ,  
Dans vos antres profonds que ce monstre englouti  
Porte au sein des enfers la fureur qui le presse !  
Cieux , tonnez ! cieux , lancez la foudre vengeresse !  
O son père ! ô Ninus ! quoi ! tu n'as pas permis  
Qu'une épouse éplorée accompagnât ton fils !  
Ninus , combats pour lui dans ce lieu de ténèbres !  
N'entends-je pas sa voix parmi des cris funèbres ?

Dût ce sacré tombeau , profané par mes pas ,  
 Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas ,  
 J'y descendrai , j'y vole... Ah ! quels coups de tonnerre !  
 Ont enflammé le ciel et font trembler la terre !  
 Je crains , j'espère... Il vient.

## SCÈNE VI.

NINIAS, *une épée sanglante à la main*, AZÉMA.

NINIAS.

CIEL ! où suis-je ?

AZÉMA.

Ah ! seigneur,

Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré*.

Vous me voyez couvert du sang du parricide.  
 Au fond de ce tombeau mon père était mon guide  
 J'errais dans les détours de ce grand monument,  
 Plein de respect, d'horreur et de saisissement ;  
 Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place  
 Que son ombre en courroux marquait à mon audace.  
 Auprès d'une colonne, et loin de la clarté  
 Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,  
 J'ai vu briller le fer dans la main du perfide ;  
 J'ai cru le voir trembler, tout coupable est timide.  
 J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur ;  
 Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,  
 Déjà je le traînais, roulant sur la poussière,  
 Vers les lieux d'où partait cette faible lumière :  
 Mais, je vous l'avouerai, ses sanglots redoublés,  
 Ses cris plaintifs et sourds, et mal articulés,  
 Les dieux qu'il invoquait, et le repentir même  
 Qui semblait le saisir à son heure suprême ;

La sainteté du lieu ; la pitié, dont la voix ;  
 Alors qu'on est vengé fait entendre ses lois ;  
 Un sentiment confus, qui même m'épouvante,  
 M'ont fait abandonner la victime sanglante.  
 Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,  
 Cette invincible horreur qui s'empare de moi ?  
 Mon cœur est pur, ô dieux ! mes mains sont innocentes :  
 D'un sang pros crit par vous vous les voyez fumantes.  
 Quoi ! j'ai servi le ciel, et je sens des remords !

AZÉMA.

Vous avez satisfait la nature et les morts.  
 Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère ;  
 Calmez à ses genoux ce trouble involontaire :  
 Et puisqu'Assur n'est plus...

## SCÈNE VII.

NINIAS, AZÉMA, ASSUR.

*(Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane et les  
 gardes de la reine.)*

AZÉMA.

CIEL ! Assur à mes yeux !

NINIAS.

Assur ?

AZÉMA.

Accourez tous, ministres de nos dieux,  
 Ministres de nos rois, défendez votre maître.

SCÈNE VIII.

LE GRAND-PRÊTRE OROËS, LES MAGES ET LE PEUPLE,  
NINIAS, AZÉMA, ASSUR désarmé, MITRANE,  
OTANE.

OTANE.

IL n'en est pas besoin ; j'ai fait saisir le traître  
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer :  
La reine l'ordonna ; je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait ? et quelle est la victime immolée ?

OROËS.

Le ciel est satisfait ; la vengeance est comblée.

(*En montrant Assur.*)

Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur ;

(*En montrant Ninias.*)

Peuples, de votre roi voilà le successeur.

Je viens vous l'annoncer ; je viens le reconnaître ;

Revoyez Ninias, et servez votre maître.

ASSUR.

Toi Ninias ?

OROËS.

Lui-même : un dieu qui l'a conduit

Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

ASSUR.

Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance ?

NINIAS.

Oui ; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.

Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain :

Il ne méritait pas de tomber sous ma main.

Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée;  
 Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.  
*(Sémiramis parait au pied du tombeau, mourante;  
 un mage qui est à cette porte la relève.)*

ASSUR.

Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi ;  
*(Apercevant Sémiramis.)*  
 Mais je te laisse encor plus malheureux que moi ;  
 Regarde ce tombeau ; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage ?

AZÉMA.

Ah ! fuyez, cher époux !

MITRANE.

Qu'avez-vous fait ?

OROËS, se mettant entre le tombeau et Ninias.

Sortez ;

Venez purifier vos bras ensanglantés ;  
 Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste,  
 Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

NINIAS, courant vers Sémiramis.

Ah ! cruels, laissez-moi le plonger dans mon cœur.

OROËS, tandis qu'on le désarme.

Gardez de le laisser à sa propre fureur.

SÉMIRAMIS, qu'on fait avancer, et qu'on place sur un  
*fautueil.*

Viens me venger, mon fils : un monstre sanguinaire,  
 Un traître, un sacrilège, assassine ta mère.

NINIAS.

O jour de la terreur ! ô crimes inouïs !

Ce sacrilège affreux, ce monstre, est votre fils.

Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :  
Je vous suis dans la tombe, et vous serez vengée.

SÉMIRAMIS.

Hélas ! j'y descendis pour défendre tes jours.  
Ta malheureuse mère allait à ton secours...  
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah ! c'est le dernier trait à mon âme éperdue.  
J'atteste ici les dieux qui conduisaient mon bras,  
Ces dieux qui m'égarèrent...

SÉMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas :

Je te pardonne tout, si, pour grâce dernière,  
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

*(Il se jette à genoux.)*

Viens, je te le demande, au nom du même sang  
Qui t'a donné la vie et qui sort de mon flanc.  
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.  
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle :  
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits  
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais !  
Ninias, Azéma, que votre hymen efface  
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;  
D'une mère expirante approchez-vous tous deux ;  
Donnez-moi votre main ; vivez, réglez heureux :  
Cet espoir me console, il mêle quelque joie  
Aux horreurs de la mort où mon âme est en proie.  
Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,  
Ne hais point sa mémoire : ô mon fils ! mon cher fils...  
C'en est fait.

ORŒS.

La lumière à ses yeux est ravie.



250 SEMIRAMIS. ACTE V, SCÈNE VIII.

Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.

Par ce terrible exemple apprenez tous du moins

Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.

Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.

Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice.

**FIN DE SÉMIRAMIS.**

**NANINE,**  
**ou**  
**LE PRÉJUGÉ VAINCU,**  
**COMÉDIE;**

Représentée, pour la première fois, le 16 juin  
1749.



---

---

## PRÉFACE.

**CETTE** bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule, beaucoup plus nombreuse, de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de la Rochelle sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature ; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes. Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun ? ce serait seulement avilir le cothurne ; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie ; ce serait une espèce bâtarde, un monstre, né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques et forcées dans ce genre.

de comédie, où l'on veut attendrir les spectateurs, et qu'on appelle, par dérision, comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises ? ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être ? Il conclut enfin en disant que, si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas, sans doute, l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes et de remords ; il entend l'amour naïf et tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres ; c'est que, dans notre nation, la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur et la pitié devraient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Grèce, dont nos théâtres retentissent ; de sorte

qu'en effet l'amour naïf et attendrissant dans une comédie n'est point un larcin fait à Melpomène, mais c'est au contraire Melpomène qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de Thalie.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies qui eurent de si prodigieux succès vers le temps du cardinal de Richelieu, la Sophonisbe de Mairet, la Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée : on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier et quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule ; c'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable ; c'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre : il est même vraisemblable que cette raison détermina Molière à donner rarement aux amants qu'il met sur la scène une passion vive et touchante : il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de Mairet, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses

essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit Massinisse après la bataille de Cirthé :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,  
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé ;  
Comme par une vague une vague s'irrite,  
Un soupir amoureux par un autre s'excite.  
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,  
Un plaisir doit se rendre aussitôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits ; et ceux même dont le génie mâle et sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pièces,

..... Un malheureux visage  
qui D'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse :

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse

..... Aimant sa renommée,  
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

Que César

... Trace des soupirs, et, d'un style plaintif,  
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, et de rendre César malheureux ; sur quoi sa confidente lui répond :

*J'oserais bien jurer que vos charmans appas  
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,*

Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent la mort de Pompée, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre, comme maximes de galanterie.

*Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,  
Dont par le doux rapport les âmes assorties  
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer  
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.*

De bonne foi, croirait-on que ces vers de haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère ? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle « d'un je ne sais quoi, dont « par le doux rapport les âmes sont assorties ? » Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux ? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie ?

Le grand homme qui a porté à un si haut



point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que Boileau trouvait plus digne de la haute comédie de Térence que du rival et du vainqueur d'Euripide.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires pour servir ou de préparation ou de liaison et de passage au pathétique; mais si ces traits naïfs et simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique. C'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse et où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent et se touchent; c'est là seulement que leurs bornes se confondent: et s'il est permis à Oreste et à Hermione de se dire:

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;  
 Je vous hairais trop. — Vous m'en aimeriez plus,  
 Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!  
 Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire...  
 Vous m'aimeriez, madame, en me voulant hair. —  
 Car enfin il vous hait; son ame, ailleurs éprise,  
 N'a plus — Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise?  
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris?  
 Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette

familiarité, à combien plus forte raison le Misanthrope est-il bien reçu à dire à sa maîtresse, avec véhémence :

Rougisiez bien plutôt, vous en avez raison ;

Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

.....  
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme.

.....  
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,

Je succombe à l'affront de me voir outragé.

.....  
C'est une trahison, c'est une perfidie

Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.

Oui, je peux tout permettre à mes ressentiments :

Redoutez tout, madame, après un tel outrage :

Je ne suis plus à moi ; j'en suis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,

Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du Misanthrope était dans ce goût, ce ne serait plus une comédie ; si Oreste et Hermione s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une tragédie : mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière ; l'un reprend le ton plaisant, et l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc se passionner, s'emporter, attendre, pourvu

qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que d'armoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très vicieux et très désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire : mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, et dont certaines circonstances inspirent ensuite un gaîté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. Homère représente même les dieux riant de la mauvaise grâce de Vulcain, dans le temps qu'ils décident du destin du monde. Hector sourit de la peur de son fils Astyanax, tandis qu'Andromaque répand des larmes.

On voit souvent, jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : « Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie, il

Il n'y a pas moyen. Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentiments touchants ! Ne s'attendrit-on pas avec Alcèmène ? Ne rit-on pas avec Sosie ? Quel misérable et vain travail de disputer contre l'expérience ! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci :

L'amour règne par le délire .....  
Sur ce ridicule univers :  
Tantôt aux esprits de travers  
Il fait rimer de mauvais vers ;  
Tantôt il renverse un empire.  
L'œil en feu, le fer à la main,  
Il frémit dans la tragédie ;  
Non moins touchant, et plus humain,  
Il anime la comédie :  
Il affadit dans l'élégie,  
Et, dans un madrigal badin,  
Il se joue aux pieds de Sylvie.  
Tous les genres de poésie,  
De Virgile jusqu'à Chaulieu,  
Sont aussi soumis à ce dieu  
Que tous les états de la vie.

---

## PERSONNAGES.

**LE COMTE D'OLBAN**, seigneur retiré à la campagne.

**LA BARONNE DE L'ORME**, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

**LA MARQUISE D'OLBAN**, mère du comte.

**NANINE**, fille élevée dans la maison du comte.

**PHILIPPE HOMBERT**, paysan du voisinage.

**BLAISE**, jardinier.

**GERMON,**  
**MARIN,** } domestiques.

**La scène est dans le château du comte d'Olban.**

# NANINE,

## COMÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE I.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut, monsieur le comte,  
Vous expliquer nettement sur mon compte.  
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;  
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf :  
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même ;  
Et nos procès, dont l'embarras extrême  
Était si triste et si peu fait pour nous,  
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

LE COMTE.

Qui ? vous, madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,  
Libres tous deux, comme tous deux parents,  
Pour terminer nous habitons ensemble :  
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah ! l'intérêt ! parlez mieux !

LA BARONNE.

Non, monsieur.

Je parle bien, et c'est avec douleur,  
Et je sais trop que votre ame inconstante  
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, à part.

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,  
Que mon mari vous faisait pour ma terre,  
A dû finir en confondant nos droits  
Dans un hymen dicté par notre choix :  
Votre promesse à ma foi vous engage :  
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote : bon !

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne ;  
Assurément vous n'attendez personne,  
Perfide ! ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?

Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous !

Vous, votre ton, votre air d'indifférence,  
 Votre conduite, en un mot, qui m'offense,  
 Qui me soulève, et qui choque mes yeux !  
 Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.  
 Ne vois-je pas l'indignité, la honte,  
 L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?  
 Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,  
 Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompé pas ;

Dissimuler n'est pas mon caractère :

J'étais à vous, vous aviez su me plaire,

Et j'espérais avec vous retrouver

Ce que le ciel a voulu m'enlever,

Goûter en paix, dans cet heureux asile,

Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille ;

Mais vous cherchez à détruire vos lois.

Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois ;

L'un est rempli de ces traits tout de flamme,

Dont la douceur porte la paix dans l'ame,

Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,

Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants :

L'autre n'est plein que de flèches cruelles,

Qui, répandant les soupçons, les querelles,

Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,

Font succéder les dégoûts à l'ardeur :



LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment  
De votre rang toute la bienséance ;  
Humilier ainsi votre naissance ;  
Et , dans la honte où vos sens sont plongés,  
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites , les préjugés.

Je ne prends point , quoi qu'on en puisse croire ,  
La vanité pour l'honneur et la gloire.  
L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur  
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.  
L'homme de bien , modeste avec courage ,  
Et la beauté spirituelle , sage ,  
Sans bien , sans nom , sans tous ces titres vains ,  
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.  
Un vil savant , un obscur honnête homme ,  
Serait chez vous , pour un peu de vertu ,  
Comme un seigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?  
Ne doit-on rien , s'il vous plaît , à son rang ?

LE COMTE.

Être honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Exigerait un plus haut caractère.

Mon sang

LE COMTE.

Il est très haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE COMTE.

Non ; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou ; quoi ! le public, l'usage... !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage.

Je me conforme à ses ordres gênants.

Pour mes habits, non pour mes sentiments.

Il faut être homme, et d'une ame saine.

Avoir à soi ses goûts et sa pensée.

Irai-je en sot aux autres m'informer

Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?

Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?

J'ai ma raison ; c'est ma mode, et mon guide.

Le singe est né pour être imitateur,

Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.

Allez, aimez des filles de village,

Cœur noble et grand, soyez l'heureux rival

Du magister et du greffier fiscal ;

Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juste ciel ! que faut-il que je fasse ?

## SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE VEUX-TU, TOI ?

BLAISE.

C'est votre jardinier,  
Qui vient, monsieur, humblement supplier  
Votre grandeur....

LE COMTE.

Ma grandeur ! Eh bien ! Blaise,  
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaît,  
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,  
Très volontiers ; ce projet me plaît fort.  
Je t'aiderai ; j'aime qu'on se marie :  
Et la future, est-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi ! c'est un morveau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé ?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'est....

LE COMTE.

Eh bien ?

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'oppose point

A de pareils amours.

LE COMTE, à part.

Ciel ! à quel point

On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais... non,

Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre

Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre ;

D'un ton si bon, si doux, si familier,

Elle m'a dit cent fois, Cher jardinier,

Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire

Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire

A monseigneur, à ce maître charmant ;

Et puis d'un air si touché, si touchant,

Elle faisait ce bouquet ; et sa vue

Était troublée ; elle était tout émue.

Toute rêveuse, avec un certain air,  
Un air, là, qui.... peste, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en.... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE.

Cà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!....

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là  
Entre mes mains bientôt profitera.  
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire....  
Adieu, madame.

### SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,  
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,  
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse  
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?  
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!  
Nanine! non; j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant*.

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh ! si fait : parlez un peu pour nous,  
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus ; Pierre Blaise mon père  
M'a bien laissé trois bons journaux de terre :  
Tout est pour elle, écus-comptants, journaux,  
Tout mon avoir, et tout ce que je vauz ;  
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en serais aise ;  
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,  
Tous deux ce soir je voudrais vous unir :  
Je lui paierai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,  
Que j'aimerais votre chère personne !  
Que de plaisir ! est-il possible !

LA BARONNE.

Hélas !

Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va, plutôt au ciel qu'elle devint ta femme !  
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi ! cet enfant-là.

## SCÈNE IV.

LA BARONNE.

VIT-ON jamais une telle aventure ?

Peut-on sentir une plus vive injure ;

Plus lâchement se voir sacrifier ?

Le comte Olban rival d'un jardinier !

*(à un laquais.)*

Holà ! quelqu'un ! Qu'on appelle Nanine.

C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.

Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,

L'art de séduire et de garder un cœur,

L'art d'allumer un feu vif et qui dure ?

Où ? dans ses yeux , dans la simple nature.

Je crois pourtant que cet indigne amour

N'a point encore osé se mettre au jour.

J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle ;

Ah ! c'est encore une douleur nouvelle !

J'espérerais , s'il se respectait moins.

D'un amour vrai le traître a tous les soins.

Ah ! la voici : je me sens au supplice.

Que la nature est pleine d'injustice !

A qui va-t-elle accorder la beauté ?

C'est un affront fait à la qualité.

Approchez-vous , venez , mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle ?

Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;  
Mais s'ils ont dit, J'aime.... ah ! je suis à bout.  
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre

A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre

Un peu de temps ; avancez-vous. Comment !  
Comme elle est mise ! et quel ajustement !  
Il n'est pas fait pour une créature  
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure ,

Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi

Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;

Mais c'est l'effet de vos bontés premières ,

De ces bontés qui me sont toujours chères.

De tant de soins vous daigniez m'honorer !

Vous vous plaisiez vous-même à me parer.

Songez combien vous m'aviez protégée :

Sous cet habit je ne suis point changée.

Voudriez-vous, madame, humilier

Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier ?



LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah! s'enrage...  
D'où venez-vous?

NANINE.

Je fisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant :

L'auteur prétend que les hommes sont frères ;  
Nés tous égaux : mais ce sont des chimères :  
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!  
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail.... Sortez.  
Allez chercher mes gants.... Laissez.... Restez.  
Avancez-vous.... Gardez-vous, je vous prie,  
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété

Que si j'avais ce fonds de vanité,  
Si l'amour-propre avait gâté mon ame,  
Je vous devrais ma guérison ; madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit ?  
Que je la hais ! quoi ! belle , et de l'esprit !  
(avec dépit.)

Écoutez-moi. J'eus bien de la tendresse  
Pour votre enfance.

MANINE.

Où. Puisse ma jeunesse  
Être honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE.

Eh bien , voyez si vous les méritez.  
Je prétends , moi , ce jour , cette heure même ,  
Vous établir ; jugez si je vous aime.

MANINE.

Moi ?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux  
Est fort bien fait , et très digne de vous ;  
C'est un parti de tout point fort sortable ;  
C'est le seul même aujourd'hui convenable ;  
Et vous devez bien m'en remercier :  
C'est , en un mot , Blaise le jardinier.

MANINE.

Blaise , madame ?

LA BARONNE.

Où. D'où vient ce sourire ?  
Hésitez-vous un moment d'y souscrire ?  
Mes offres sont un ordre , entendez-vous ?  
Obéissez , ou craignez mon courroux :

Voltaire. Théâtre. 3.

24

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.

Il vous sied bien d'avoir l'impertinence  
De refuser un mari de ma main !  
Ce cœur si simple est devenu bien vain ;  
Mais votre audace est trop prématurée ;  
Votre triomphe est de peu de durée.  
Vous abusez du caprice d'un jour,  
Et vous verrez quel en est le retour :  
Petite ingrate , objet de ma colère ,  
Vous avez donc l'insolence de plaire ?  
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer  
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.  
Tu pleureras ton orgueil , ta folie.  
Je te ferai renfermer pour ta vie  
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux ;  
Renfermez-moi ; mon sort sera trop doux.  
Oui , des faveurs que vous vouliez me faire ,  
Cette rigueur est pour moi la plus chère.  
Enfermez-moi dans un cloître à jamais :  
J'y bénirai mon maître , et vos bienfaits ;  
J'y calmerai des alarmes mortelles ,  
Des maux plus grands , des craintes plus cruelles ,  
Des sentiments plus dangereux pour moi  
Que ce courroux qui me glace d'effroi.  
Madame , au nom de ce courroux extrême ,  
Délivrez-moi , s'il se peut , de moi-même ;  
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ? et que viens-je d'ouïr ?

Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :

Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, avec un emportement de tendresse,

Lève-toi ;

Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi,

Ma chère amie ! eh bien, je vais sur l'heure

Préparer tout pour ta belle demeure.

Ah ! quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non ; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,

Jaloux...

NANINE.

Oh ! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,

Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste,

Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE.

La chose est manifeste ;

Un bon couvent est un port assuré.  
Monsieur le comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime.

À la fureur ; et dès ce moment même  
Je voudrais bien te faire le plaisir  
De t'enfermer pour ne jamais sortir.  
Mais il est tard, hélas ! il faut attendre  
Le point du jour. Ecoute : il faut te rendre  
Vers le minuit dans mon appartement.  
Nous partirons d'ici secrètement  
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes :  
Sois prête au moins.

## SCÈNE VI.

NANINE.

QUELLES douleurs cuisantes !

Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein !  
Quels sentiments combattent dans mon sein !  
Hélas ! je suis le plus aimable maître !  
En le fuyant, je l'offense peut-être :  
Mais, en restant, l'excès de ses bontés  
M'attirerait trop de calamités,  
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.  
Madame croit qu'il est pour moi sensible,  
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser :  
Ji le redoute, et n'ose le penser.  
De quel courroux madame est animée !  
Quoi ! l'on me hait, et je crains d'être aimée !

Mais, moi ! mais, moi ! je me crains encor plus ;  
 Mon cœur sensible de lui-même est confus :  
 Que devenir ? De mon état tirée,  
 Pour mon malheur je suis trop éclairée.  
 C'est un danger, c'est peut-être un grand tort  
 D'avoir une ame au-dessus de son sort.  
 Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

HOLA ! quelqu'un, qu'on reste à cette porte.  
 Des sièges, vite.  
*(il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une  
 profonde.)*  
 Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, monsieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi ;

Et je vous rends ce que votre conduite,  
 Votre beauté, votre vertu mérite,  
 Un diamant trouvé dans un désert  
 Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?  
 Quoi ! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes !  
 Ah ! je le vois, jalouse de vos charmes,  
 Notre baronne aura, par ses aigreurs,  
 Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non ; sa bonté respectable  
 Jamais pour moi ne fut si favorable ;  
 Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,

La jalousie en tous les cœurs domine :

L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;

La femme l'est, même avant que d'aimer.

Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère ;

A tout son sexe est bien sûr de déplaire.

L'homme est plus juste ; et d'un sexe jaloux

Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.

Croyez surtout que je vous rends justice :

J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice ;

J'admire encore à quel point vous avez

Développé vos talents cultivés.

De votre esprit la naïve justesse

Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu ; mais quoi ! je vous ai vu,

Et je vous ai tous les jours entendu :

Vous avez trop relevé ma naissance ;

Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas ;

Au dernier rang les destins m'ont comprise :

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.

Naïvement dites-moi quel effet  
Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée ;  
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée  
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,  
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah ça, Nanine,  
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine  
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille :  
Ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;  
Et mon estime, et sa tendre amitié  
Doivent ici vous mettre sur un pied  
Fort éloigné de cette indigne gêne  
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir  
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ! quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;  
Il est rempli : le nôtre ne l'est guère.  
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat :  
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable ;  
C'est un malheur peut-être irréparable.



(*se levant.*)

Ah ! monseigneur ! ah ! mon maître ! écarter  
De mon esprit toutes ces vanités ;  
De vos bienfaits confuse , pénétrée ,  
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.  
Le ciel me fit pour un état obscur ;  
L'humilité n'a pour moi rien de dur.  
Ah ! laissez-moi ma retraite profonde.  
Et que ferais-je , et que versais-je au monde ,  
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non , c'en est trop , je n'y résiste plus.  
Qui ? vous obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse ,  
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un temps  
Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père ,  
Un père tendre à qui sa fille est chère.  
Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;  
Et je suis juste , et ne suis point galant.  
De la fortune il faut venger l'injure :  
Elle vous traita mal ; mais la nature ,  
En récompense , a voulu vous doter  
De tous ses biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte

Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,  
De disposer de ces dons précieux  
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez

## SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,

Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que madame attende.

Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,  
Sans qu'aussitôt, on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;  
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.  
Vous gémissiez.... Quoi ! votre cœur murmure !  
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;  
Mais il le faut.... O ciel, c'en est donc fait !  
( elle sort. )

## SCÈNE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

ELLE pleurait. D'une femme orgueilleuse  
 Depuis long-temps l'aigreur capricieuse  
 La fait gémir sous trop de dureté;  
 Et de quel droit ? par quelle autorité ?  
 Sur ces abus ma raison se récrie.  
 Ce monde-ci n'est qu'une loterie  
 De biens, de rangs, de dignités, de droits,  
 Brigués sans titre, et répandus sans choix.  
 Hé !

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette  
 Vous porterez cette somme complète  
 De trois cents louis d'or ; n'y manquez pas,  
 Puis vous irez chercher ces gens là-bas ;  
 Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne  
 Aura l'argent que monseigneur me donne  
 Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh ! l'esprit lourd ! eh, non !  
 C'est pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardou.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse

Assurément n'est point une faiblesse.

Je l'idolâtre, il est vrai ; mais mon cœur

Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.

Son caractère est fait pour plaire au sage ;

Et sa belle ame a mon premier hommage.

Mais son état ? ... Elle est trop au-dessus :

Fût-il plus bas , je l'en aimerais plus.

Mais puis-je enfin l'épouser ? Oui , sans doute.

Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il sa coûte ?

D'un monde vain dois-je craindre l'écusil ,

Et de mon goût me priver par orgueil ?

Mais la coutume ? ... Eh bien ! elle est cruelle ;

Et la nature eut ses droits avant elle.

Eh quoi ! rival de Blaise ! Pourquoi non ?

Blaise est un homme ; il l'aime , il a raison.

Elle fera dans une paix profonde

Le bien d'un seul , et les désirs du monde.

Elle doit plaire aux jardiniers , aux rois ;

Et mon bonheur justifiera mon choix.

FIN DU PREMIER ACTE

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE.

AH ! cette nuit est une année entière.  
Que le sommeil est loin de ma paupière !  
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;  
Un doux repos rafraîchit ses traits :  
Et moi , je vais , je cours ; je veux écrire ,  
Je n'écris rien ; vainement je veux lire ,  
Mon œil troublé voit les mots sans les voir ,  
Et mon esprit ne les peut concevoir :  
Dans chaque mot , le seul nom de Nanine  
Est imprimé par une main divine.  
Holà ! quelqu'un ! qu'on vienne. Quoi ! mes gens  
Sont-ils pas las de dormir si long-temps ?  
Germon ! Marin !

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !

Eh ! venez vite ; il fait jour ; le temps presse :  
Arrivez donc.

MARIN.

Eh ! monsieur , quel lutin  
Vous a sans nous éveillé si matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh ! oh ! la baronne de l'Orme  
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.  
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,  
Je veux avoir, au plus tard pour demain,  
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,  
Femme de chambre adroite, bonne, et sage,  
Valet de chambre avec deux grands laquais,  
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits ;  
Des diamants, des boucles des plus belles,  
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.  
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris ;  
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris :  
J'entends, j'entends ; madame la baronne  
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne ;  
Vous l'épousez ?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,  
Vole, et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

## SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême  
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.  
Notre baronne avec fureur criera ;  
Très volontiers, et tant qu'elle voudra.  
Les vains discours, le monde, la baronne,  
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne ;  
Aux préjugés c'est trop être soumis :  
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;  
Et ceux qui font les esprits raisonnables,  
Plus vertueux, sont les seuls respectables.  
Eh ! mais... quel bruit entends-je dans ma cour ?  
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour  
Qui peut venir ?... C'est ma mère, peut-être.  
Germon...

GERMON, *arrivant*.

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hasard ?

Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment ! on part ?

GERMON.

Madame la baronne

Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh ! je le lui pardonne ;

Que pour jamais puisse-t-elle sortir !

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La suivante

Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente

Part avec elle ; elle va, ce matin,

Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais, quoi ! que vais-je faire ?

Pour leur parler je suis trop en colère :

N'importe : allons. Quand je devrais, ... mais non :

On verrait trop toute ma passion.

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;

Répondez-moi d'elle sur votre tête :

Amenez-moi Nanine. *(Germon sort.)*

Ah ! juste ciel !

On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !

Qu'ai-je donc fait ? pourquoi ? par quel caprice ?

Par quelle ingratitude et cruelle injustice ?



Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,  
Sans la contraindre, et sans me déclarer,  
Sans alarmer sa timide innocence ?  
Pourquoi me fuir ? je m'y perds, plus j'y pense.

## SCÈNE III.

### LE COMTE, NANINE.

#### LE COMTE.

BELLE Nanine, est-ce vous que je voi ?  
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi !  
Ah ! répondez, expliquez-vous, de grace.  
Vous avez craint, sans doute, la menace  
De la baronne ; et ces purs sentiments,  
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,  
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.  
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie  
De nous quitter, d'arracher à ces lieux  
Le seul éclat que leur prêtaient vos yeux ?  
Hier au soir, de pleurs toute trempée,  
De ce dessein étiez-vous occupée ?  
Répondez donc. Pourquoi me quittez-vous ?

#### NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

#### LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

#### NANINE.

Madame...

#### LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,  
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? ah, malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue ; oui, je l'ai conjurée  
De mettre un frein à mon ame égarée....  
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ! à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi, toute honteuse,  
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,  
Moi qui repousse avec un vain effort  
Des sentiments au-dessus de mon sort,  
Que vos bontés avaient trop élevée,  
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah ! Nanine ! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi  
Votre parente, autrefois ma maîtresse.  
Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse :  
Elle a raison ; et j'ai près d'elle, hélas !  
Un tort bien grand.... qui ne finira pas.  
J'ai craint ce tort ; il est peut-être extrême.  
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,

Et déchirer dans les austérités  
 Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,  
 Venger sur lui sa faute involontaire.  
 Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,  
 En perdant tout, en courant m'éclipser,  
 En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*  
 Quels sentiments ! et quelle ame ingénue !  
 En ma faveur est-elle prévenue ?  
 A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :  
 Mais permettez qu'au fond d'une retraite  
 J'aie caché ma douleur inquiète,  
 M'entretenir en secret à jamais  
 De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez : la baronne  
 Vous favorise, et noblement vous donne  
 Un domestique, un rustre pour époux :  
 Moi, j'en sais un moins indigne de vous :  
 Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,  
 Jeune, honnête homme ; il est fort à son aise :  
 Je vous réponds qu'il a des sentiments :  
 Son caractère est loin des amours du temps ;  
 Et je me trompe, ou pour vous j'envisage  
 Un destin doux, un excellent ménage.  
 Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?  
 Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, monsieur. . .  
 Ce nouveau bien que vous daignez me faire,

Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.  
 Vous pénétrez mon cœur reconnaissant :  
 Daignez y lire ; et voyez ce qu'il sent ;  
 Voyez sur quoi ma retraite se fonde.  
 Un jardinier, un monarque du monde ,  
 Qui pour époux s'offriraient à mes vœux ,  
 Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine ,  
 Connaissez donc celui qu'on vous destine :  
 Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;  
 Il vous adore , et cet époux.... c'est moi.

(à part.)

L'étonnement, le trouble l'a saisie.

(à Nanine.)

Ah ! parlez-moi : disposez de ma vie ;  
 Ah ! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi ! vous m'aimez ?.... Ah ! gardez-vous de croire  
 Que j'ose user d'une telle victoire.  
 Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas  
 Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :  
 Un tel hymen est toujours trop funeste ;  
 Le goût se passe, et le repentir reste.  
 J'ose à vos pieds attester vos aïeux....  
 Hélas ! sur moi ne jetez point les yeux.  
 Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;  
 Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage ;

Il en serait indigne désormais  
 S'il acceptait le plus grand des bienfaits.  
 Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame  
 Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.

Quoi ! tout-à-l'heure ici vous m'assuriez,  
 Vous l'avez dit, que vous refuseriez  
 Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute,

Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me laissez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui,  
 Craindrais-je tant, si vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.

Tout sera prêt, et tout est ordonné....

NANINE.

Quoi ! malgré moi votre amour obstiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente

Va tout presser pour cette heure charmante.

Un seul instant je quitte vos attraits,

Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.

Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

## SCÈNE IV.

NANINE.

CIEL ! est-ce un rêve ? et puis-je croire encore

Que je parviene au comble du bonheur ?

Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,

Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe ;

A mes regards tant de grandeur échappe :

Mais épouser ce mortel généreux,

Lui, cet objet de mes timides vœux,

Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,

Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même ;

Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir :

Je devrais.... Non, je ne puis plus le fuir ;

Non.... Mon état ne saurait se comprendre.  
Moi, l'épouser ! quel parti dois-je prendre ?  
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;  
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.  
Peut-être même.... Allons ; il faut écrire ,  
Il faut.... Par où commencer, et que dire ?  
Quelle surprise ! Écrivons promptement ,  
Avant d'oser prendre un engagement.

*(elle se met à écrire.)*

## SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah ! la voici. Madame la baronne  
En ma faveur vous a parlé, mignonne.  
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec, vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;  
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;  
Qu'elle a d'esprit ! et que n'en ai-je autant !  
Ça, je disais....

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impose

Par son maintien ; devant elle je n'ose  
M'expliquer ... là... tout comme je voudrais :  
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise , il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice

De me fier à ta discrétion ,  
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez sans façon :

Car , voyez-vous , Blaise est prêt à tout faire  
Pour vous servir ; vite , point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain ,  
A Rémival , à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village  
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage ?

Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva ;  
Informe-t'en. Tâche de lui remettre ,  
Mais sans délai , cet argent , cette lettre.



BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne aussi ce paquet :  
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait ;  
Pars , et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.  
Philippe Hombert est un heureux manant ;  
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !  
Est-ce une dette ?

NANINE.

Elle est très-avérée.  
Il n'en est point , Blaise , de plus sacrée ;  
Écoute : Hombert est peut-être inconnu ;  
Peut-être même il n'est pas revenu.  
Mon cher ami , tu me rendras ma lettre ,  
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va , j'attends tout de toi.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent ? quel message !

Il nous aurait aidé dans le ménage !

Allons, elle a pour nous de l'amitié ;

Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :

Courons, courons.

*(il met l'argent et le paquet dans sa poche; il rencontre la baronne, et la heurte.)*

LA BARONNE.

Eh, le butor !... arrête.

L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?

Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?

Monsieur le comte est-il bien en colère ?

Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mystère.

Peste !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait

Avoir écrit, te charger d'un message !  
 Donne, ou je romps soudain ton mariage :  
 Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant*.

Ho, ho.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE, *riant encore*.

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

(*elle décachette la lettre.*)

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore*.

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée !

Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;

Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer

Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.

Courons.

## SCÈNE VII.

LA BARONNE.

Lisons. « Ma joie et ma tendresse

« Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur :

« Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !

« Quoi ! je ne puis vous voir et vous entendre !

« Entre vos bras je ne puis me jeter !

« Je vous conjure au moins de vouloir prendre

« Ces deux paquets ; daignez les accepter.

« Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,

« Et dont il est permis de s'éblouir :

« Mais il n'est rien que je ne sacrifie  
 « Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »  
 Ouais. Voilà donc le style de Nanine !  
 Comme elle écrit, l'innocente orpheline !  
 Comme elle fait parler la passion !  
 En vérité ce billet est bien bon.  
 Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.  
 Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise !  
 Vous m'enleviez en secret mon amant.  
 Vous avez feint d'aller dans un couvent ;  
 Et tout l'argent que le comte vous donne,  
 C'est pour Philippe Hombert ? fort bien, friponne,  
 J'en suis charmée, et le perfide amour  
 Du comte Olban méritait bien ce tour.  
 Je m'en doutais que le cœur de Nanine  
 Était plus bas que sa basse origine.

## SCÈNE VIII.

LE COMTE. LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands sentiments,  
 Homme au-dessus des préjugés du temps,  
 Sage amoureux, philosophe sensible,  
 Vous allez voir un trait assez risible.  
 Vous connaissez sans doute à Rémival  
 Monsieur Philippe Hombert, votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels discours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être

Ce billet-là vous le fera connaître.  
 Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison :  
Mon parti pris , je suis inébranlable.  
Contentez-vous du tour abominable  
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.  
Tenez , lisez. Ceci pourra vous plaire ;  
Vous connaîtrez les mœurs , le caractère  
Du digne objet qui vous a subjugué.

*(tandis que le comte lit.)*

Tout en lisant il me semble intrigué.  
Il a pâli ; l'affaire émeut sa bile....  
Eh bien ! monsieur , que pensez-vous du style ?  
Il ne voit rien , ne dit rien , n'entend rien :  
Oh ! le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu ? Je demeure stupide.  
O tour affreux , sexe ingrat , cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais , il est né violent ;  
Il est prompt , ferme , il va dans un moment  
Prendre un parti.

## SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

VOICI dans l'avenue.

Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue ?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?  
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,  
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant*.

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut*.

Madame votre mère,

Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et sec*.

Allez saisir ses papiers, allez prendre  
Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre ;  
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :  
Si vous saviez à quel point sa personne  
Nous charme tous ; comme elle est noble, bonne !

LE COMTE,

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons. *(il sort.)*

## SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! je respire : enfin nous l'emportons ;  
Vous devenez un homme raisonnable.  
Ah ça , voyez s'il n'est pas véritable  
Qu'on tient toujours de son premier état,  
Et que les gens dans un certain éclat,  
Ont un cœur noble , ainsi que leur personne ?  
Le sang fait tout , et la naissance donne  
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais soit , n'en parlons plus :  
Réparons tout. Le plus sage , en sa vie ,  
A quelquefois ses accès de folie :  
Chacun s'égare ; et le moins imprudent  
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle

Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous , de vos serments  
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends ;

Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage

Qui peut ici réparer mon outrage.

Indignement notre hymen différé

Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.

Madame ; il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien.... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

## SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, à sa mère.

MADAME, j'aurais dû....

(à part.)

(à sa mère.)

Philippe Hombert !.... Vous m'avez prévenu ;

Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....

(à part.)

Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très cher fils.

On m'avait dit, en passant par Paris,



Que vous aviez la tête un peu frappée :  
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée :  
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent ?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.  
(*faisant une petite révérence à la baronne.*)  
Bon jour, madame.

LA BARONNE, à part.

Hum ! la vieille bégueule !

Madame, il faut vous laisser le plaisir  
D'entretenir monsieur tout à loisir.  
Je me retire.

(*elle sort.*)

## SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, et d'un ton de petite  
vieille babillarde.*

En bien ! monsieur le comte,  
Vous faites donc à la fin votre compte  
De me donner la baronne pour bru ;  
C'est sur cela que j'ai vite accouru.  
Votre baronne est une acariâtre,  
Impertinente, altière, opiniâtre,

Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;  
 Qui l'an passé, chez la marquise Agard,  
 En plein souper me traita de bavarde :  
 D'y plus souper désormais dieu me garde !  
 Bavarde, moi ! Je sais d'ailleurs très bien  
 Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :  
 C'est un grand point ; il faut qu'on s'en informe ;  
 Car on m'a dit que son château de l'Orme  
 A son mari n'appartient qu'à moitié ;  
 Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,  
 Lui disputait la moitié de la terre :  
 J'ai su cela de feu votre grand-père :  
 Il disait vrai, c'était un homme, lui :  
 On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.  
 Paris est plein de ces petits bouts-d'homme,  
 Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,  
 Parlant de tout avec l'air empressé,  
 Et se moquant toujours du temps passé.  
 J'entends parler de nouvelle cuisine,  
 De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :  
 Les femmes sont sans frein, et les maris  
 Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? ce trait me désespère.  
 Eh bien, Germon ?

## SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

VOICI votre notaire.

LE COMTE

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier

Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant*.

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,

Et, par respect, me refuse... Infidèle !

Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi ! mon fils a le cerveau perclus :

C'est sa baronne ; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon*.

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! monsieur, elle a déjà repris

Modestement ses champêtres habits,

Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure

Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! madame, que l'on chasse :

Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez ? je n'entends point cela.  
 Quoi ! ma Nanine ? Allons , rappelez-la.  
 Qu'a-t-elle fait , ma charmante orpheline ?  
 C'est moi , mon fils , qui vous donnai Nanine.  
 Je me souviens qu'à l'âge de dix ans  
 Elle enchantait tout le monde céans.  
 Notre baronne ici la prit pour elle ;  
 Et je prédis dès-lors que cette belle  
 Serait fort mal ; et j'ai très bien prédit :  
 Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit ,  
 Vous prétendez tout faire à votre tête.  
 Chasser Nanine est un trait mal-honnête.

LE COMTE.

Quoi ! seule , à pied , sans secours , sans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'instant  
 Un vieux bon-homme à vos gens se présente :  
 Il dit que c'est une affaire importante ,  
 Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;  
 Il veut , dit-il , se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne ,  
 Suis-je en état de parler à personne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin , je le croi ;  
 Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi :  
 Chasser Nanine , et faire un mariage  
 Qui me déplaît ! non , vous n'êtes pas sage.  
 Allez ; trois mois ne seront pas passés  
 Que vous serez l'un de l'autre lassés.  
 Je vous prédis la pareille aventure

Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.  
Sa femme était aigre comme verjus ;  
Mais , entre nous , la vôtre l'est bien plus.  
En s'épousant , ils crurent qu'ils s'aimèrent ;  
Deux mois après tous deux se séparèrent :  
Madame alla vivre avec un galant ,  
Fat , petit-maitre , escroc , extravagant ;  
Et monsieur prit une franche coquette ,  
Une intrigante et friponne parfaite ;  
Des soupers fins , la petite maison ,  
Chevaux , habits , maitre-d'hôtel fripon ,  
Bijoux nouveaux pris à crédit , notaires ,  
Contrats vendus , et dettes usuraires :  
Enfin monsieur et madame , en deux ans ,  
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.  
Je me souviens encor d'une autre histoire ,  
Bien plus tragique , et difficile à croire ;  
C'était . . .

## LE COMTE.

Ma mère , il faut aller dîner.  
Venez . . . O ciel ! ai-je pu soupçonner  
Parcille horreur !

## LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.  
Allons , je vais la raconter à table ;  
Et vous pourrez tirer un grand profit  
En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

**NANINE, vêtue en paysanne, GERMON.**

**GERMON.**

**N**ous pleurons tous en vous voyant sortir.

**NANINE.**

J'ai tardé trop ; il est temps de partir,

**GERMON.**

Quoi ! pour jamais, et dans cet équipage !

**NANINE.**

L'obscurité fut mon premier partage.

**GERMON.**

Quel changement ! Quoi ! du matin au soir.  
Souffrir n'est rien ; c'est tout que de déchoir.

**NANINE.**

Il est des maux mille fois plus sensibles.

**GERMON.**

J'admire encor des regrets si paisibles.  
Certes, mon maître est bien mal avisé ;  
Notre baronne a sans doute abusé  
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :  
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

**NANINE.**

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;  
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;  
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?  
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne !

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part  
A notre maître, après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie  
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,  
Et qu'à jamais sensible à ses bontés  
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout-à-l'heure  
Je quitterais pour vous cette demeure ;  
J'irais partout avec vous m'établir :  
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir ;  
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :  
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre.... Ah ! Germon !  
Je suis chassée.... et par qui !...

GERMON.

Le démon

A mis du sien dans cette brouillerie :  
Nous vous perdons. ... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie !.... Ah ! partons de ce lieu ;  
Il fut pour moi trop dangereux.... Adieu....  
(*elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le comte a l'ame un peu bien dure :  
Comment chasser pareille créature !  
Elle paraît une fille de bien :  
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

## SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

En bien ! Nanine est donc enfin partie ?

GERMON.

Oui , c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin  
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine ,  
Sans écuyer, fort tristement chemine ,  
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment

Chez ses amis.



LE COMTE.

A Rémival, sans doute ?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,  
 Où la baronne allait dès ce matin :  
 Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure  
 Dans cette utile et décente demeure ;  
 Ces cent louis la feront recevoir.  
 Va... garde-toi de laisser entrevoir  
 Que c'est un don que je veux bien lui faire ;  
 Dis-lui que c'est un présent de ma mère ;  
 Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

*(il fait quelques pas.)*

LE COMTE.

Germon ,

A son départ tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,  
 Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux ;  
 Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle

Dit quelque mot qui marque, qui décèle  
 Ses sentiments ? as-tu remarqué. . .

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien ! dis-moi donc, traître !

Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;  
Que vous avez des vertus, des bontés...  
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais surtout garde qu'elle revienne.  
(*Germon sort.*)

Germon !

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te souvienne,  
Si par hasard, quand tu la conduiras,  
Certain Hombert venait suivre ses pas,  
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étrivière :  
Comptez sur moi ; je sers fidèlement.  
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon ! je n'ai pas l'honneur de le connaître ;  
 Mais le premier que je verrai paraître  
 Sera rossé de la bonne façon ;  
 Et puis après il me dira son nom.

*(il fait un pas et revient.)*

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,  
 Un beau garçon, le coq de son village.  
 Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;  
 Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.  
 On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

## SCÈNE III.

LE COMTE.

HÉLAS ! il a raison ;  
 Il prononçait ma condamnation ;  
 Et moi, du coup qui m'a pénétré l'ame  
 Je me punis ; la baronne est ma femme :  
 Il le faut bien, le sort en est jeté.  
 Je souffrirai, je l'ai bien mérité.  
 Ce mariage est au moins convenable.  
 Notre baronne a l'humeur peu traitable ;  
 Mais, quand on veut, on sait donner la loi.  
 Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or ça, mon fils, vous épousez madame ?

LE COMTE.

Eh ! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ?

Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :

J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;

Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.

Vous la chassez, et moi je la marie ;

Je fais la noce en mon château de Brie ;

Et je la donne au jeune sénéchal,

Propre neveu du procureur fiscal,

Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père

Eut à Corbeil cette plaisante affaire.

De cet enfant je ne puis me passer ;

C'est un bijou que je veux enchâsser.

Je vais la marier. . . Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,

Ne soyez pas contre nous en colère ;

Laissez Nanine aller dans le couvent;  
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame, une famille  
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de chose:

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien:

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.  
Aurait-elle eu quelque tendre folie?  
Cela se peut, car elle est si jolie!  
Je m'y connais; on tente, on est tenté:  
Le cœur a bien de la fragilité;  
Les filles sont toujours un peu coquettes:  
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.  
Çà, contez-moi sans nul déguisement  
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine  
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;  
Et vous pourriez....

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE,  
MARIN, *en lottes.*

MARIN.

ENFIN tout est bâclé ;

Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce ?

MARIN.

J'ai parlé

A nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;

Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous

A commandé votre futur époux ;

Six beaux chevaux : et vous serez contente

De la berline ; elle est bonne et brillante ;

Tous les panneaux par Martin sont vernis :

Les diamants sont beaux, très bien choisis ;

Et vous verrez des étoffes nouvelles

D'un goût charmant... oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui... mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera

Demain matin dans ce nouveau carrosse,  
 Et sera prêt le soir pour votre noce.  
 Vive Paris pour avoir sur-le-champ  
 Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent !  
 En revenant, j'ai revu le notaire,  
 Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure  
 Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure ;  
 Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le fasse en aller ;  
 Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame ?

Mon fils, ayez un peu de bonté d'âme,  
 Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands  
 De rebuter ainsi les pauvres gens :  
 Je vous ai dit cent fois dans votre enfance  
 Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,  
 Les écouter d'un air affable et doux.  
 Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?  
 On ne sait pas à qui l'on fait injure ;  
 On se repent d'avoir eu l'âme dure.  
 Les orgueilleux ne prospèrent jamais.

(à Marin.)

Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.

(il sort.)

LE COMTE.

Pardon, ma mère ; il a fallu vous rendre  
Mes premiers soins ; et je suis prêt d'entendre  
Cet homme-là malgré mon embarras.

## SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE,  
LE PAYSAN.

LA MARQUISE, au paysan.

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! monseigneur ! écoutez-moi de grâce :  
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse ;  
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;  
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;  
D'un tel orgueil je suis trop incapable.  
Vous avez l'air d'être un homme estimable.  
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?  
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas ! le père de Nanine.



Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! monseigneur, voilà ce que j'ai craint ;  
Voilà le coup dont mon cœur est atteint :  
J'ai bien pensé qu'une somme si forte  
N'appartient pas à des gens de sa sorte ;  
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,  
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison : mais il trompe, et Nanine  
N'est point sa fille ; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parents  
Je la laissai dès ses plus jeunes ans ;  
Ayant perdu mon bien avec sa mère,  
J'allai servir, forcé par la misère,  
Ne voulant pas, dans mon funeste état,  
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,  
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi, je considère  
Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux !

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.  
J'estime plus un vertueux soldat,

Qui de son sang sert son prince et l'état,  
Qu'un important, que sa lâche industrie  
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Cà, vous avez vu beaucoup de combats;  
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,  
Permettez-moi seulement de vous dire  
Qu'on me promet cent fois de m'avancer :  
Mais sans appui comment peut-on percer ?  
Toujours jeté dans la foule commune,  
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi ! quelle idée !

LE PAYSAN, à la Marquise.

Hélas ! madame, non ;

Mais je suis né d'une honnête famille :  
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,  
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.

Heureux alors, et bénissant le ciel,  
 Vous, vos bontés, votre soin paternel,  
 Je suis venu dans le prochain village,  
 Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,  
 Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,  
 De retrouver le bien qui m'est rendu.

(montrant la Baronne.)

Je viens d'entendre, au discours de madame,  
 Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame ;  
 Je vois fort bien que ces cent louis d'or,  
 Des diamants, sont un trop grand trésor.  
 Pour les tenir par un droit légitime ;  
 Elle ne peut les avoir eus sans crime.  
 Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,  
 Et j'en mourrai de honte et de douleur.  
 Je suis venu soudain pour vous les rendre :  
 Ils sont à vous ; vous devez les reprendre :  
 Et si ma fille est criminelle, hélas !  
 Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils ! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe ? est-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(il tire la bourse et le paquet.)

Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre ! ils ont été donnés ;  
 Elle en a fait un respectable usage.

C'est donc à vous qu'on a fait le message ?  
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,  
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'est à vous que le présent s'adresse ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendresse !  
Des deux côtés quel excès de vertu !  
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh ! dites donc votre nom ? Quel mystère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer !  
J'ai fait un crime ; il le faut réparer.  
Si vous saviez combien je suis coupable !  
J'ai maltraité la vertu respectable.  
*(il va lui-même à un de ses gens.)*

Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh, quel empressement ?

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant :

Vous devriez être sa protectrice.  
 Quand on a fait une telle injustice,  
 Sachez de moi que l'on ne doit rougir  
 Que de ne pas assez se repentir.  
 Monsieur mon fils a souvent des lubies,  
 Que l'on prendrait pour de franches folies :  
 Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;  
 Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.  
 Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante ;  
 Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !  
 Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !  
 Quel sentiment étrange est dans son cœur ?  
 Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire  
 Par des présents.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;  
 Que du château jamais elle n'approche ;  
 Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.  
Vous hésitez ?

LE COMTE, *après un silence* :

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;  
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.

Vous connaissez mon ame et sa franchise :  
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;  
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds  
Que pour finir un procès dangereux :  
Je le termine ; et, dès l'instant, je donne ;  
Sans nul regret, sans détour j'abandonne  
Mes droits entiers, et les prétentions  
Dont il naquit tant de divisions :  
Que l'intérêt encor vous en revienne :  
Tout est à vous ; jouissez-en sans peine.  
Que la raison fasse du moins de nous  
Deux bons parents, ne pouvant être époux.  
Oublions tout ; que rien ne nous aigrisse :  
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haisse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.  
Va, je renonce à tes présents, à toi.

Traître ! je vois avec qui tu vas vivre,  
 A quel mépris ta passion te livre.  
 Sers noblement sous les plus viles lois ;  
 Je t'abandonne à ton indigne choix.  
*(elle sort.)*

## SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne ; non, madame,  
 Un fol amour n'aveugla point mon ame :  
 Cette vertu, qu'il faut récompenser,  
 Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.  
 Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse  
 Fait son mérite et voilà sa noblesse.  
 La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.  
 C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,  
 Et distingués par ce grand caractère,  
 Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :  
 Et leur naissance, avec tant de vertus,  
 Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? et que voulez-vous dire ?

## SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE  
 HOMBERT.

LE COMTE, à sa mère.

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.

Elle est vêtue un peu mesquinement ;  
Mais qu'elle est belle ! et comme elle a l'air sage !

NANINE

*(courant entre les bras de Philippe Hombert, après  
s'être baissée devant la Marquise.)*

Ah ! la nature a mon premier hommage.  
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah , monsieur !  
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare  
L'indigne affront qu'un mérite si rare  
Dans ma maison put de moi recevoir ?  
Sous quel habit revient-elle nous voir !  
Il est trop vil ; mais elle le décore.  
Non , il n'est rien que sa vertu n'honore.  
Eh bien ! parlez : auriez-vous la bonté  
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne  
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.  
Je n'ai pas cru que vous puissiez jamais  
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage ,  
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :  
Je ne veux plus commander qu'une fois ;  
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit , et sa reconnaissance...



NANINE, à son père.

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis

Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.

Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;

Je vous ai vue embrasser votre père ;

Ce qui vous reste en des moments si doux...

C'est.... à leurs yeux.... d'embrasser.... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, à sa mère.

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille

Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre

Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils...

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.

L'intérêt seul a fait ces mariages.

Nous avons vu les hommes les plus sages  
Ne consulter que les mœurs et le bien :  
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;  
Et je ferai par goût et par justice  
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.  
Ma mère, enfin, terminez ces combats,  
Et consentez.

MANINE.

Non, n'y consentez pas ;  
Opposez-vous à sa flamme. ... à la mienne,  
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.  
L'amour l'aveugle ; il le faut éclairer.  
Ah ! loin de lui, laissez-moi l'adorer.  
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :  
Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait :  
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;  
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;  
Il est unique aussi bien que toi-même.

MANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour ;  
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour

Soit des vertus la digne récompense,  
Mais sans tirer jamais à conséquence.

FIN DE MANINE.

---

---

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

### MÉROPE, TRAGÉDIE.

LETTRE à M. le marquis Scipion Maffei. . . . . Pag. 3

### MÉROPE, TRAGÉDIE.

Texte de MÉROPE. . . . . 27

### LA MORT DE CÉSAR, TRAGÉDIE.

Texte de la MORT DE CÉSAR. . . . . 97

### SEMIRAMIS, TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT. . . . . 144

### DISSERTATION sur la Tragédie ancienne et moderne.

Texte de SÉMIRAMIS. . . . . 175

### NANINE, ou LE PRÉJUGÉ VAINCU, COMÉDIE.

PRÉFACE. . . . . 253

Texte de NANINE. . . . . 263

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

**CHEFS-D'OEUVRE**

**DRAMATIQUES**

**DE**

**VOLTAIRE.**

---

**SENLIS,**

**IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.**

---

**CHEFS-D'OEUVRE**  
**DRAMATIQUES**  
**DE**  
**VOLTAIRE.**

**TOME QUATRIEME.**



**STÉRÉOTYPE D'HERHAN.**

---

**À PARIS,**  
**CHEZ M<sup>ME</sup> VEUVE DABO,**  
**À LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N<sup>o</sup> 14.**  
**1824.**

**1885. Jan. 21,**

**Gift of**

**The Heirs of O. O. Felton.**

**ORESTE,**  
**TRAGÉDIE,**

**Représentée, pour la première fois, le 12 janvier**  
**1750.**





---

# ÉPITRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu passer ce siècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût et par vos exemples; ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses, et peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces temps illustres que les Condé, vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient et encourageaient les arts; où un Bossuet immortalisait les héros, et instruisait les rois; où un Fénelon, le second des hommes dans l'éloquence, et le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice et l'humanité; où les Racine, les Despréaux, présidaient aux belles-lettres, Lully à la musique, le Brun à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis surtout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que,

presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, et qui cultiva l'esprit de monseigneur le duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre et celui de M. le duc du Maine ; travaux heureux dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un Sophocle, un Euripide ; il traduisait sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme, dont il était saisi, lui inspiraient des expressions qui répondaient à la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, et qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force, et d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques ; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples ; un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses

traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination ; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, sèche, et indigente : c'est du caillou et de la brique avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. de Malézieu, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, et par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux et sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, et qui, long-temps après sa ruine et celle de l'empire romain, a servi encore à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connaissait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces

colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monuments de génie et de grandeur, ce théâtre superbe et immense, bâti dans une grande place, entre la ville et la citadelle, où les ouvrages des Sophocle et des Euripide étaient écoutés par les Périclès et par les Socrate, et où des jeunes gens n'assistaient pas debout et en tumulte, en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères, et ces faux politiques qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, et qui ne savent pas que cette magnificence même enrichissait Athènes, en attirant dans son sein une foule d'étrangers qui venaient l'admirer, et prendre chez elle des leçons de vertu et d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un esprit presque universel à traduire avec une fidélité pleine d'élégance et de force l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, et de celui qui en faisait les hon-

neurs : vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle : je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français : il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique : je me livrai aux mœurs et aux coutumes de la Grèce d'autant plus aisément qu'à peine j'en connaissais d'autres ; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'OEdipe, sans même avoir lu celle de Corneille. Je commençai par m'essayer en traduisant la fameuse scène de Sophocle, qui contient la double confidence de Jocaste et d'OEdipe. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, et à quelques acteurs : ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France : ils m'exhortèrent à lire Corneille, qui l'avait soigneusement évité ; et me dirent tous que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans OEdipe, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'OEdipe de Corneille, qui, sans être mis au rang de Cinna et de Polyeucte, avait pourtant alors beaucoup de réputation.

J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre; mais il fallut céder à l'exemple et à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire OEdipe devant elle. La scène de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, et M. le cardinal de Polignac, et M. de Malézieu, et tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, et avec très grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; et ce qui seul avait fait recevoir ma pièce fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'OEdipe, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis : tout ce qui était dans le goût de Sophocle fut applaudi généralement; et ce qui ressentait un peu la

passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie que le parricide et l'inceste qui désolent une famille, et la contagion qui ravage un pays ! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre et du pouvoir de l'habitude, que Corneille, d'un côté, qui fait dire à Thésée :

Quelque ravage affreux qu'étaie ici la peste,  
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste;  
et moi qui, soixante ans après lui, viens faire  
parler une vieille Jocaste d'un vieil amour,  
et tout cela pour complaire au goût le plus  
fade et le plus faux qui ait jamais corrompu  
la littérature ?

Qu'une Phèdre, dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, et qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée *amoureuse* ; qu'une Phèdre, dis-je, étaie les fureurs de cette passion funeste ; qu'une Roxane, dans l'oisiveté du sérail, s'abandonne à l'amour et à la jalousie ; que Ariane se plaigne au ciel et à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'Orosmane tue ce qu'il adore : tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi



de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran ; ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que Néron se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse et de son rival ; mais que le vieux Mithridate se serve d'une ruse comique pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfants ; mais que Maxime, même dans la pièce de Cinna, si remplie de beautés mâles et vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante que parce qu'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour Cinna, et qu'on dise pour raison :

..... L'amour rend tout permis ;

Un véritable amant ne connaît point d'amis :  
mais qu'un vieux Sertorius aime je ne sais quelle Viriate, et qu'il soit assassiné par Perpenna, amoureux de cette Espagnole ; tout cela est petit et puéril, il le faut dire hardiment ; et ces petites gens nous mettraient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les

sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poètes tragiques d'Athènes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Électre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, et que nos grands modernes, négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, et une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore. Des raisonnements politiques sont bons dans Polybe, dans Machiavel; la galanterie est à sa place dans la comédie et dans des contes : mais rien de tout cela n'est digne du pathétique et de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point qu'une grande princesse, qui par son esprit et par son rang semblait en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devait penser comme elle, imagina qu'un adieu de Titus et de Bérénice

était un sujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle ; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'espagnol ; l'autre, toujours élégant et tendre, était éloquent dans tous les genres, et savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentiments les plus délicats : aussi le premier fit de Titus et de Bérénice un des plus mauvais ouvrages qu'on connaisse au théâtre ; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fonds que ces paroles : *Je vous aime, et je vous quitte*. C'était, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine, et un roi, et une pastorale cent fois moins tragique que les scènes du *Pastor fido*. Ce succès avait persuadé tout le public et tous les auteurs que l'amour seul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, et qu'il se repentait d'avoir affaibli la scène par tant de déclar-

tions d'amour, par tant de sentiments de jalousie et de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de Ménandre que de Sophocle et d'Euripide. Il composa son chef-d'œuvre d'Athalie : mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant et un prêtre, pussent former une tragédie intéressante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes resta longtemps méprisé ; et son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avait vécu, et s'il avait cultivé un talent qui seul avait fait sa fortune et sa gloire, et qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté ; il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'Iphigénie en Tauride, et la galanterie n'entraît point dans son plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni Agamemnon, ni Oreste, ni Electre, ni Téléphonte, ni Ajax ; mais ayant

malheureusement quitté le théâtre avant que de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imitèrent et outrèrent ses défauts, sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de Quinault entra dans presque toutes les scènes tragiques : tantôt c'est un Alcibiade, qui avoue que « dans ses tendres moments « il a toujours éprouvé qu'un mortel peut « goûter un bonheur achevé : » tantôt c'est une Amestris, qui dit que

..... La fille d'un grand roi  
 Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

### Ici un Agnonide

De la belle Chrysis en tout lieu suit les pas ;  
 Adorateur constant de ses divins appas.

Le féroce Arminius, ce défenseur de la Germanie, proteste « qu'il vient lire son sort « dans les yeux d'Isménie ; » et vient dans le camp de Varus pour voir « si les beaux yeux « de cette Isménie daignent lui montrer leur « tendresse ordinaire. » Dans Amasis, qui n'est autre chose que la Mérope chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne qui, depuis trois jours, a vu un moment dans une maison de campagne un jeune

inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienséance :

C'est ce même inconnu : pour mon repos, hélas !  
 Autant qu'il le devait il ne se cacha pas ;  
 Et pour quelques moments qu'il s'offrit à ma vue,  
 Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émue.

Dans Athénaïs, un prince de Perse se déguise pour aller voir sa maîtresse à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans de mademoiselle Scudéri, qui peignait les bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, et qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva, par malheur, que M. de Longepierre, très zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaissait pas assez notre théâtre, et qui ne travaillait pas assez ses vers, fit représenter son Electre. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique : une froide et malheureuse intrigue ne défigurait pas ce sujet terrible ; la pièce était simple et sans épisode : voilà ce qui lui valait avec raison la faveur déclarée de tant de personnes de la première considération, qui espéraient qu'enfin cette simpli-

citée précieuse, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été si négligée.

Vous étiez, Madame, aussi bien que feu madame la princesse de Conti, à la tête de ceux qui se flattaient de cette espérance; mais malheureusement les défauts de la pièce française l'emportèrent si fort sur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la représentation que c'était une statue de Praxitèles défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être soutenu, sachant très bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire aux progrès de l'esprit que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette Electre fit en même temps grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut très mal à propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; et, pour achever de corrompre le goût de la nation, on se persuada qu'il était impossible de soutenir, sans une intrigue amoureuse, et sans des aventures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de

tels épisodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture; mais qu'il était impossible de les imiter, sans être condamné par son siècle : étrange contradiction ! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire ?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux et de faible : il est même très vraisemblable que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur temps. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations dont Sophocle avait chargé son *Electre* : ils durent remarquer qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de Sophocle; il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que j'ai pu, tout l'esprit et toute la substance. Les fêtes que célébraient Egisthe et Clytemnestre, et qu'ils appelaient les festins d'Agamemnon, l'arrivée



d'Oreste et de Pylade, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'Oreste, l'anneau d'Agamemnon, le caractère d'Electre, celui d'Iphise, qui est précisément la Chrysothémis de Sophocle, et surtout les remords de Clytemnestre, tout est puisé dans la tragédie grecque; car lorsque celui qui fait à Clytemnestre le récit de la prétendue mort d'Oreste, lui dit : « Eh quoi, « madame, cette mort vous afflige? Clytem-  
« nestre répond : Je suis mère, et par-là  
« malheureuse; une mère, quoiqu'outragée,  
« ne peut haïr sous sang. » Elle cherche même à se justifier devant Electre du meurtre d'Agamemnon : elle plaint sa fille; et Euripide a poussé encore plus loin que Sophocle l'attendrissement et les larmes de Clytemnestre. Voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux et le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux, et qui se laisse attendrir par ses enfants, qui reçoit la pitié dans son cœur altier et farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait

des reproches trop violents, et qui s'apaise ensuite par les soumissions et par les larmes : le germe de ce personnage était dans Sophocle et dans Euripide, et je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance et à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens ; il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé surtout la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, et si difficile à saisir : c'était là le vrai caractère de l'invention et du génie ; c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'OEdipe ou dans Electre ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, serait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens et la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art et le génie consistent à trouver tout dans son sujet, et non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe et cette magnificence vraiment tragique des vers de Sophocle, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi

un ouvrage (bien fait d'ailleurs) serait un mauvais ouvrage?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie sans amour, sans confidants, sans épisodes; le petit nombre des partisans du bon goût m'en sait gré; les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution, et les ténèbres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, Madame, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette lumière précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout; aucun art n'est né parmi nous, tout y a été transplanté; mais la terre qui porte ces fruits étrangers s'épuise et se lasse, et l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encore quelquefois malgré la culture; les disciples d'Athènes et de Rome deviendraient des Goths et des Vandales, amollis par les mœurs des Sybarites, sans cette protection éclairée et attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui est plus faite pour imiter que pour inventer, et qui cherche toujours dans le sang

de ses maîtres les leçons et les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je désire, Madame, c'est qu'il se trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette mollesse et de cette afféterie où il est plongé, qui le rende respectable aux esprits les plus austères, digne du théâtre d'Athènes, digne du très petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, et enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre, et de ceux qui peuvent vous ressembler.

---

---

## PERSONNAGES.

**ORESTE**, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon.

**ELECTRE**,

**IPHISE**,

} sœurs d'Oreste.

**CLYTEMNESTRE**, épouse d'Égisthe.

**ÉGISTHE**, tyran d'Argos.

**PYLADE**, ami d'Oreste.

**PAMMÈNE**, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

**DIMAS**, officier des gardes.

**SUITE.**

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais, et un tombeau, d'un côté; et, de l'autre, Argos dans le lointain.

# O R E S T E ,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE I.

IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

EST-IL vrai , cher Pammène , et ce lieu solitaire ,  
Ce palais exécrable où languit ma misère ,  
Me verra-t-il goûter la funeste douceur  
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?  
La malheureuse Électre , à mes douleurs si chère ,  
Vient-elle avec Égisthe au tombeau de mon père ?  
Égisthe ordonne-t-il qu'en ces solennités  
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés ?  
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine  
Qui célèbre le crime , et que ce jour amène ?

PAMMÈNE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné ,  
Du fond de ces déserts où je suis confiné  
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste ;  
Je pleure Agamemnon ; j'ignore tout le reste .  
O respectable Iphise ! ô pur sang de mon roi !  
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi .  
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile  
Pénètrent rarement dans mon obscur asile .

Mais on dit qu'en effet Égisthe soupçonneux  
Doit entraîner Électre à ces funèbres jeux ;  
Qu'il ne souffrira plus qu'Électre en son absence  
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.  
Il redoute sa plainte, il craint que tous les cœurs  
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs ;  
Et, d'un œil vigilant épiant sa conduite,  
Il la traite en esclave, et la traîne à sa suite.

## IPHIGÈNE.

Ma sœur esclave ! ô ciel ! ô sang d'Agamemnon !  
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !  
Et Clytemnestre, hélas ! cette mère cruelle,  
A permis cet affront, qui rejaillit sur elle !

## PAMMÈNE.

Peut-être votre sœur avec moins de fierté  
Devait de son tyran braver l'autorité,  
Et, n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,  
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ses larmes.  
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?  
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.

## IPHIGÈNE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asile,  
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.  
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,  
Loin de ses ennemis, et loin de son hôte :  
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,  
Je pleure en liberté, je hais en paix l'agitateur.  
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir  
Que lorsque, rappelant de temps de désespoir,  
Le soleil à regret ramène la journée.  
Où le ciel a permis ce barbare hyacinthe,  
Où ce monstre, enivré du sang du roi des rois,  
Où Clytemnestre....

SCÈNE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

HÉLAS ! Est-ce vous que je vois ,

Ma sœur ?....

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête

Les détestables jeux de leur coupable fête.

Electre leur enlève, Electre votre sœur,

Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie ;

A ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;

Et vos pleurs et les miens ensemble confondus....

ELECTRE.

Des pleurs ! Ah ! ma faiblesse en a trop répandus.

Des pleurs ! ombre sacrée , ombre chère et sanglante ,

Est-ce là le tribut qu'il faut qu'en ta présente ?

C'est du sang que je dois , c'est du sang que tu veux ;

C'est parmi les apprêts de ces indignes jeux ,

Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne ,

Que , ranimant ma force , et soulevant ma chaîne ,

Mon bras , mon faible bras osera l'égorger

Au tombeau que sa rage ose encore outrager.

Quoi ! j'ai vu Clytemnestre , avec lui conjuré ,

Lever sur son époux sa main trop assurée !

Et nous sur le tyran nous suspendons des coups ;

Que ma mère à mes yeux porta sur son époux !

O douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'asimes !

Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes ?



Nous seules désormais devons nous secourir :  
 Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?  
 Secondez de vos mains ma main désespérée ;  
 Fille de Clytemnestre , et rejeton d'Atrée ,  
 Venez.

## I P H I G E N E.

Ah ! modérez ces transports impuissants ;  
 Commandez , chère Électre , au trouble de vos sens ;  
 Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :  
 Qui peut nous secourir ? comment trouver des armes ?  
 Comment frapper un roi de gardes entouré ,  
 Vigilant , soupçonneux , par le crime éclairé ?  
 Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;  
 Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

## É L E C T R E.

Je veux qu'il les écoute ; oui , je veux dans son cœur  
 Empoisonner sa joie , y porter ma douleur ;  
 Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;  
 Qu'ils appellent la foudre , et la fassent descendre ;  
 Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom ,  
 Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.  
 Je vous pardonne , hélas ! cette douleur captive ,  
 Ces faibles sentiments de votre ame craintive :  
 Il vous ménage au moins. De son indigne loi  
 Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.  
 Vous n'êtes point esclave , et d'opprobres nourrie ;  
 Vos yeux ne virent point ce parricide impie ;  
 Ces vêtements de mort , ces apprêts , ce festin ,  
 Ce festin détestable , où , le fer à la main ,  
 Clytemnestre... ma mère... ah ! cette horrible image  
 Est présente à mes yeux , présente à mon courage.  
 C'est là , c'est en ces lieux , où vous n'osez pleurer ,

Où vos ressentiments n'osent se déclarer,  
 Que j'ai vu votre père, attiré dans le piège,  
 Se débattre et tomber sous leur main sacrilège.  
 Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,  
 Je crois te voir encore accourir avec moi;  
 J'arrive. Quel objet ! une femme en furie  
 Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.  
 Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,  
 Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,  
 Près du corps tout sanglant de son malheureux père ;  
 A son secours encore il appelait sa mère.  
 Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,  
 Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux ;  
 Et, s'arrêtant du moins au milieu de son crime,  
 Nous laissa loin d'Égisthe emporter la victime.  
 Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,  
 Égisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur ?  
 Es-tu vivant encore ? as-tu suivi ton père ?  
 Je pleure Agamemnon ; je tremble pour un frère.  
 Mes mains portent des fers ; et mes yeux , pleins de pleurs,  
 N'ont vu que des forfaits , et des persécuteurs.

PAMMÈNE.

Filles d'Agamemnon , race divine et chère,  
 Dont j'ai vu la splendeur et l'horrible misère,  
 Permettez que ma voix puisse encore en vous deux  
 Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.  
 Avez-vous donc des dieux oublié les promesses ?  
 Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses  
 Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour  
 Où sa sœur avec moi lui conserva le jour ?  
 Qu'il doit punir Égisthe au lieu même où vous êtes,  
 Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,

Dans ces jours de triomphe , où son lâche assassin  
Insulte encore au roi dont il perça le sein ?

La parole des dieux n'est point vaine et trompeuse ;  
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;  
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

ÉLECTRE.

Dieux , qui la préparez , que vous tardez long-temps !

IPHISE.

Vous le voyez , Pammène , Égisthe renouvelle  
De son hymén sanglant la pompe criminelle.

ÉLECTRE.

Et mon frère , exilé de déserts en déserts ,  
Semble oublier son père , et négliger mes fers.

PAMMÈNE.

Comptez les temps ; voyez qu'il touche à peine l'âge  
Où la force commence à se joindre au courage :  
Espérez son retour , espérez dans les dieux.

ÉLECTRE.

Sage et prudent vieillard , oui , vous m'ouvrez les yeux.  
Pardonnez à mon trouble , à mon impatience ;  
Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.  
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels ,  
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels ,  
Si le crime insolent , dans son heureuse ivresse ,  
Écrasait à loisir l'innocente faiblesse ?

Dieux , vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;  
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.  
Oreste ! entends ma voix , celle de ta patrie ,  
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie :  
Viens du fond des déserts , où tu fus élevé ,  
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.

Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre ?  
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,  
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adresser :  
Viens, qu'Électre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleturs, et cette plainte amère ;  
Votre mère paraît.

ÉLECTRE.

Ai-je encore une mère ?

### SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

ALLEZ ; que l'on me laisse en ces lieux retirés ;  
Pammène, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom sacré disipe mes alarmes.

ÉLECTRE.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort et sur vos intérêts

Vous dévoiler enfin mes sentiments secrets.

Je rends grâce au destin, dont la rigueur utile

De mon second époux rendit l'hymen stérile,

Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc

Un sang que j'aurais vu l'ennemi de mon sang.

Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;

Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie,

Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,

Pourront précipiter le terme de mes jours.

Mes filles devant moi ne sont point étrangères ;  
 Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été chères ;  
 Je n'ai point étouffé mes premiers sentiments ;  
 Et , malgré la fureur de ses emportements ,  
 Électre , dont l'enfance a consolé sa mère  
 Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père ,  
 Électre qui m'outrage , et qui brave mes lois ,  
 Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ÉLECTRE.

Qui ! vous , madame , ô ciel ! vous m'aimeriez encore ?  
 Quoi ! vous n'oubliez point ce sang, qu'on déshonore ?  
 Ah ! si vous conservez des sentiments si chers ,  
 Observez cette tombe , et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir ; votre esprit inflexible  
 Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible ;  
 Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;  
 Vous frappez une mère , et je l'ai mérité.

ÉLECTRE.

Eh bien ! vous désarmez une fille éperdue.  
 La nature en mon cœur est toujours entendue.  
 Ma mère , s'il le faut , je condamne à vos pieds  
 Ces reproches sanglants trop long-temps essuyés.  
 Aux fers de mon tyran par vous-même livrée ,  
 D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée.  
 Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir :  
 J'ai pleuré sur ma mère , et n'ai pu vous haïr.  
 Ah ! si le ciel enfin vous parle et vous éclaire ,  
 S'il vous donne en secret un remords salutaire ,  
 Ne le repoussez pas ; laissez-vous pénétrer  
 A la secrète voix qui vous daigne inspirer ;  
 Détachez vos destins des destins d'un perfide ;

Livrez-vous tout entière à ce dieu qui vous guide ;  
 Appelez votre fils ; qu'il revienne en ces lieux  
 Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux ,  
 Qu'il punisse un tyran , qu'il règne , qu'il vous aime ,  
 Qu'il venge Agamemnon , ses filles , et vous-même ;  
 Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE

Électre , levez-vous ;

Ne parlez point d'Oreste , et craignez mon époux .  
 J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ,  
 Mais d'un maître absolu la puissance outragée  
 Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :  
 Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras .  
 Moi-même , qui me vois sa première sujette ,  
 Moi , qu'offensa toujours votre plainte indiscrete ,  
 Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir ,  
 Je l'irritais encoire au lieu de l'adoucir .  
 N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage ;  
 Pliez à votre état ce superbe courage ;  
 Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger ,  
 Comme on cède au destin , quand on veut le changer .  
 Je voudrais dans le sein de ma famille entière  
 Finir un jour en paix ma fatale carrière ;  
 Mais , si vous vous hâtez , si vos soins imprudents  
 Appellent en ces lieux Oreste avant le temps ,  
 Si d'Égisthe jamais il affronte la vue ,  
 Vous hasardez sa vie , et vous êtes perdue ;  
 Et , malgré la pitié dont mes sens sont atteints ,  
 Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains .

ÉLECTRE

Lui , votre époux ? ô ciel ! lui , ce monstre ? Ah ! ma mère ,  
 Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère ?

A quoi vous sert, hélas ! ce remords passager ?

Ce sentiment si tendre était-il étranger ?

Vous menacez Électre, et votre fils lui-même !

(à Iphise.)

Ma sœur ! et c'est ainsi qu'une mère nous aime ?

(à Clytemnestre.)

Vous menacez Oreste... ? Hélas ! loin d'espérer

Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,

J'ignore si le ciel a conservé sa vie ;

J'ignore si ce maître abominable, impie,

Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeler,

Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-moi ; je jure, j'en atteste

Les dieux dont nous sortons, et la mère d'Oreste,

Que, loin de l'appeler dans ce séjour de mort,

Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.

Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,

De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes ;

N'affligez plus Électre : on peut à ses douleurs

Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.

ÉLECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte ;

Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.

Je connais trop Égisthe et sa férocité ;

Et mon frère est perdu puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant, reprenez l'espérance ;

Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.

Modérez vos fureurs, et sachez aujourd'hui,

Plus humble en vos chagrins, respecter mon ensui.

Vous pensez que je viens, heureuse et triomphante,

Conduire dans la joie une pompe éclatante :  
 Électre, cette fête est un jour de douleur :  
 Vous pleurez dans les fers, et moi, dans ma grandeur.  
 Je sais quels vœux forma votre haine insensée.  
 N'implorez plus les dieux ; ils vous ont exaucée.  
 Laissez-moi respirer.

## SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE.

L'ASPECT de mes enfants

Dans mon cœur éternel redouble mes tourments.  
 Hymen ! fatal hymen ! crime long-temps prospère !  
 Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultère  
 Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés !  
 Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez ?  
 Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée ;  
 Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.  
 Qu'Égisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux !  
 Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux ;  
 Il triomphe, et je sens succomber mon courage.  
 Pour la première fois je redoute un présage ;  
 Je crains Argos, Électre, et ses lugubres cris,  
 La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.  
 Ah ! quelle destinée, et quel affreux supplice  
 De former de son sang ce qu'il faut qu'on naîsse :  
 De n'oser prononcer sans des troubles cruels  
 Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels !  
 Je chassai de mon cœur la nature outragée ;  
 Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.



## SCÈNE V.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! trop cruel Égisthe , où guidiez-vous mes pas ?  
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas ?

ÉGISTHE.

Quoi ! ces solennités qui vous étaient si chères ,  
Ces gages renaissants de nos destins prospères ,  
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !  
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu peut-être est pour nous redoutable.  
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.  
A des tourments nouveaux tous mes sens sont ouverts.  
Iphise dans les pleurs , Électre dans les fers ,  
Du sang versé par nous cette demeure empreinte ,  
Oreste , Agamemnon , tout me remplit de crainte.

ÉGISTHE.

Laissez gémir Iphise ; et vous ressouvenez  
Qu'après tous nos affronts , trop long-temps pardonnés ,  
L'impétueuse Électre a mérité l'outrage  
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.  
Je la traîne enchaînée , et je ne prétends pas  
Que , de ses cris plaintifs alarmant mes états ,  
Dans Argos désormais sa dangereuse audace  
Ose des dieux sur nous rappeler la menace ,  
D'Oreste aux mécontents promettre le retour.  
On n'en parle que trop ; et depuis plus d'un jour  
Partout le nom d'Oreste a blessé mon oreille ;  
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit.  
On prétend qu'en secret un oracle a prédit  
Qu'un jour, en ce lieu même, où mon destin me guide,  
Il porterait sur nous une main parricide.  
Pourquoi tenter les dieux ? pourquoi vous présenter  
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut éviter ?

ÉGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire ;  
Mais, loin que dans le piège Oreste nous attire,  
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.  
Déjà de toutes parts j'ai su l'envelopper.  
Errant et poursuivi de rivage en rivage,  
Il promène en tremblant son impuissante rage ;  
Aux forêts d'Épidaure il s'est enfin caché.  
D'Épidaure en secret le roi m'est attaché.  
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils !

ÉGISTHE.

Je sais quelle est sa violence :  
Il est fier, implacable, aigri par son malheur ;  
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! seigneur ! elle est juste.

ÉGISTHE.

Il faut la rendre vaine.  
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène :  
Il est dans Épidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein ? pourquoi ?

## EGISTHE.

Pour assurer mon trône et calmer votre effroi.  
 Oui, Plistène, mon fils, adopté par vous-même,  
 L'héritier de mon nom et de mon diadème,  
 Est trop intéressé, madame, à détourner  
 Des périls que toujours vous voulez soupçonner :  
 Il vous tient lieu de fils, n'en connaissez plus d'autre.  
 Vous savez, pour unir ma famille et la vôtre,  
 Qu'Électre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,  
 Si son cœur à vos lois eût été plus soumis,  
 Si vos soins avaient pu fléchir son caractère :  
 Mais je punis la sœur, et je cherche le frère ;  
 Plistène me seconde ; en un mot, il vous sert.  
 Notre ennemi commun sans doute est découvert.  
 Vous frémissez, madame ?

## CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes !

Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes ?  
 Égisthe, vous savez qui j'ai privé du jour....  
 Le fils que j'ai nourri périrait à son tour !  
 Ah ! de mes jours usés le déplorable reste  
 Doit-il être acheté par un prix si funeste ?

## EGISTHE.

Songez....

## CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois  
 Ce ciel, dont si long-temps j'ai méprisé les lois.

## EGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles ?  
 Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles ?  
 Au jour de votre hymen furent-ils écoutés ?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils sont irrités.  
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.  
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.  
N'insultez point, seigneur, à mes sens affaiblis.  
Le temps, qui change tout, a changé mes esprits ;  
Et peut-être des dieux la main appesantie  
Se plaît à subjuguier ma fierté démentie.  
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,  
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.  
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :  
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère ;  
Mais une fille esclave, un fils abandonné,  
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,  
Et qui, s'il est vivant, me condamne et m'abhorre ;  
L'idée en est horrible, et je suis mère encore.

ÉGISTHE.

Vous êtes mon épouse, et surtout vous réglez.  
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.  
Écoutez-vous du sang le dangereux murmure  
Pour des enfants ingrats qui bravent la nature ?  
Venez : votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en flatter ?

FIN DU PREMIER ACTE.

---

# ACTE SECOND.

---

## SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

**P**YLADE, où sommes-nous ? en quels lieux t'a conduit.  
Le malheur obstiné du destin qui me suit ?  
L'infortune d'Oreste environne ta vie.  
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,  
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.  
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,  
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.  
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.  
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés  
Quelques tristes débris au naufrage échappés.  
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête  
Mais de notre destin pourquoi désespérer ?  
Tu vis, il me suffit ; tout doit me rassurer.  
Un dieu dans Épidaure a conservé ta vie,  
Que le barbare Égisthe a toujours poursuivie ;  
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.  
Plistène sous tes coups a fini ses destins :  
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,  
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,  
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreste et mon ami.

PYLADE.

C'est assez ; et du ciel je reconnais l'ouvrage.  
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,  
Il veut seul accomplir ses augustes desseins ;  
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.  
Tantôt de trente rois il arme la vengeance ;  
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,  
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,  
N'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours bannissons nos alarmes ;  
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.  
As-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,  
Où nous avons pris terre après de longs efforts,  
As-tu caché du moins ces cendres de Plistène,  
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,  
Cette urne qui d'Égisthe a dû tromper les yeux ?

PYLADE.

Échappée au naufrage elle est près de ces lieux.  
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée  
Qui dans le sang troyen fut autrefois trempée ;  
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort,  
Ce fer qu'on enleva, quand, par un coup du sort,  
Des mains des assassins ton enfance sauvée  
Fut, loin des yeux d'Égisthe, en Phocide élevée.  
L'anneau qui lui servait est encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les desseins ?  
Comment porter encore aux mânes de mon père  
    *(en montrant l'épée qu'il porte.)*  
Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire ?  
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel :

Lui-même a tout détruit ; un naufrage cruel  
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.  
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,  
A ce séjour de crime où j'ai reçu le jour ?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,  
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre et sauvage ;  
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.  
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,  
Triste, levant au ciel des yeux désespérés ;  
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence  
Sans doute a des malheurs la longue expérience :  
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gemit : tout mortel est donc né pour souffrir !

## SCÈNE II

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

PYLADE.

O qui que vous soyez, tournez vers nous la vue :  
La terre où je vous parle est pour nous inconnue ;  
Vous voyez deux amis et deux infortunés,  
À la fureur des flots long-temps abandonnés.  
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice ?

PAMMÈNE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice ;  
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,  
Les respectables droits de l'hospitalité.  
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,  
Mépriser des grands rois la superbe richesse :  
Venez ; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage et juste habitant de ces bords ignorés,  
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle  
De votre pitié récompense le zèle !  
Quel asile est le vôtre ? et quelles sont vos lois ?  
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMÈNE.

Égisthe règne ici ; je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Égisthe ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PYLADE.

Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE.

Égisthe ? justes dieux ! celui qui fit périr. . .

PAMMÈNE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste. . .

PAMMÈNE.

Elle règne avec lui : l'univers sait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau. . .

PAMMÈNE.

Ce palais redouté

Est par Égisthe même en ce jour habité.  
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage  
Par une main plus digne et pour un autre usage.  
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)  
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah ! c'en est trop : le ciel épuise mon courage.



PYLADE, à Oreste.

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMÈNE, à Oreste qui se détourne.

Étranger généreux, vous vous attendrissez ;  
 Vous voulez retenir les pleurs que vous versez :  
 Hélas ! qu'en liberté votre cœur se déploie ;  
 Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie :  
 Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,  
 Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,  
 Je n'en chéris pas moins les descendants d'Atrée.  
 Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.  
 Je dois surtout... Electre est-elle dans Argos ?

PAMMÈNE.

Seigneur, elle est ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête.

Tu vas braver les dieux, tu hasardes ta tête.  
 Que je te plains !

(à Pammène.)

Daignez, respectable mortel,  
 Dans le temple voisin nous conduire à l'autel ;  
 C'est le premier devoir. Il est temps que j'adore  
 Le dieu qui nous sauva sur la mer d'Épidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré  
 Où repose un héros lâchement massacré :  
 Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

PAMMÈNE.

Vous, seigneur ? ô destins ! ô céleste justice !  
 Eh quoi ! deux étrangers ont un dessein si beau !  
 Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !  
 Hélas ! le citoyen, timidement fidèle,  
 N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.  
 Dès qu'Égisthe paraît, la piété, seigneur,  
 Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.  
 Égisthe apporte ici le frein de l'esclavage.  
 Trop de danger vous suit.

ORESTE.

C'est ce qui m'encourage.

PAMMÈNE.

De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis !  
 Je me tais.... Mais, seigneur, mon maître avait un fils,  
 Qui dans les bras d'Électre.... Égisthe ici s'avance :  
 Clytemnestre le suit.... évitez leur présence.

ORESTE.

Quoi ! c'est Égisthe ?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ses yeux.

## SCÈNE III.

ÉGISTHE ; CLYTEMNESTRE, *plus loin* ; PAMMÈNE,

SUITE.

ÉGISTHE, à Pammène.

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?  
 L'un de ces deux mortels porte sur son visage  
 L'empreinte des grandeurs et les traits du courage.  
 Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé :

Dans une douleur sombre il semble enveloppé :  
Quel est-il ? est-il né sous mon obéissance ?

PAMMÈNE.

Je connais son malheur et non pas sa naissance.  
Je devais des secours à ces deux étrangers,  
Poussés par la tempête à travers ces rochers ;  
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

ÉGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés  
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés ?

ÉGISTHE.

On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans c'est là notre partage :  
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint ;  
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

ÉGISTHE, à Pammène.

Allez, dis-je, et sachez quel lieu les a vus naître ;  
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître ;  
De quel port ils partaient ; et sur-tout quel dessein  
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

## SCÈNE IV.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE, vos dieux ont gardé le silence :  
En moi seul désormais mettez votre espérance ;  
Fiez-vous à mes soins, vivez, réglez en paix ;  
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.

Quant au destin d'Électre, il est temps que j'y pense.  
 De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :  
 Sans doute, elle est à craindre ; et je sais que son nom  
 Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon ;  
 Qu'un jour avec mon fils Électre en concurrence  
 Peut dans les mains du peuple emporter la balance.  
 Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens ;  
 Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens ?  
 Vous voulez terminer cette haine fatale,  
 Ces malheurs attachés aux enfants de Tantale ?  
 Parlez-lui ; mais craignons tous deux de partager  
 La honte d'un refus qu'il nous faudrait venger.  
 Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage  
 Doit plier de son cœur la fermeté sauvage ;  
 Que ce passage heureux, et si peu préparé,  
 Du rang le plus abject à ce premier degré,  
 Le poids de la raison qu'une mère autorise,  
 L'ambition surtout la rendra plus soumise.  
 Gardez qu'elle résiste à sa félicité :  
 Il reste un châtiment pour sa témérité.  
 Ici, votre indulgence et le nom de son père  
 Nourrissent son orgueil au sein de la misère ;  
 Qu'elle craigne, madame, un sort plus rigoureux,  
 Un exil sans retour, et des fers plus honteux.

## SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, approchez-vous ; et d'un œil moins austère  
 Envisagez ces lieux, et surtout une mère.

Je gémiss en secret , comme vous soupirez ,  
De l'avilissement où vos jours sont livrés ;  
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine ,  
Je m'en afflige en mère , et m'en indigne en reine.  
J'obtiens grâce pour vous ; vos droits vous sont rendus.

ÉLECTRE.

Ah , madame ! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ÉLECTRE.

Ah ! quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine ,  
Du grand nom de Pélops réparer la ruine ,  
Réunir ses enfants trop long-temps divisés.

ÉLECTRE.

Ah ! parlez-vous d'Oreste ? achevez , disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même , et votre ame obstinée  
A son propre intérêt doit être ramenée.  
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer :  
Électre , au trône un jour il vous faut aspirer.  
Vous pouvez , si ce cœur connaît le vrai courage ,  
De Mycène et d'Argos espérer l'héritage :  
C'est à vous de passer , des fers que vous portez ,  
A ce suprême rang des rois dont vous sortez.  
D'Égisthe contre vous j'ai su fléchir la haine ;  
Il veut vous voir en fille , il vous donne Plistène.  
Plistène est d'Epidaure attendu chaque jour ,  
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.  
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire ;  
Le passé n'est plus rien , perdez-en la mémoire.

## ÉLECTRE.

A quel oubli, grands dieux ! ose-t-on m'inviter ?  
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter ?  
O sort ! ô derniers coups tombés sur ma famille !  
Songez-vous au héros dont Électre est la fille,  
Madame ? osez-vous bien , par un crime nouveau ,  
Abandonner Électre au fils de son bourreau ?  
Le sang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la sœur d'Oreste ?  
Électre au fils d'Égisthe , au neveu de Thyeste !  
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront  
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;  
Rendez-moi les horreurs de cette servitude ,  
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.  
L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.  
J'ai supporté la honte , et vu de près la mort.  
Votre Égisthe cent fois m'en avait menacée ,  
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.  
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi  
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.  
Allez ; de cet affront je vois trop bien la cause.  
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.  
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel  
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :  
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage ,  
Assurer à Plistène un sanglant héritage ,  
Joindre un droit légitime aux droits des assassins ,  
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.  
Ah ! si j'ai quelques droits , s'il est vrai qu'il les craigne ,  
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;  
Qu'il achève , à vos yeux , de déchirer mon sein :  
Et , si ce n'est assez , prêtez-lui votre main.

Frappez ; joignez Électre à son malheureux frère ;  
Frappez , dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

## CLYTEMNESTRE.

Ingrate , c'en est trop ; et toute ma pitié  
Cède enfin , dans mon cœur , à ton inimitié ;  
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire ,  
Pour fléchir , pour briser ton cruel caractère ?  
Tendresse , châtimens , retour de mes bontés ,  
Tes reproches sanglans souvent même écoutés ,  
Raison , menace , amour , tout , jusqu'à la couronne ,  
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;  
J'ai prié , j'ai puni , j'ai pardonné sans fruit.  
Va , j'abandonne Électre au malheur qui la suit ;  
Va , je suis Clytemnestre , et surtout je suis reine.  
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.  
C'est trop flatter la tienne , et , de ma faible main ,  
Caresser le serpent qui déchire mon sein.  
Pleure , tonne , gémis , j'y suis indifférente :  
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente ,  
Flottant entre la plainte et la témérité ,  
Sous la puissante main de son maître irrité.  
Je t'aimai , malgré toi : l'aveu m'en est bien triste ;  
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Égisthe ;  
Je ne suis plus ta mère ; et toi seule as rompu  
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu ,  
Ces nœuds , qu'en frémissant , réclamait la nature ,  
Que ma fille déteste , et qu'il faut que j'abjure.

# SCÈNE VI.

ELECTRE.

Et c'est ma mère ! O ciel ! fut-il jamais pour moi ,  
 Depuis la mort d'un père , un jour plus plein d'effroi ?  
 Hélas ! j'en ai trop dit : ce cœur , plein d'amertume ,  
 Répandait , malgré lui , le fiel qui le consume.  
 Je m'emporte , il est vrai ; mais ne m'a-t-elle pas  
 D'Oreste , en ses discours , annoncé le trépas ?  
 On offre sa dépouille à sa sœur désolée !  
 De ces lieux tout sanglants la nature exilée ,  
 Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur ,  
 Se renfermait , pour lui , tout entière en mon cœur.  
 S'il n'est plus , si ma mère à ce point m'a trahie ,  
 A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?  
 Pourquoi ? pour obtenir , de ses tristes faveurs ,  
 De ramper dans la cour de mes persécuteurs ?  
 Pour lever , en tremblant , aux dieux qui me trahissent  
 Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent ?  
 Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis ,  
 Dans le lit de mon père , et sur son trône assis ,  
 Ce monstre , ce tyran , ce ravisseur funeste ,  
 Qui m'ôte encor ma mère , et me prive d'Oreste ?

# SCÈNE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHÈRE Électre , apaisez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

Moi !



IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

Au comble du malheur,  
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Espérons.

ELECTRE.

Non , pleurez ; si j'en crois une mère ;  
Oreste est mort , Iphise.

IPHISE.

Ah ! si j'en crois mes yeux,  
Oreste vit encore , Oreste est en ces lieux.

ÉLECTRE.

Grands dieux ! Oreste ! lui ? serait-il bien possible ?  
Ah ! gardez d'abuser une ame trop sensible.  
Oreste , dites-vous ?

IPHISE.

Oui.

ÉLECTRE.

D'un songe flatteur  
Ne me présentez pas la dangereuse erreur.  
Oreste ! poursuivez ; je succombe à l'atteinte  
Des mouvements confus d'espérance et de crainte.

IPHISE.

Ma sœur , deux inconnus , qu'à travers mille morts  
La main d'un dieu , sans doute , a jetés sur ces bords ,  
Recueillis par les soins du fidèle Pammène...  
L'un des deux... ?

ÉLECTRE.

Je me meurs , et me soutiens à peine.  
L'un des deux... ?

IPHISE.

Je l'ai vu ; quel feu brille en ses yeux !

Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,  
 Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie ;  
 La même majesté sur son front se déploie.  
 A mes avides yeux soigneux de s'arracher,  
 Chez Pammène, en secret, il semble se cacher.  
 Interdite, et le cœur tout plein de son image,  
 J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage ;  
 Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,  
 Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.  
 Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,  
 De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes ;  
 Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,  
 Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés ;  
 Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance ;  
 C'est le signe éclatant du jour de la vengeance :  
 Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,  
 Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,  
 Aurait osé braver ce tyran redoutable ?  
 C'est Oreste, sans doute ; il en est seul capable ;  
 C'est lui, le ciel l'envoie ; il m'en daigne avertir.  
 C'est l'éclair qui paraît ; la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois ; j'attends tout : mais n'est-ce point un piège  
 Que tend de mon tyran la fourbe sacrilège ?  
 Allons : de mon bonheur il me faut assurer.  
 Ces étrangers.... Courons ; mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure  
 De ne point approcher de sa retraite obscure.  
 Il y va de ses jours.

## ÉLECTRE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

Non ; vous êtes trompée , et le ciel nous trahit.  
 Mon frère , après seize ans , rendu dans sa patrie ,  
 Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie ;  
 Il eût porté la joie à ce cœur désolé ;  
 Loin de vous fuir , Iphise , il vous aurait parlé.  
 Ce fer vous rassurait , et j'en suis alarmée.  
 Une mère cruelle est trop bien informée.  
 J'ai cru voir , et j'ai vu dans ses yeux interdits  
 Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.  
 N'importe , je conserve un reste d'espérance :  
 Ne m'abandonnez pas , ô dieux de la vengeance !  
 Pammène à mes transports pourra-t-il résister ?  
 Il faut qu'il parle : allons ; rien ne peut m'arrêter.

## IPHISE.

Vous vous perdez ; songez qu'un maître impitoyable  
 Nous obsède , nous suit d'un œil inévitable.  
 Si mon frère est venu , nous l'allons découvrir ;  
 Ma sœur , en lui parlant , nous le faisons périr :  
 Et si ce n'est pas lui , notre recherche vaine  
 Irrite nos tyrans , met en danger Pammène.  
 Je revole au tombeau , que je puis honorer :  
 Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.  
 Cet étranger , ma sœur , y peut paraître encore ;  
 C'est un asile sûr ; et ce ciel que j'implore ,  
 Ce ciel , dont votre audace accuse les rigueurs ,  
 Pourra le rendre encore à vos cris , à mes pleurs.  
 Venez.

## ÉLECTRE.

Dé quel espoir ma douleur est suivie !  
 Ah ! si vous me trompez , vous m'arrachez la vie.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

*(Un esclave porte une urne ; et un autre , une épée.)*

PYLADE.

Quoi ! verrai-je toujours ta grande ame égarée  
Souffrir tous les tourments des descendants d'Atrée,  
De l'attendrissement passer à la fureur ?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste ; il est né pour l'horreur.  
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle  
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle ;  
J'appelais en secret ces mânes indignés ;  
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.  
Une femme, vers moi courant désespérée,  
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,  
Comme si, dans ces lieux qu'habite la terreur,  
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.  
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée :  
Elle a voulu parler ; sa voix s'est arrêtée.  
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer  
Sortir, entre elle et moi, de l'abîme entr'ouvert.  
Leurs serpents, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible  
M'inspiraient un transport inconcevable, horrible,  
Une fureur atroce ; et je sentais ma main  
Se lever, malgré moi, prête à percer son sein :

Ma raison s'enfuyait de mon ame éperdue.  
 Cette femme, en tremblant, s'est soustraite à ma vue;  
 Sans s'adresser aux dieux, et sans les honorer;  
 Elle semblait les craindre, et non les adorer.  
 Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,  
 Sur la tombe et sur moi fixant un œil avide,  
 D'Oreste, en gémissant, a prononcé le nom.

## SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE, à Pammène.

O vous, qui secourez le sang d'Agamemnon,  
 Vous, vers qui nos malheurs et nos dieux sont mes guides,  
 Parlez; révélez-moi les destins des Atrides.  
 Qui sont ces deux objets dont l'un m'a fait horreur,  
 Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur?  
 Ces deux femmes....

PAMMÈNE.

Seigneur, l'une était votre mère....

ORESTE.

Clytemnèstre! elle insulte aux mânes de mon père?

PAMMÈNE.

Elle venait aux dieux vengeurs des attentats  
 Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.  
 L'autre était votre sœur, la tendre et simple Iphise,  
 A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas! que fait Électre?

PAMMÈNE.

Elle croit votre mort;

Elle pleure.

ORESTE.

Ah ! grands dieux , qui conduisez mon sort ,  
Quoi ! vous ne voulez pas que ma bouche affligée  
Console de mes sœurs la tendresse outragée !  
Quoi ! toute ma famille , en ces lieux abhorrés ,  
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

PAMMÈNE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère !

PAMMÈNE.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre est salutaire :  
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas  
Qu'on touche à leur ouvrage , et qu'on aide leurs bras :  
Électre vous nuisait , loin de vous être utile ;  
Son caractère ardent , son courage indocile ,  
Incapable de feindre et de rien ménager ,  
Servirait à vous perdre , au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi ! les abuser par cette feinte horrible ?

PAMMÈNE.

N'oubliez point ces dieux , dont le secours sensible  
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.  
Contre leurs volontés si vous faites un pas ,  
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :  
Tremblez , malheureux fils d'Atrée et de Tantale ,  
Tremblez de voir sur vous , en ces lieux détestés ,  
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer , par des lois inhumaines ,  
Et des devoirs nouveaux , et de nouvelles peines ?

Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez ?  
 Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.  
 A quel prix, dieux puissants, avons-nous reçu l'être ?  
 N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître ?  
 Obéissons, Pammène.

PAMMÈNE.

Il le faut, et je cours  
 Éblouir le barbare armé contre vos jours.  
 Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste  
 Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMÈNE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

## SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

APaise de tes sens le trouble involontaire,  
 Renferme dans ton cœur un secret nécessaire ;  
 Cher Oreste, crois-moi, des femmes et des pleurs  
 Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons surtout Égisthe et ma coupable mère.  
 Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;  
 Si pourtant une mère a pu porter jamais  
 Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits !

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCÈNE IV.

**ELECTRE, IPHISE, d'un côté; ORESTE, PYLADE,**  
*de l'autre, avec un esclave, qui porte l'urne et l'épée.*

**ELECTRE.**

L'ESPÉRANCE trompée accable et décourage.  
Un seul mot de Pammène a fait évanouir.  
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.  
Ce jour faible et tremblant, qui consolait ma vue,  
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.  
Ah ! la vie est pour nous un cercle de douleur !

**ORESTE, à Pylade.**

Tu vois ces deux objets ; ils m'arrachent le cœur.

**PYLADE.**

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

**ORESTE.**

La plainte doit régner dans l'empire d'Égisthe.

**IPHISE, à Electre.**

Voilà ces étrangers.

**ELECTRE.**

Présages douloureux !

Le nom d'Égisthe, ô ciel ! est prononcé par eux.

**IPHISE.**

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

**ELECTRE.**

Hélas ! ainsi que vous j'aurais été trompée.

*(à Oreste.)*

Eh ! qui donc êtes-vous, étrangers malheureux ?

Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux ?



ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la présence  
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.

Qui ? du roi ! quoi ! des Grecs osent donner ce nom  
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon !

PYLADE.

Il règne ; c'est assez, et le ciel nous ordonne  
Que, sans peser ses droits, nous respectons son trône.

ÉLECTRE.

Maxime horrible et lâche ! Eh ! que demandez-vous  
Au monstre ensanglanté qui règne ici sur nous ?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ÉLECTRE.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses ?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne, hélas ! ô surprise ! ô douleurs !

PYLADE.

Oreste. . .

ÉLECTRE.

Oreste ! ah dieux ! il est mort ; je me meurs.

ORESTE, *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami, peut-on les méconnaître  
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître ?  
Tout mon sang se soulève. Ah, princesse ! ah ! vivez.

ÉLECTRE.

Moi, vivre ! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,  
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Électre ! Iphise ! où suis-je ? impitoyables dieux !

(à celui qui porte l'urne.)

Otez ces monuments ; éloignez de leurs yeux

Cette urne dont l'aspect....

ÉLECTRE, revenant à elle, et courant vers l'urne.

Cruel, qu'osez-vous dire ?

Ah ! ne m'en privez pas ; et devant que j'expire,

Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains

Ces restes échappés à des dieux inhumains.

Donnez.

(elle prend l'urne et l'embrasse.)

ORESTE.

Que faites-vous ? cessez.

PYLADE.

Le seul Égisthe

Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je ? ô nouveau crime ! ô désastres plus grands !

Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !

Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon âme déchirée

Ne peut plus....

ÉLECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs ?

Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,

S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses

Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses....

ORESTE.

Ah dieux !

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas et ma mort,  
Répondez-moi ; comment avez-vous su son sort ?  
Étiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes,  
Vous surtout, dont les traits... Vos bouches sont muettes ;  
Quand vous m'assassinez , vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop , et les dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?  
Non , fatal étranger , je ne rendrai jamais  
Ces présents douloureux que ta pitié m'a faits ;  
C'est Oreste , c'est lui... Vois sa sœur expirante  
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains tonnez.  
Electre....

ÉLECTRE.

Eh bien ?

ORESTE.

Je dois....

PYLADE.

Ciel !

ÉLECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Apprenez..

SCÈNE V.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE,  
ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE, GARDES.

ÉGISTHE.

QUEL spectacle ! ô fortune à mes lois asservie !  
Pammène, est-il donc vrai ? mon rival est sans vie !  
Vous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ÉLECTRE.

O rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit ?

ÉGISTHE.

Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste :  
(on prend l'urne des mains d'Electre.)

ÉLECTRE.

Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste :  
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,  
Joins le père aux enfants, joins le frère à la sœur.  
Monstre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,  
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.  
Contemplez avec lui des spectacles si doux,  
Mère trop inhumaine ; ils sont dignes de vous.  
(Iphise l'emmène.)

## SCÈNE VI.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE,  
GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre !

ÉGISTHE.

Elle en sera punie.

Qu'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie ;  
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :  
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.  
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,  
De qui je dois payer le zèle et le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présents,  
D'un important trépas gages intéressants ;  
Ce glaive, cet anneau : vous devez les connaître ;  
Agamemnon les eut quand il fut votre maître ;  
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'est vous que mon fils...

ÉGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.  
De quel sang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu... Seigneur, il pourra l'être.  
Mon père aux champs troyens a signalé son bras,  
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.  
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire  
Qui des Grecs triomphants ont suivi la victoire.  
Ma mère m'abandonne, et je suis sans secours ;  
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.

Cet ami me tient lieu de fortune et de père.  
J'ai recherché l'honneur et bravé la misère.  
Seigneur, tel est mon sort.

ÉGISTHE.

Dites-moi dans quels lieux  
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,  
Dans un bois qui conduit au temple d'Épidaure.

ÉGISTHE.

Mais le roi d'Épidaure avait prosrit ses jours ;  
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, et je hais l'infamie.  
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.  
Des intérêts secrets, seigneur, m'avaient conduit :  
Cet ami les connut ; il en fut seul instruit.  
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.  
Je suis loin de vanter ma victoire et mon zèle ;  
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi ;  
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve est devant moi....  
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense :  
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.  
Je sors....

ÉGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, seigneur ;  
Son aspect me remplit d'épouvante et d'horreur.  
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre  
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.  
Les déités du Styx marchaient à ses côtés.

ÉGISTHE.

Qui ! vous ?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés ?

ORESTE.

J'allais, comme la reine, implorer la clémence  
De ces mânes sanglants qui demandent vengeance.  
Le sang qu'on a versé doit s'expier, seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.  
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste :  
On disait que proscrit, errant, et malheureux,  
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.  
Tel fut le sort d'Oreste, et son dessein peut-être.  
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.  
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui ! lui, madame ? un fils armé contre sa mère !  
Ah ! qui peut effacer ce sacré caractère ?  
Il respectait son sang... peut-être il eût voulu...

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel !

ÉGISTHE.

Que dites-vous ? où l'aviez-vous connu ?

PYLADE.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent ;  
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent ;  
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui... j'y sus son dessein.

ÉGISTHE.

Eh bien, quel était-il ?

ORESTE.

De vous percer le sein :

ÉGISTHE.

Je connaissais sa rage, et je l'ai méprisée.  
Mais de ce nom d'Oreste Électre autorisée  
Semblait tenir encor tout l'état partagé ;  
C'est d'Électre surtout que vous m'avez vengé.  
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses :  
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.  
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,  
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,  
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance,  
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,  
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :  
C'est m'acquitter vers vous bien-moins que la punir.  
Si de Priam jadis la race malheureuse  
Traina chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,  
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi ? je souffrirais....

ÉGISTHE.

Eh, madame, en ce jour,

Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste ?  
N'épargnez point Électre, ayant proscrit Oreste.

(à Oreste.)

Vous... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présents ; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine et la vengeance :



Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.  
 Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,  
 Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.  
 Osons-nous préparer ce festin sanguinaire  
 Entre l'urne du fils et la tombe du père ?  
 Osons-nous appeler à nos solennités  
 Les dieux de ma famille à qui vous insultez,  
 Et livrer, dans les jeux d'une pompe funeste,  
 Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste ?  
 Non ; trop d'horreur ici s'obstine à me troubler ;  
 Quand je connais la crainte, Égisthe peut trembler.  
 Ce meurtrier m'accable ; et je sens que sa vue  
 A porté dans mon cœur un poison qui me tue.  
 Je cède, et je voudrais, dans ce mortel effroi,  
 Me cacher à la terre, et, s'il se peut, à moi.

( elle sort. )

ÉGISTHE, à Oreste.

Demeurez. Attendez que le temps la désarme.  
 La nature un moment jette un cri qui l'alarme ;  
 Mais bientôt, dans un cœur à la raison rendu,  
 L'intérêt parle en maître, et seul est entendu.  
 En ces lieux avec nous célébrez la journée  
 De son couronnement et de mon hyménée.

( à sa suite. )

Et vous.... dans Épidaure allez chercher mon fils ;  
 Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

## SCÈNE VII.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

VA, tu verras Oreste à tes pompes cruelles ;  
 Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens que je tremble pour vous !  
Je crains votre tendresse, et plus votre courroux ;  
Dans ses émotions je vois votre ame altière ;  
A l'aspect du tyran, s'élançant toute entière ;  
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir ;  
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah ! Clytemnestre encor trouble plus mon courage,  
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !  
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,  
Les combats qu'en son ame excitait mon récit ?  
Je les éprouvais tous ; ma voix était tremblante.  
Ma mère en me voyant s'effraie et m'épouvante.  
Le meurtre de mon père, et mes sœurs à venger,  
Un barbare à punir, la reine à ménager,  
Électre, son tyran, mon sang qui se soulève ;  
Que de tourments secrets ! ô dieu terrible, achève !  
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,  
Ce moment de vengeance, et que prévient mon cœur !  
Quand pourrai-je servir ma tendresse et ma haine,  
Mêler le sang d'Egisthe aux cendres de Plistène,  
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur  
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur ?

## SCÈNE VIII.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait, cher Pammène ? as-tu quelque espérance ?

PAMMÈNE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance ;

Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,  
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment !

PYLADE.

Quoi ! pour Oreste aurai-je à craindre encore ?

PAMMÈNE.

Il arrive à l'instant un courrier d'Épidaure ;  
Il est avec Égisthe ; il glace mes esprits :  
Égisthe est informé de la mort de son fils.

PYLADE.

Ciel !

ORESTE.

Sait-il que ce fils , élevé dans le crime ,  
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime ?

PAMMÈNE.

On parle de sa mort , on ne dit rien de plus ;  
Mais de nouveaux avis sont encore attendus.  
On se tait à la cour , on cache à la contrée  
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.  
Égisthe avec la reine en secret renfermé  
Ecoute ce récit , qui n'est pas confirmé ;  
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidèle ,  
Qui , pour le sang des rois comme moi plein de zèle ,  
Gémissant et caché , traîne encor ses vieux ans  
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices ;  
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices :  
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas ?  
Cher Pylade , est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras ;

Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,  
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?  
Marchons ; notre péril doit nous déterminer :  
Qui ne craint point la mort , est sûr de la donner.  
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,  
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMÈNE.

Eh bien ! il faut paraître , il faut vous découvrir  
A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir.  
Il en est , j'en réponds , cachés dans ces asiles ;  
Plus ils sont inconnus , plus ils seront utiles.

PYLADE.

Allons ; et si les noms d'Oreste et de sa sœur,  
Si l'indignation contre l'usurpateur,  
Le tombeau de ton père , et l'aspect de sa cendre ,  
Les dieux qui t'ont conduit , ne peuvent te défendre ;  
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés ,  
Je t'ai voué mes jours , ils te sont consacrés.  
Nous périrons unis ; c'est l'espoir qui me reste ;  
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel ! ne frappe que moi , mais daigne , en ta pitié ,  
Protéger son courage , et servir l'amitié.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

**D**E Pammène, il est vrai, la sage vigilance  
D'Égisthe pour un temps trompe la défiance;  
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,  
Frappaient en même temps les derniers de ses fils.  
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,  
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.  
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur;  
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;  
Ce fer est enlevé par des mains sacrilèges.  
L'asile de la mort n'a plus de privilèges;  
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,  
Ne lui donne sur nous quelque affreuse ciarté.  
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout, sans doute il faut l'attendre.  
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,  
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,  
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,  
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pylade, ah ciel; ah, trop barbare loi!  
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi!  
Quoi! j'abandonne Électre à sa douleur mortelle!

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.  
Électre peut te perdre, et ne peut te servir ;  
Les yeux de tes tyrans sont tout près de s'ouvrir :  
Renferme cette amour et si sainte et si pure.  
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?  
Ah ! de quels sentiments te laisses-tu troubler ?  
Il faut venger Électre, et non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.  
Va, j'observerai tout avec empressement ;  
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

## SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE.

ÉLECTRE.

Le perfide.... Il échappe à ma vue indignée.  
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,  
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

(à Pylade.)

Toi, qui sembles frémir, et qui n'oses me voir,  
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare  
Où va cet assassin, de mon sang trop avare ;  
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;  
Il obéit aux dieux : imitez-le, madame.  
Les arrêts du destin trompent souvent notre amé ;

Il conduit les mortels, il dirige leurs pas  
 Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas.  
 Il plonge dans l'abîme, et bientôt en retire ;  
 Il accable de fers, il élève à l'empire,  
 Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.  
 Gardez de succomber à vos tourments nouveaux :  
 Soumettez-vous ; c'est tout ce que je puis vous dire.

## SCÈNE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Ses discours ont accru la fureur qui m'inspire.  
 Que veut-il ? prétend-il que je doive souffrir  
 L'abominable affront dont on m'ose couvrir ?  
 La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,  
 N'avaient donc pu combler ma profonde misère !  
 Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,  
 De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,  
 Et, pressée en tout temps d'une main meurtrière,  
 Servir tous les bourreaux de ma famille entière !  
 Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau  
 Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,  
 Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,  
 Qui trompas un moment ma douleur étouffée !  
 Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,  
 Sers un projet plus digne, et mes justes efforts.  
 Égisthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine ;  
 De quelque nouveau crime il prépare la scène,  
 Pour fuir la main d'Électre il prend de nouveaux soins ;  
 A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.

Je ne puis me baigner dans le sang des deux traîtres ;  
Allons , je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHIGÈNE.

Est-il bien vrai qu'Orèste ait péri de sa main ?  
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain ;  
Il partageait ici notre douleur amère ;  
Je l'ai vu révéler la cendre de mon père.

ÉLECTRE.

Ma mère en fait autant : les coupables mortels  
Se baignent dans le sang , et tremblent aux autels ;  
Ils passent , sans rougir , du crime au sacrifice.  
Est-ce ainsi que des dieux on trompe la justice ?  
Il ne trompera pas mon courage irrité.  
Quoi ! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté ?  
Egisthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée ?  
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée ,  
La victime , le prix de ces noirs attentats ,  
Dont vous osez douter , quand je meurs dans vos bras ,  
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père ?  
Ma sœur , ah ! si jamais Électre vous fut chère ,  
Ayez du moins pitié de mon dernier moment :  
Il faut qu'il soit terrible ; il faut qu'il soit sanglant.  
Allez ; informez-vous de ce que fait Pammène ,  
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.  
La cruelle a , dit-on , flatté mes ennemis ;  
Tranquille , elle a reçu l'assassin de son fils ;  
On l'a vu partager (et ce crime est croyable)  
De son indigne époux la joie impitoyable.  
Une mère ! ah , grands dieux !... ah ! je veux de ma main ,  
A ses yeux , dans ses bras , immoler l'assassin ;  
Je le veux.



IPHIGÈNE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice ;  
 L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.  
 Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.  
 Je vais avec Pammène avoir un entretien.  
 Électre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,  
 A cacher à nos yeux un important mystère.  
 Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,  
 Imprudence excusable au cœur des malheureux :  
 On se cache de vous ; Pammène vous évite,  
 J'ignore comme vous quel projet il médite :  
 Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.  
 Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

## SCÈNE IV.

ÉLECTRE.

Un repentir ! qui ? moi ! mes mains désespérées  
 Dans ce grand abandon seront plus assurées.  
 Euménides, venez, soyez ici mes dieux ;  
 Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,  
 Ce palais, plus rempli de malheurs et de crimes  
 Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes :  
 Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi ;  
 Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi ;  
 Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;  
 Oreste, Agamemnon, Electre, vous appellent :  
 Les voici, je les vois, et les vois sans terreur ;  
 L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.  
 Ah ! le barbare approche ; il vient ; ses pas impies  
 Sont à mes yeux vengeurs entourés de furies.  
 L'enfer me le désigne, et le livre à mon bras,

SCÈNE V.

ÉLECTRE, dans le fond ; ORESTE, d'un autre côté.

ORESTE.

Où suis-je ? C'est ici qu'on adressa mes vœux.  
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !  
Redoutable berceau des enfants de Tantale,  
Famille des héros et des grands criminels,  
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels ?  
L'horreur qui règne ici m'environne et m'accable.  
De quoi suis-je puni ? de quoi suis-je coupable ?  
Au sort de mes aïeux ne pourrai-je échapper ?

ÉLECTRE, avançant un peu du fond du théâtre.  
Qui m'arrête ? et d'où vient que je crains de frapper ?  
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'est fait entendre ?  
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,  
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ÉLECTRE.

Juste ciel ! est-ce à lui de prononcer ce nom ?

ORESTE.

O malheureuse Electre !

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire :  
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?  
Qu'importe des remords à mon juste courroux ?  
(elle avance vers Oreste.)

Frappons.... Meurs, malheureux !

ORESTE, lui saisissant le bras.

Justes dieux ! est-ce vous,

Chère Electre ?...

ORESTE.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je ?

ORESTE.

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ÉLECTRE.

J'allais verser ton sang ; j'allais venger mon frère.

ORESTE, *la regardant avec attendrissement.*

Le venger ! et sur qui ?

ÉLECTRE.

Son aspect, ses accents,

Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.

Quoi ! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse !

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ÉLECTRE.

O vengeance trompeuse !

D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé ?

ORESTE.

Sœur d'Oreste....

ÉLECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où m'es-tu engagé ?

ÉLECTRE.

Ah ! ne me trompez plus : parlez ; il faut m'apprendre

L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre ;

Par pitié, répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis... fuyez-moi.

ÉLECTRE.

Qui ! moi vous fuir !

ORESTE.

Tremblez.

ÉLECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Je suis... Cessez. Gardez qu'on ne vous voie.

ÉLECTRE.

Ah ! vous me remplissez de terreur et de joie !

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ÉLECTRE.

Oui, je l'aime ; oui, je crois

Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix ;

La nature nous parle, et perce ce mystère ;

Ne lui résistez pas : oui, vous êtes mon frère ;

Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse ; hélas !

Cher Oreste, et ta sœur a voulu ton trépas !

ORESTE, *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte ;

Un dieu me retenait ; mais Électre est plus forte.

ÉLECTRE.

Il t'a rendu ta sœur, et tu crains son courroux !

ORESTE.

Ses ordres menaçants me dérobaient à vous.

Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse ?

ÉLECTRE.

Ta faiblesse est vertu : partage mon ivresse.

A quoi m'exposais-tu, cruel ? à t'immoler.

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ÉLECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des dicux.

ÉLECTRE.

C'est moi qui te l'arrache,  
Moi, qu'un serment plus saint à leur vengeance attache;  
Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,  
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ÉLECTRE.

Ce sang va s'épurer : viens punir le coupable ;  
Les oracles, les dieux, tout nous est favorable ;  
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

## SCÈNE VI.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

Ah ! venez et joignez tous vos transports aux miens ;  
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE, à *Oreste*.

Quoi ! vous avez trahi ce dangereux mystère !  
Pouvez-vous....

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,  
Qu'il me donne des lois que je puisse accomplir.

ÉLECTRE, à *Pylade*.

Quoi ! vous lui reprochez de finir ma misère ?  
Cruel ! par quelle loi, par quel ordre sévère,  
De mes persécuteurs prenant les sentiments,  
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassements ?  
A quoi m'exposiez-vous ? Quelle rigueur étrange....

PYLADE.

Je voulais le sauver : qu'il vive, et qu'il vous venge.

PAMMÈNE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés ;  
On entend vos soupirs, et vos pas sont comptés,  
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune  
Trompe de nos tyrans la recherche importune,  
Ont adoré leur maître : il était secondé ;  
Tout était prêt, madame, et tout est hasardé.

ÉLECTRE.

Mais Égisthe en effet ne m'a-t-il pas livrée.  
A la main qu'il croyait de mon sang altérée ?  
(à Oreste.)

Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi ?  
Oui, vous êtes mon maître : Égisthe est obéi.  
Du barbare une fois la volonté m'est chère.  
Tout est ici pour nous.

PAMMÈNE.

Tout vous devient contraire.  
Égisthe est alarmé, redoutez son transport ;  
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.  
Séparons-nous.

PYLADE, à Pammène.

Va, cours, ami fidèle et sage,  
Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.  
Les moments nous sont chers ; il est temps d'éclater,

## SCÈNE VII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ORESTE,  
PYLADE, GARDES.

ÉGISTHE.

MINISTRES de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,  
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,  
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

PYLADE.

Egisthe, contre toi qu'avons-nous attenté ?  
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

EGISTHE.

Allez, et secondez ma fureur vengeresse.  
Quoi donc ! à son aspect vous semblez tous frémir ?  
Allez, dis-je, et gardez de me désobéir :  
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez ! Osez-vous bien, barbare...  
Arrêtez ! le ciel même est de leur sang avare ;  
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah dieux !

EGISTHE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux ;  
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

## SCÈNE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

Ah ! daignez m'écouter ; et si vous êtes mère,  
Si j'ose rappeler vos premiers sentiments,  
Pardonnez pour jamais mes vains emportements,  
D'une douleur sans borne effet inévitable ;  
Hélas ! dans les tourments la plainte est excusable.  
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir :  
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir  
La seule occasion d'expier des offenses  
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;  
Peut-être, en les sauvant, tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer ?

ÉLECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie ;  
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;  
Le ciel vous les confie , et vous répondez d'eux.  
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.  
Sommes-nous dans Argos , ou bien dans la Tauride ,  
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide ,  
Du sang des étrangers fait fumer son autel ?  
Eh bien ! pour les ravir tous deux au coup mortel ,  
Que faut-il ? Ordonnez , j'épouserai Plistène ;  
Parlez , j'embrasserai cette effroyable chaîne :  
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever :  
J'obéis , j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?

Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie  
Du malheureux Plistène a terminé la vie ?

ÉLECTRE.

Quoi donc , le ciel est juste ! Égisthe perd un fils ?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis !

ÉLECTRE.

Ah ! dans le désespoir où mon ame se noie ,  
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie ;  
Non , je n'insulte point au sort d'un malheureux ,  
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.  
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée  
Ne voit point d'autre objet , et n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va , je t'entends trop bien ; tu m'as trop confirmé



Les soupçons dont Égisthe était tant alarmé.  
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste,  
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ÉLECTRE.

Eh bien ! s'il était vrai, si le ciel l'eût permis. . .  
Si dans vos mains, madame, il mettait votre fils. . .

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je fasse ?

ÉLECTRE.

Quoi ! vous hésiteriez à demander sa grâce !  
Lui ! votre fils ! ô ciel ! . . . . quoi, ses périls passés. . .  
Il est mort ; c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va, ta fureur nouvelle  
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;  
Je le prends sous ma garde : il pourra m'en punir. . .  
Son nom seul me prépare un cruel avenir. . .  
N'importe. . . Je suis mère, il suffit ; inhumaine,  
J'aime encor mes enfants. . . tu peux garder ta haine.

ÉLECTRE.

Non, madame, à jamais je suis à vos genoux :  
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux :  
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,  
Et, pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

F I N D U Q U A T R I È M E A C T E .

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

ÉLECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte ;  
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte ;  
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers ;  
Iphise ne vient point ; les chemins sont ouverts :  
La voici : je frémis.

## SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

QUE faut-il que j'espère ?

Qu'a-t-on fait ? Clytemnestre ose-t-elle être mère ?

Ah ! si... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.

Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?

En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?

Parlez. Désespérez mon ame intimidée ;

Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espère, mais je crains.

Égisthe a des avis, mais ils sont incertains ;

Il s'égare ; il ne sait, dans son trouble funeste,

S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste ;

Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis ;

Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.

Et les fureurs d'Électre, et les larmes d'Iphise,  
 Et l'indigne pitié dont votre ame est surprise.  
 Oreste vit encore, et j'ai perdu mon fils !  
 Le détestable Oreste en mes mains est remis ;  
 Et, quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère,  
 Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien ! ce sacrifice est horrible à mes yeux.

ÉGISTHE.

A vous ?

CLYTEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.  
 Je prétends mettre un terme au cours des homicides,  
 A la fatalité du sang des Pélopidés.  
 Si mon fils, après tout, n'est pas entre vos mains,  
 Pourquoi verser du sang, sur des bruits incertains ?  
 Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence ?  
 Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.  
 Oui, j'obtiendrai sa grâce, en dussé-je périr.

ÉGISTHE.

Je dois la refuser, afin de vous servir.  
 Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.  
 Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite.  
 L'un des deux est Oreste, et tous deux vont périr.  
 Je ne puis balancer, je n'ai point à choisir.  
 A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi ! sa famille entière  
 Perdra-t-elle à vos pieds ses cris et sa prière ?  
*(elle se jette à ses pieds.)*  
 Avec moi, chère Electre, embrassez ses genoux :  
 Votre audace vous perd.

ÉLECTRE.

Où me réduisez-vous ?

Quel affront pour Oreste , et quel excès de honte !

Elle me fait horreur . . . Eh bien , je la surmonte.

Eh bien , j'ai donc connu la bassesse et l'effroi !

Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

*(sans se mettre à genoux.)*

Cruel ! si ton courroux peut épargner mon frère ,

Je ne puis oublier le meurtre de mon père ;

Mais je pourrais du moins , muette à ton aspect ,

Me forcer au silence , et peut-être au respect.

Que je demeure esclave , et que mon frère vive.

ÉGISTHE.

Je vais frapper ton frère , et tu vivras captive :

Ma vengeance est entière ; au bord de son cercueil ,

Je te vois , sans effet , abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Égisthe , c'en est trop ; c'est trop braver peut-être

Et la veuve et le sang du roi qui fut ton maître.

Je défendrai mon fils ; et , malgré tes fureurs ,

Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.

Que veux-tu ? ta grandeur , que rien ne peut détruire ,

Oreste en ta puissance , et qui ne peut te nuire ,

Électre enfin soumise , et prête à te servir ,

Iphise à tes genoux , rien ne peut te fléchir !

Va , de tes cruautés je fus assez complice ;

Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.

Faut-il , pour t'affermir dans ce funeste rang ,

T'abandonner encor le plus pur de mon sang ?

N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?

L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide ;

L'autre m'arrache un fils , et l'égorge à mes yeux

Sur la cendre du père , à l'aspect de ses dieux :  
 Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème ,  
 Odieux à la Grèce , et pesant à moi-même !  
 Je t'aimai , tu le sais , c'est un de mes forfaits ;  
 Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.  
 Mais enfin de mon sang mes mains seront avares ;  
 Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares ;  
 J'arrêterai ton bras levé pour le verser.  
 Tremble , tu me connais. . . tremble de m'offenser.  
 Nos nœuds me sont sacrés , et ta grandeur m'est chère ;  
 Mais Oreste est mon fils , arrête , et crains sa mère.

ÉLECTRE.

Vous passez mon espoir. Non , madame , jamais  
 Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.  
 Continuez , vengez vos enfants et mon père.

ÉGISTHE.

Vous comblez la mesure , esclave téméraire.  
 Quoi donc , d'Agamemnon la veuve et les enfants  
 Arrêteraient mes coups par des cris menaçants !  
 Quel démon vous aveugle , ô reine malheureuse ?  
 Et de qui prenez-vous la défense odieuse ?  
 Contre qui , juste ciel ! . . . Obéissez , courez :  
 Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

## SCÈNE IV.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE,  
 IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR !

ÉGISTHE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste ?  
 Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils ?

ÉLECTRE.

Mon frère ?

ÉGISTHE.

Eh bien, est-il puni ?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

ÉGISTHE.

Je suis désobéi !

DIMAS.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vu Pammène.  
Pylade, cet ami qui partage sa chaîne,  
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon ;  
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

ÉGISTHE.

Allons, je vais paraître, et presser leur supplice.  
Qui n'ose me venger, sentira ma justice.  
Vous, retenez ses sœurs ; et vous, suivez mes pas.  
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.  
Quels mortels et quels dieux pourraient sauver Oreste  
Du père de Plistène, et du fils de Thyeste ?

## SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUIVEZ-LE, montrez-vous, ne craignez rien, parlez ;  
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ÉLECTRE.

Au nom de la nature achevez votre ouvrage ;  
De Clytemnestre enfin déployez le courage.  
Volez , conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles , ces soldats  
Me respectent à peine , et retiennent vos pas.  
Demeurez ; c'est à moi , dans ce moment si triste ,  
De répondre des jours et d'Oreste et d'Égisthe :  
Je suis épouse et mère ; et je veux à la fois ,  
Si j'en puis être digne , en remplir tous les droits.  
*(elle sort.)*

## SCÈNE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AN ! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste ,  
En défendant Oreste , elle ménage Égisthe.  
Les cris de la pitié , du sang , et des remords ,  
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.  
Égisthe furieux , et brûlant de vengeance ,  
Consomme ses forfaits pour sa propre défense ;  
Il condamne , il est maître ; il frappe , il faut périr.

ÉLECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir !  
 Je descends dans la tombe avec cette infamie,  
 Avec le désespoir de m'être démentie !  
 J'ai supplié ce monstre et j'ai hâté ses coups :  
 Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.  
 Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ;  
 Ces peuples dont Égisthe a soulevé la haine ;  
 Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur ,  
 Et qui lui Défendaient de consoler sa sœur ;  
 Ces filles de la nuit, dont les mains infernales  
 Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales ?  
 Quoi ! la nature entière, en ce jour de terreur,  
 Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur ;  
 Et tout est pour Égisthe, et mon frère est sans vie ;  
 Et les dieux, les mortels, et l'enfer m'ont trahie !

## SCÈNE VII.

ÉLECTRE, PYLADE, IPHISE.

ÉLECTRE.

En est-ce fait, Pylade ?

PYLADE.

Oui, tout est accompli,  
 Tout change ; Électre est libre, et le ciel obéi

ÉLECTRE.

Comment ?

PYLADE.

Oreste règne, et c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes dieux !



ÉLECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie,  
Oreste ! est-il possible ?

PYLADE.

Oreste tout puissant  
Va venger sa famille et le sang innocent.

ÉLECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère ?

PYLADE.

Son courage , son nom , le nom de votre père ,  
Le vôtre , vos vertus , l'excès de vos malheurs ,  
La pitié , la justice , un dieu qui parle aux cœurs.  
Par les ordres d'Égisthe on amenait à peine ,  
Pour mourir avec nous , le fidèle Pammène ;  
Tout un peuple suivait , morne , glacé d'horreur ;  
J'entrevois sa rage à travers sa terreur ;  
La garde retenait leurs fureurs interdites.  
Oreste se tournant vers ses fiers satellites ,  
Immolez , a-t-il dit , le dernier de vos rois ;  
L'osez-vous ? A ces mots , au son de cette voix ,  
A ce front où brillait la majesté suprême ,  
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même ,  
Qui , perçant du tombeau les gouffres éternels ,  
Revenait en ces lieux commander aux mortels.  
Je parle : tout s'émeut ; l'amitié persuade ;  
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade :  
Des soldats avançaient pour nous envelopper ,  
Ils ont levé le bras , et n'ont osé frapper :  
Nous sommes entourés d'une foule attendrie ;  
Le zèle s'enhardit , l'amour devient furie.  
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.  
Égisthe avec les siens d'un pas précipité

Vole, croit le punir, arrive, et voit son maître.  
 J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître,  
 Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,  
 Dans sa confusion ses soldats l'insulter.  
 O jour d'un grand exemple ! ô justice suprême !  
 Des fers que nous portions il est chargé lui-même.  
 La seule Clytemnestre accompagne ses pas,  
 Le protège, l'arrache aux fureurs des soldats,  
 Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide  
 A la fureur commune enlève le perfide,  
 Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,  
 Et conjure son fils d'épargner son époux.  
 Oreste parle au peuple, il respecte sa mère ;  
 Il remplit les devoirs et de fils et de frère.  
 A peine délivré du fer de l'ennemi,  
 C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère ;  
 Voyons Oreste heureux, et consolons ma mère.

ÉLECTRE.

Quel bonheur inouï, par les dieux envoyé !  
 Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,  
 Venez.

PYLADE, à sa suite.

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles ;  
 Fers, tombez de ses mains ; le sceptre est fait pour elles.  
 (*on lui ôte ses chaînes.*)

## SCÈNE VIII.

ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

Ah ! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur ?  
Pourquoi ne vient-il pas ?

PAMMÈNE.

Ce moment de terreur  
Est destiné, madame, à ce grand sacrifice  
Que la cendre d'un père attend de sa justice :  
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel  
Où sa main doit verser le sang du criminel.  
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.  
Ce devoir redoutable est juste et nécessaire ;  
Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.  
Vous connaissez les lois qu'Argos tient de ses dieux ;  
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes  
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemnestre en ces moments d'honneur ?  
Voyons-la.

PAMMÈNE.

Clytemnestre, en proie à sa fureur,  
De son indigne époux défend encor la vie ;  
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

ÉLECTRE.

Elle défend Egisthe... elle de qui le bras  
A sur Agamemnon... Dieux, ne le souffrez pas !

PAMMÈNE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides  
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,

Ministres des arrêts prononcés par le sort,  
Marcher autour d'Oreste, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et sanglant, soyez un jour de grâce;  
Terminez les malheurs attachés à ma race.  
Ah, ma sœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ÉLECTRE.

C'est ma mère!

PAMMÈNE.

Elle-même.

CLYTEMNÈSTRE, *derrière la scène*:

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNÈSTRE, *derrière la scène*.

Mon fils!

ÉLECTRE.

Il frappe Égisthe. Achève, et sois inexorable;  
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable:  
Immole entre ses bras cet infâme assassin;  
Frappe, dis-je.

CLYTEMNÈSTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O destinée!

IPHISE.

O crime!

ÉLECTRE.

Ah, trop malheureux frère!

Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!

Jour à jamais affreux!

## SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ORESTE.

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi !

Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi !  
 Je vous suis aux enfers, éternelles victimes ;  
 Je dispute avec vous de tourments et de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....

Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever.

ÉLECTRE.

Quoi ! de la main d'un fils ! quoi ! par ce coup funeste,  
 Vous....

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi ; non, ce n'est point Creste ;  
 Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups :  
 Exécration d'un éternel courroux,  
 Banni de mon pays par le meurtre d'un père,  
 Banni du monde entier par celui de ma mère,  
 Patrie, états, parents, que je remplis d'effroi,  
 Innocence, amitié, tout est perdu pour moi !  
 Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,  
 Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,  
 Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats !  
 Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas !  
 Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,  
 Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable !

Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez ?  
 Quel est le nouveau crime où vous me condamnez ?  
 Parlez. . . Vous prononcez le nom de la Tauride ;  
 J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,  
 Qui n'offre que du sang à des dieux en courroux,  
 A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

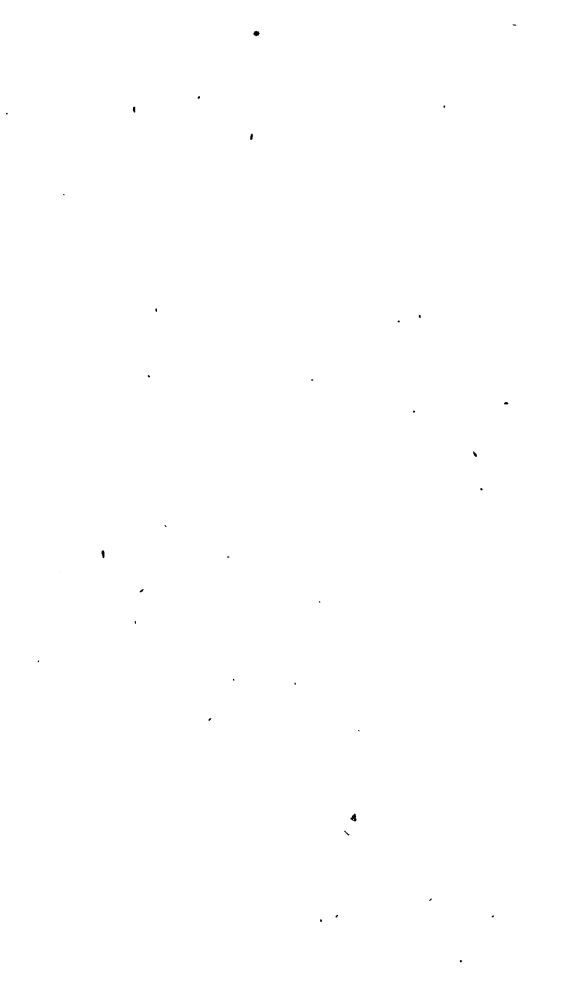
ÉLECTRE.

Demeurez : conjurez leur justice et leur haine.

PYLADE.

Je te suivrai partout où leur fureur t'entraîne.  
 Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,  
 Des malheurs des mortels, et du courroux des dieux !

FIN D'ORESTE.



**L'ORPHELIN  
DE LA CHINE,  
TRAGÉDIE ;**

**Représentée , pour la première fois , le 20 auguste  
1755.**





---

# A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA  
CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUE-  
DOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

JE voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, et je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agréments de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles où je me suis retiré, et où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai

consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions et mes paroles : il se trompe quelquefois , vous le savez , mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que , si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi , on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que , si votre oncle fonda des beaux arts en France , vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint , il y a quelque temps , à la lecture de l'Orphelin de Tchao , tragédie chinoise , traduite par le P. Brémare , qu'on trouve dans le recueil que le P. du Halde a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle , sous la dynastie même de Gengis-Kan. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare ; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car,

**lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.**

**La tragédie chinoise, qui porte le nom de l'Orphelin, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation : elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivants des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action et en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-temps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du monde, et dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de Pilpay et de Lokman, qui renferment toute la morale, et qui instruisent en**

allégories toutes les nations et tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs et les Romains, sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit : aussi nous voyons qu'à peine Pierre le Grand eut policé la Russie, et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plus nous l'avons vue adopter nos spectacles : le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute bar-

bare en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos troubadours, notre bazoche, la société des enfants sans souci, et de la mère-sotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de Louis XII et de Charles VIII.

On ne peut comparer l'Orphelin de Tchao qu'aux tragédies françaises et espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la pièce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de Shakespear et de Lopez de Vega, qu'on a nommées tragédies ; c'est un entassement d'événements incroyables. L'ennemi de la maison de Tchao veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme Jacques Ay-mard, parmi nous, devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de

l'empereur, et envoie à son ennemi Tchao une corde, du poison et un poignard. Tchao chante selon l'usage, et se coupe la gorge en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la maison de Tchao. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfants, afin que l'orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les Mille et une nuits en action et en scènes; mais, malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; et, malgré la foule des événements, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont deux grands mérites en tout temps et chez toutes les nations; et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de temps et d'action, développements de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui

manque; et cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisons alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, et si long-temps auparavant, savaient faire de meilleurs poèmes dramatiques que tous les Européens, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins et de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers éléments de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui



nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, et ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé Metastasio a pris pour sujet d'un de ses poèmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison, et il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-Kan, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art,

n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaire*, et jusqu'à cette pièce chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré ; et que, dans l'histoire du siècle de Louis XIV, j'ai célébré mon roi et ma patrie, sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois traduit en espagnol par le célèbre Navarette :

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le  
 « montre qu'à tes amis : crains le public et  
 « tes confrères : car on falsifiera, on empoi-  
 « sonnera ce que tu auras fait, et on t'impu-  
 « tera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie,  
 « qui a cent trompettes, les fera sonner pour  
 « te perdre, tandis que la vérité, qui est  
 « muette, restera auprès de toi. Le célèbre  
 « Ming fut accusé d'avoir mal pensé du Tien  
 « et du Li, et de l'empereur Vang ; on trouva  
 « le vieillard moribond qui achevait le pané-  
 « gyrique de Vang, et un hymne au Tien et  
 « au Li, etc. »

---

## PERSONNAGES.

**GENGIS-KAN**, empereur tartare.

**OCTAR**,  
**OSMAN**, } guerriers tartares.

**ZAMTI**, mandarin lettré.

**IDAMÉ**, femme de Zamti.

**ASSELI**, attachée à Idamé.

**ÉTAN**, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des mandarins, qui  
tient au palais impérial, dans la ville de Cam-  
balu, aujourd'hui Pékin.

# L'ORPHELIN DE LA CHINE, TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE I

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,  
En ce jour de carnage et de destruction,  
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,  
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,  
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,  
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSÉLI.

Eh ! qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune ,  
Les tristes sentiments de sa propre infortune :  
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris  
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?  
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,  
Où le roi dérobaît à la publique vue  
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,  
Interprètes des lois, ministres des autels,  
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible et timide,  
Dont n'a point approché cette guerre homicide,

Nous ignorons encore à quelle atrocité  
 Le vainqueur insolent porte sa cruauté.  
 Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.  
 Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes,

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !  
 Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main  
 Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,  
 Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.  
 C'est ce fier Gengis-Kar, dont les affreux exploits  
 Font un vaste tombeau de la superbe Asie.  
 Octar, son lieutenant, déjà, dans sa furie,  
 Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.  
 Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.  
 Cette ville, autrefois souveraine du monde,  
 Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.  
 Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,  
 Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,  
 Sous qui de cet état la fin se précipite,  
 Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,  
 Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,  
 Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,  
 Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?  
 C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,  
 Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,  
 Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,  
 Aux portes du palais demander un asile.  
 Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !  
Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage  
A vos parents surpris parurent un outrage !  
Lui qui traîne après lui tant de rois ses suivants,  
Dont le nom seul impose au reste des vivants !

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,  
Sa future grandeur, brillaient sur son visage ;  
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;  
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,  
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.  
Il m'aimait ; et mon cœur s'en applaudit peut-être :  
Peut-être qu'en secret je tirais vanité  
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,  
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,  
D'instruire à nos vertus son féroce courage,  
Et de le rendre enfin, grâce à ces liens,  
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.  
Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre ;  
Un refus a produit les malheurs de la terre.  
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.  
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,  
Une religion de tout temps épurée,  
De cent siècles de gloire une suite avérée,  
Tout nous interdisait, dans nos préventions,  
Une indigne alliance avec les nations.  
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;  
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.  
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,  
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur ?  
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespère.

J'ai refusé sa main ; je suis épouse et mère :  
 Il ne pardonne pas : il se vit outrager ;  
 Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.  
 Étrange destinée , et revers incroyable !  
 Est-il possible , ô dieu , que ce peuple innombrable  
 Sous le glaive du Scythe expire sans combats ,  
 Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSÉLÉ

Les Coréens , dit-on , rassemblaient une armée ;  
 Mais nous ne savons rien que par la renommée ,  
 Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !  
 J'ignore à quel excès parviennent nos misères ,  
 Si l'empereur encore au palais de ses pères  
 A trouvé quelque asile , ou quelque défenseur ,  
 Si la reine est tombée aux mains de l'oppresser ,  
 Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.  
 Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale ,  
 Ce malheureux enfant , à nos soins confié ,  
 Excite encor ma crainte , ainsi que ma pitié.  
 Mon époux au palais porte un pied téméraire ;  
 Une ombre de respect pour son saint ministère  
 Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés :  
 On dit que ces brigands aux meurtres acharnés ,  
 Qui remplissent de sang la terre intimidée ,  
 Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée ;  
 Tant la nature même , en toute nation ,  
 Grava l'Être suprême et la religion !  
 Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;  
 La crainte est dans mon cœur , et l'espoir dans ma bouche.  
 Je me meurs . . .

SCÈNE II.

IDAMÉ, ZANTI, ASSELL

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?

Notre sort sans retour est-il déterminé?

Hélas ! qu'avez-vous vu ?

ZANTI.

Ce que je tremble à dire.

Le malheur est au comble ; il n'est plus , cet empire :

Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.

De quoi nous a servi d'adorer la vertu ?

Nous étions vainement , dans une paix profonde ,

Et les législateurs et l'exemple du monde ;

Vainement par nos lois l'univers fut instruit :

La sagesse n'est rien ; la force a tout détruit !

J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée ,

Par des fleuves de sang se frayant une entrée

Sur les corps entassés de nos frères mourants ,

Portant partout le glaive et les feux dévorants.

Ils pénétrèrent en foule à la demeure anguste

Où de tous les humains le plus grand , le plus juste ,

D'un front majestueux attendait le trépas.

La reine évanouie était entre ses bras.

De leurs nombreux enfants ceux en qui le courage

Commencait vainement à croître avec leur âge ,

Et qui pouvaient mourir les armes à la main ,

Étaient déjà tombés sous le fer inhumain.

Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance

N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense ;

On les voyait encore autour de lui pressés ,



## 116 L'ORPHELIN DE LA CHINE:

Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés,  
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;  
J'approche en frémissant de ce malheureux père ;  
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts ;  
A notre auguste maître osant donner des fers,  
Trainer dans son palais, d'une main sanguinaire ;  
Le père, les enfants, et leur mourante mère.

1 D A M É.

C'est donc là leur destin ! Quel changement, ô cieux !

Z A M T L

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux ;  
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée  
Du conquérant tartare et du peuple ignorée :  
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils. »  
Jugez si mes serments et mon cœur l'ont promis ;  
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.  
J'ai senti ranimer ma force languissante ;  
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants  
Ont laissé le passage à mes pas chancelants ;  
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,  
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,  
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;  
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,  
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,  
A la férocité puisse imposer encore ;  
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,  
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,  
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,  
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

1 D A M É.

Seigneur, il serait temps encor de le sauver ;  
Qu'il parte avec mon fils ; je les puis enlever !

Ne désespérons point, et préparons leur fuite;  
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite.  
Allons vers la Corée, au rivage des mers,  
Aux lieux où l'océan ceint ce triste univers.  
La terre a des déserts et des antres sauvages;  
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages  
N'inondent point encor ces asiles sacrés,  
Éloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.  
Allons; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un asile!  
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard!  
Pendant la mort vole au pied de ce rempart.  
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable  
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

### SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

ETAN, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible;  
Autour de notre enceinte une garde terrible  
Aux peuples consternés offre de toutes parts  
Un rempart hérissé de piques et de dards.  
Les vainqueurs ont parlé; l'esclavage en silence  
Obéit à leurs voix dans cette ville immense;  
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur  
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

RAMEL.

Il n'est donc plus !

IDAMÉ.

O dieux !

ÉTAS,

De ce nouveau carnage

Qui pourra retracer l'épouvantable image ?  
 Son épouse, ses fils sanglants et déchirés....  
 O famille de dieux sur la terre adorés !  
 Que vous dirai-je ? hélas ! leurs têtes exposées  
 Du vainqueur insolent excitent les risées,  
 Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,  
 Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.  
 De nos honteux soldats les phalanges errantes  
 A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.  
 Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,  
 Lassés de leur victoire et de sang assouvis,  
 Publiant à la fin le terme du carnage,  
 Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.  
 Mais d'un plus grand désastre on nous menace encore ;  
 On prétend que ce roi des fiers enfants du Nord,  
 Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,  
 Dont les seuls lieutenants oppriment cet empire,  
 Dans nos murs autrefois inconnu ; dédaigné,  
 Vient, toujours implecable, et toujours indigné,  
 Consommer sa colère et venger son injure.  
 Sa nation farouche est d'une autre nature  
 Que les tristes humains qu'enferment nos remparts :  
 Ils habitent des champs, des tentes et des chars ;  
 Ils se croiraient gênés dans cette ville immense ;  
 De nos arts, de nos lois la beauté les offense.

Ces brigands vont changer en d'éternels déserts  
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.  
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance ;  
Je n'en ai plus. Les cieux , à nous noirs attachés,  
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.  
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître !

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être  
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir :  
Veillons sur lui ; voilà notre premier devoir,  
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ.

O ciel , prends ma défense.

## SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

ESCLAVES , écoutez ; que votre obéissance  
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix :  
Il reste encore un fils du dernier de vos rois ;  
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire  
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.  
Je vous ordonne , au nom du vainqueur des humains ,  
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains :  
Je vais l'attendre : allez ; qu'on m'apporte ce gage.  
Pour peu que vous tardiez , le sang et le carnage  
Vont de mon maître encor signaler le courroux ,  
Et la destruction commencera par vous ,  
La nuit vient , le jour fuit ; vous , avant qu'il finisse ,  
Si vous aimez la vie , allez , qu'on obéisse.

## SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits ? O monstres ! ô terreur !  
 Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,  
 Et produit des forfaits dont l'ame intimidée  
 Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.  
 Vous ne répondez rien ; vos soupirs élançés  
 Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.  
 Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie  
 Aux ordres d'un soldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?  
 Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses ?  
 Êtes-vous en état de tenir vos promesses ?  
 N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel ! Eh quoi ! vous voudriez  
 Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes,  
 Et si je n'étais mère, et si, dans mes alarmes,  
 Le ciel me permettait d'abrégér un destin  
 Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,  
 Je vous dirais, moutons, et, lorsque tout succombe,  
 Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,  
 Qui pourrait redouter et refuser la mort ?

Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,  
Le brave la défie et marche au-devant d'elle;  
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentiments secrets ?  
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,  
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent :  
Mon cœur répond au vôtre ; il sent tous vos tourments,  
Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes serments.  
Après de cet enfant allez, daignez m'attendre.

IDAME.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

## SCÈNE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conserver.  
Ne songez qu'à l'état, que sa mort peut sauver :  
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Où... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.  
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux ?  
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,  
Ce dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,  
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres ?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui ;  
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,  
Que tu conserveras dans l'éternel silence  
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.  
Jure-moi que tes mains oseront accomplir  
Ce que les intérêts et les lois de l'empire,  
Mon devoir, et mon dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure; et je veux, dans ces murs désolés,  
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,  
Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,  
Ou ma bouche, ou ma main, vous étai infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des larmes couler.  
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles  
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles :

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse; et cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Étranger! lui, mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son père;  
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.  
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.  
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile :  
Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.

Cachons pour quelque temps cet enfant précieux  
 Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.  
 Nous remettrons bientôt au chef de la Corée  
 Ce tendre rejeton d'une tige adorée.  
 Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs  
 Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs ;  
 Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?  
 Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTL.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, seigneur ?

ZAMTL.

O nature ! ô devoir tyrannique !

ÉTAN.

Eh bien ?

ZAMTL.

Dans son berceau saisis mon fils unique ;

ÉTAN.

Votre fils !

ZAMTL.

Songe au roi que tu dois conserver.

Prends mon fils.... que son sang.... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTL.

Respecte ma tendresse ;

Respecte mon malheur, et surtout ma faiblesse :

N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,

Et remplis ton devoir après l'avoir juré.



ÉTAN.

Vous m'avez attaché ce serment téméraire.  
 A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?  
 J'admire avec horreur ce dessein généreux ;  
 Mais si mon amitié...

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.  
 Je suis père ; et ce cœur qu'un tel arrêt déchire,  
 S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.  
 J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.  
 Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi ; par pitié.

## SCÈNE VII.

ZAMTI.

J'AI fait taire le sang ! Ah, trop malheureux père !  
 J'entends trop cette voix si fatale et si chère.  
 Ciel ! impose silence aux cris de ma douleur !  
 Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.  
 De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.  
 L'homme est trop faible, hélas ! pour domter la nature :  
 Que peut-il par lui-même ? achève, soutiens-moi ;  
 Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE I.

ZAMTI,

ÉTAN auprès de moi tarde trop à se rendre :  
Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.  
Je tremble malgré moi de son fatal retour.  
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?  
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?  
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;  
Je n'en eus pas la force : en ai-je assez au moins  
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?  
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

### SCÈNE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

Viens, ami.... je t'entends.... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête, parle-moi

De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi ;  
Est-il en sûreté ?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses pères  
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.

Il vous devra des jours pour souffrir commencés.  
Présent fatal peut-être !

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez,  
O vous, à qui je rends ces services fidèles !  
O mes rois ! pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur et ma calamité ?  
Et comment désormais soutenir les approches,  
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,  
Les imprécations d'une mère en fureur ?  
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :  
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;  
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours  
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Étan, si tu pouvais lui dire  
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,  
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté !  
Imposons quelque temps à sa crédulité.  
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !

On l'aime ; et les humains sont malheureux par elle.  
Allons... ciel ! elle-même approche de ces lieux ;  
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'AI-JE vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare , est-il possible ?  
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?  
Non , je ne puis le croire ; et le ciel irrité  
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.  
Non , vous ne serez point plus dur et plus barbare  
Que la loi du vainqueur , et le fer du Tartare,  
Vous pleurez , malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;

Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immoie mon fils !

ZAMTI.

Telle est notre misère ;

Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ! sur toi la nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop , mais moins que mon devoir ;

Et je dois plus au sang de mon malheureux maître ,

Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non , je ne connais point cette horrible vertu.

J'ai vu nos murs en cendre , et ce trône abattu .

J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses ;

Mais par quelles fureurs , encor plus douloureuses ,

Veux-tu , de ton épouse avançant le trépas ,

Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?

Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,  
 Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre ?  
 A ces dieux impuissants, dans la tombe endormis,  
 As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?  
 Hélas ! grands et petits, et sujets, et monarques,  
 Distingués un moment par de frivoles marques,  
 Égaux par la nature, égaux par le malheur,  
 Tout mortel est chargé de sa propre douleur ;  
 Sa peine lui suffit, et, dans ce grand naufrage,  
 Rassembler nos débris, voilà notre partage.  
 Où serais-je, grand dieu ! si ma crédulité  
 Eût tombé dans le piège à mes pas présenté ?  
 Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,  
 La victime aux bourreaux allait être livrée ;  
 Je cessais d'être mère, et le même couteau  
 Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.  
 Grâce à mon amour, inquiète, troublée,  
 À ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.  
 J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;  
 Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.  
 Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle ;  
 J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,  
 Qui soutient de son lait ses misérables jours,  
 Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;  
 J'ai conservé le sang du fils et de la mère,  
 Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi ! mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui, rends grâce au ciel,  
 Malgré toi favorable à ton cœur paternel.  
 Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,  
 Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie !  
 O ma chère Idamé ! ces moments seront courts :  
 Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;  
 Vainement vous cachiez cette fatale offrande :  
 Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,  
 Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés ;  
 Nos citoyens tremblants, avec nous égorgés,  
 Vont payer de vos soins les efforts inutiles ;  
 De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles ;  
 Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,  
 A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.  
 Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah ! cher époux, demeure ;  
 Écoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas... ! il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, et crains mon désespoir ;  
 Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.

Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie  
 Aux détestables mains d'un conquérant impie.  
 C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.  
 Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.  
 Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides ;  
 Allez : ce jour n'est fait que pour des parricides.  
 Rendez vains mes serments, sacrifiez nos lois,  
 Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois ! Va , te dis-je , ils n'ont rien à prétendre ;  
 Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre ;  
 Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous  
 Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.  
 La nature et l'hymen , voilà les lois premières ,  
 Les devoirs , les liens des nations entières :  
 Ces lois viennent des dieux ; le reste est des humains.  
 Ne me fais point hair le sang des souverains :  
 Oui , sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide ;  
 Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide ;  
 Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :  
 Loin de l'abandonner , je vole à son secours ;  
 Je prends pitié de lui ; prends pitié de toi-même ,  
 De ton fils innocent , de sa mère qui t'aime.  
 Je ne menace plus , je tombe à tes genoux.  
 O père infortuné ! cher et cruel époux !  
 Pour qui j'ai méprisé , tu t'en souviens peut-être ,  
 Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître ;  
 Accorde-moi mon fils , accorde-moi ce sang  
 Que le plus pur amour a formé dans mon flanc ,  
 Et ne résiste point au ciel terrible et tendre  
 Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZANTI.

Ah ! c'est trop abuser du charme et du pouvoir  
 Dont la nature et vous combattez mon devoir.  
 Trop faible épouse , hélas ! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ.

Je suis faible , oui , pardonne ; une mère doit l'être.  
 Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir ,  
 Quand il faudra te suivre , et qu'il faudra mourir.  
 Cher époux , si tu peux au vainqueur sanguinaire ,

A la place du fils, sacrifier la mère,  
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien ;  
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui , j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi ! vous osez reprendre  
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?  
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux :  
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux ;  
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître ;  
Apportez la victime aux pieds de votre maître.  
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir :  
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir ;  
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.  
Voici votre empereur ; ayez soin d'empêcher  
Que tous ces vils captifs osent en approcher.



SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.  
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête :  
Je veux que les vaincus respirent désormais.  
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix :  
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.  
Étouffons dans son sang la fatale semence  
Des complots éternels, et des rébellions  
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.  
Sa famille est éteinte : il vit ; il doit la suivre.  
Je n'en veux qu'à des rois ; mes sujets doivent vivre.

Cessez de mutiler tous ces grands monuments,  
Ces prodiges des arts consacrés par les temps ;  
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage :  
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,  
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,  
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris :  
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;  
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Octar, je vous destine à porter mes drapeaux.  
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

(à un de ses suivants.)

Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,  
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,  
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils  
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.  
Sortez : demeure, Octar.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

En bien ! pouvais-tu croire  
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?  
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux  
Où mon front avili n'osa lever les yeux.  
Voici donc ce palais, cette superbe ville  
Où, caché dans la foule, et cherchant un asile ;  
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger  
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger :  
On dédaignait un Scythe ; et la honte et l'outrage  
De mes vœux mal conçus devinrent le partage ;  
Une femme ici même a refusé la main  
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi ! dans ce haut degré de gloire et de puissance,  
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,  
D'un tel souvenir vous seriez occupé !

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.  
Des affronts attachés à mon humble fortune  
C'est le seul dont je garde une idée importune.  
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur :  
Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;  
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne ;  
La gloire le promet ; l'amour, dit-on, le donne.  
J'en conserve un dépit trop indigne de moi ;  
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi ?

## 134 L'ORPHELIN DE LA CHINE.

Que son œil entrevit, du sein de la bassesse,  
De qui son imprudence outragea la tendresse ;  
Qu'à l'aspect des grandeurs, qu'elle eût pu partager,  
Son désespoir secret servit à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, seigneur, était accoutumée  
Aux cris de la victoire et de la renommée,  
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,  
Et non à ces discours, que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,  
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,  
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour  
Tous ces vils sentiments qu'ici l'on nomme amour.  
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée  
Fit une impression que j'avais ignorée.  
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,  
Il n'est point de beauté qui subjugué nos sens ;  
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages  
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages :  
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux ;  
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux ;  
Ses paroles, ses traits, respiraient l'art de plaire.  
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère ;  
Son mépris dissipa ce charme suborneur,  
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.  
Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame toute entière  
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.  
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré !  
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,  
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée ;  
Je bannis sans regret cette lâche pensée ;

Une femme sur moi n'aura point de pouvoir ;  
Je la veux oublier, je ne veux point la voir :  
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle ;  
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

## SCÈNE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, seigneur, allait être égorgée ;  
Une garde autour d'elle était déjà rangée ;  
Mais un événement, que je n'attendais pas,  
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas :  
Une femme éperdue, et de larmes baignée,  
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;  
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,  
Arrêtez ! c'est mon fils que vous assassinez !  
C'est mon fils ! on vous trompe au choix de la victime  
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,  
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs ;  
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,  
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,  
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.  
Cependant son époux devant nous appelé,  
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,  
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,  
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;  
Frappez : voilà le sang que vous me demandez.

## 236 L'ORPHELIN DE LA CHINE.

De larmes en parlant ses yeux sont inondés.  
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,  
Long-temps sans mouvement, sans couleur, et sans vie,  
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,  
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils :  
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères ;  
On ne versa jamais de larmes plus amères.  
On doute, on examine, et jê reviens confus  
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice ;  
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.  
Ce peuple de vaincus prétend-il m'avengler ?  
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence :  
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance ;  
Aux enfants de son maître on s'attache aisément ;  
Le danger, le malheur ajoute au sentiment ;  
Le fanatisme alors égale la nature ;  
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.  
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,  
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie

A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,  
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,  
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois :  
Leur foule est innombrable : ils sont tous dans les chaînes ;  
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines :

Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier  
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENOIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;  
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;  
Que nos guerriers surtout, à leurs postes fixés ,  
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;  
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise ;  
Les Coréens , dit-on , tentent quelque entreprise ;  
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.  
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas ,  
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre  
A porter le carnage aux bornes de la terre.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

DENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

DENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture ?  
A-t-on connu leur crime et vengé mon injure ?  
Ce rejeton des rois à leur garde commis  
Entré les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.  
A l'aspect des tourments, ce mandarin sévère  
Persiste en sa réponse avec tranquillité ;  
Il semble sur son front porter la vérité :  
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes ;  
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.  
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris ;  
Et nous nous étouffions de nous voir attendris :  
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.  
Seigneur, le cririez-vous ? cette femme éperdue  
A vos sacrés genoux demande à se jeter.  
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter :  
« Il pourra d'un enfant protéger l'innocence ;  
« Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence :  
« Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux ;  
« Pourrait-il rebûter les pleurs des malheureux ? »  
C'est ainsi qu'elle parle ; et j'ai dû lui promettre  
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.

(à sa suite.)

Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amène ici.  
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,  
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,  
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer :  
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser ;  
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,  
Et mon cœur dès long-temps s'est affermi contre elles.  
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort ;  
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ? est-il possible ? ô ciel ! ô destinée !  
Ne me trompé-je point ? est-ce un songe, une erreur ?  
C'est Idamé ! c'est elle ! et mes sens.....

## SCÈNE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

AH ! seigneur,

Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue !  
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue ;  
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous ; sortez de cet effroi pressant.....  
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre.....  
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.



240 L'ORPHELIN DE LA CHINE.

Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux  
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,  
A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,  
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie  
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.  
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,  
Le dernier rejeton d'une race ennemie :  
Le repos de l'état me demande sa vie :  
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.  
Votre cœur sur un fils doit être rassuré ;  
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire :  
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?  
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux :  
Vous me l'avez promis ; sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains ; ma gloire est offensée,  
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili.  
En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi.

ACTE III, SCÈNE II. 41

C'est peu de m'enlever le sang que je demande,  
De me désobéir alors que je commande ;  
Vous êtes dès long-temps instruite à m'outrager :  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.  
Votre époux !... ce seul nom le rend assez coupable.  
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,  
Qui sous ses lois, madame, a pu vous captiver ?  
Quel est cet insolent qui pense me braver ?  
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux, vertueux et fidèle,  
Objet infortuné de ma douleur mortelle,  
Sert son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui!... lui? mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort, qui vous seconde,  
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends ; depuis le jour que je fus outragé,  
Depuis que de vous deux je dus être vengé,  
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, d'un côté ; IDAMÉ,  
ZAMTI, de l'autre, GARDES.

GENGIS.

PARLE ; es-tu satisfait à ma loi souveraine ?  
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir, c'en est fait ; oui, seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence :  
 Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance ;  
 Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,  
 Malgré ton imposture, il sera retrouvé ;  
 Que son trépas certain va suivre ton supplice.

(à ses gardes.)

Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse  
 L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.  
 Frappez.

SAMT.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains !

Ah ! seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?  
 Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse ?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer ?  
 C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.  
 Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,  
 Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien ! mon fils l'emporte : et si, dans mon malheur,  
 L'aveu que la nature arrache à ma douleur  
 Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;  
 S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,  
 Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,  
 Et sauvez un mortel plus généreux que moi.  
 Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,  
 Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,  
 A remis à mes mains, aux mains de mon époux,  
 Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.

Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,  
 Assez de cruautés ternissaient tant de gloire;  
 Dans des fleuves de sang tant d'innocents plongés,  
 L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,  
 Le fer de tous côtés dévastant cet empire,  
 Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.  
 Un barbare en ces lieux est venu demander  
 Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,  
 Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.  
 A cet ordre terrible, à cette violence,  
 Mon époux, inflexible en sa fidélité,  
 N'a vu que son devoir, et n'a point hésité :  
 Il a livré son fils. La nature outragée  
 Vainement déchirait son ame partagée;  
 Il imposait silence à ses cris douloureux.  
 Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux ;  
 J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère ;  
 Je devais l'imiter : mais enfin je suis mère ;  
 Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort ;  
 Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.  
 Hélas ! au désespoir que j'ai trop fait paraître,  
 Une mère aisément pouvait se reconnaître.  
 Voyez de cet enfant le père confondu,  
 Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu ;  
 L'un n'attend son salut que de son innocence ;  
 Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense !  
 Ne punissez que moi, qui trahis à la fois  
 Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.  
 Digne époux ! digne objet de toute ma tendresse !  
 La pitié maternelle est ma seule faiblesse :  
 Mon sort suivra le tien ; je meurs, si tu périss ;  
 Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.  
 Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre ;  
 Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas :  
 Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.  
 La souveraine voix de mes maîtres augustes  
 Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi ;  
 Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi ;  
 Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.  
 Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle :  
 Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler ;  
 Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah ! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.  
 Cruel ! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups  
 Perdu mon empereur, mon fils, et mon époux ?  
 Quoi ! votre ame jamais ne peut être amollie ?

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.  
 Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?  
 Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-jè, Idamé : si jamais la clémence  
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,  
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

## SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?  
Quel dieu parlait en elle et prenait sa défense ?  
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté  
Un pouvoir au-dessus de mon autorité ?  
Ah ! demeurez, Octar ; je me crains, je m'ignore :  
Il me faut un aini, je n'en eus point encore ;  
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,

S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,  
Si vous voulez couper d'une race odieuse,  
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,  
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,  
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,  
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :  
C'est un torrent qui passe en son cours homicide ;  
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité ;  
Le peuple se façonne à la docilité ;  
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;  
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.  
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,

Qu'en ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,  
 Que les jours renaissants ramènent le carnage,  
 Le désespoir tient lieu de force et de courage,  
 Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,  
 D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi ! c'est cette Idamé ? quoi ! c'est là cette esclave ?  
 Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave ?

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;  
 Vous ne lui devez plus que votre inimitié.  
 Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle ,  
 Fut d'un feu passager la légère étincelle :  
 Ses imprudents refus, la colère, et le temps ,  
 En ont éteint dans vous les restes languissants ;  
 Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable ,  
 D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni ; je le dois, je le veux :  
 Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.  
 Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre !  
 Un esclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore ?  
 Vous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé !

GENGIS.

Juste ciel ! à ce point mon cœur serait changé !  
 C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes ,  
 Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes ,  
 Dévorant mon dépit et mes soupirs honteux !  
 Moi, rival d'un esclave, ét d'un esclave heureux !

Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime !  
 Je respecte Idamé jusqu'en son époux même ;  
 Je crains de la blesser en enfonçant mes coups  
 Dans le cœur détesté de cet indigne époux.  
 Est-il bien vrai que j'aime ? est-ce moi qui soupire ?  
 Qu'est-ce donc que l'amour ? a-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois ;  
 Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,  
 Voilà mes passions et ma seule science :  
 Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence ;  
 Je connais seulement la victoire et nos mœurs :  
 Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.  
 Cette délicatesse importune, étrangère,  
 Dément votre fortune et votre caractère.  
 Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus  
 Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?  
 Je puis, je le sais trop, user de violence ;  
 Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,  
 D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,  
 De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,  
 Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,  
 Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,  
 Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !  
 Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares  
 Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.  
 Enfin il faut tout dire ; Idamé prit sur moi  
 Un secret ascendant qu'il m'imposait la loi.  
 Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne :  
 J'en étais indigné ; son ame eut sur la mienne ,



Et sur mon caractère, et sur ma volonté,  
 Un empire plus sûr, et plus illimité,  
 Que je n'en ai reçu des mains de la victoire  
 Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :  
 Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.  
 Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;  
 Je me rends tout entier à ma grandeur suprême ;  
 Je l'oublie : elle arrive ; elle triomphe, et j'aime.

## SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

En bien ! que résout-elle ? et que m'apprenez-vous ?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux  
 Plutôt que découvrir l'asile impénétrable  
 Où leurs soins ont caché cet enfant misérable ;  
 Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.  
 Son époux la retient tremblante entre ses bras ;  
 Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice :  
 Ils demandent tous deux que la mort les unisse.  
 Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?  
 Ah ! rassurez son ame, et faites-lui connaître  
 Que ses jours sont sacres, qu'ils sont chers à son maître :  
 C'en est assez ; volez.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous

Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance

Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.

Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi

De forcer son époux à fléchir sous ma loi :

C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice ;

Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute ; oui , lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir ?

GENGIS.

De domter Idamé , de l'aimer , de la voir ,  
D'être aimé de l'ingrate , ou de me venger d'elle ,  
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle :  
Emporté , malgré moi , par de contraires vœux ,  
Je frémis , et j'ignore encor ce que je veux.

FIN DU TROISIEME ACTE

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

GENGIS, TROUPE DE GUERRIERS TARTARES.

GENGIS.

Ainsi la liberté, le repos, et la paix,  
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais.  
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence  
À sentir tout le poids de ma triste puissance :  
Je cherchais Idamé ; je ne vois près de moi  
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.

*(à sa suite.)*

Allez : au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;  
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.  
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux ,  
Et , sa tête à la main , je marcherai contre eux.  
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse :  
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

*(il reste seul.)*

Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,  
Génent trop mes esprits d'un autre soin touchés,  
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire :  
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;  
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !  
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité !

## SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

En bien ! vous avez vu ce mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut , nul respect ne le touche.  
 Seigneur , en votre nom j'ai rougi de parler  
 A ce vil ennemi qu'il fallait immoler ;  
 D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;  
 Il répète les noms de devoir , de justice ;  
 Il brave la victoire : on dirait que sa voix  
 Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.  
 Confondez avec lui son épouse rebelle ;  
 Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;  
 Et détournez les yeux de ce couple proscrit ,  
 Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non , je ne reviens point encor de ma surprise :  
 Quels sont donc ces humains que mon bonheur m'étrise ?  
 Quels sont ces sentiments , qu'au fond de nos climats  
 Nous ignorions encore , et ne soupçonnions pas ?  
 A son roi , qui n'est plus , immolant la nature  
 L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure ;  
 L'autre pour son époux est prêt à s'immoler !  
 Rien ne peut les fléchir , rien ne les fait trembler.  
 Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive  
 Sur cette nation désolée et captive ,  
 Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers :  
 Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;

Je vois un peuple antique, industrieux, immense.  
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,  
De leurs voisins soumis heureux législateurs,  
Gouvernant sans conquête, et régnaient par les mœurs.  
Le ciel ne nous donna que la force en partage ;  
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage,  
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?  
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?  
Nous rougissons de sang le char de la victoire.  
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire :  
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;  
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

## OCTAVE

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?  
Quel mérite ont des arts enfants de la mollesse,  
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort ?  
Le faible est destiné pour servir le plus fort :  
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage ;  
Mais c'est vous qui cédez ; qui souffrez un outrage,  
Vous qui tendez les mains ; malgré votre courroux,  
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;  
Vous qui vous exposez à la plainte importune  
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.  
Ces braves compagnons de vos travaux passés  
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?  
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent ;  
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent ;  
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'état.  
Excusez un Tartare, excusez un soldat  
Blanchi sous le harnois et dans votre service,  
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,  
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez ?...

GENGIS.

Obéis :

De ton zèle hardi réprime la rudesse ;

Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

## SCÈNE III.

GENGIS.

'A mon sort à la fin je ne puis résister ;

Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.

Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?

J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même ;

Et de tous ces mortels attachés à mon rang,

'Avides de combats, prodigues de leur sang,

Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,

Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?

Tant d'états subjugués ont-ils rempli mon cœur ?

Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur

Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,

Et qui me consolât sur le trône du monde.

Par ses tristes conseils Octar m'a révolté :

Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté

De monstres affamés et d'assassins sauvages,

Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages ;

Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour ;

Je les prends en horreur, en connaissant l'amour :

Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;

Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.

Idamé ne vient point. ... c'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?  
Ah ! seigneur, épargnez une femme, une mère :  
Ne rougisiez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner :  
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner ;  
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,  
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.  
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux  
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux ;  
Peut-être le destin voulut vous faire naître  
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,  
Pour adoucir en moi cette âpre dureté  
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.  
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre  
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre,  
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis ;  
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.  
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;  
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.  
L'intérêt de l'état et de vos citoyens  
Vous presse autant que moi de former ces liens.  
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre :  
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,  
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés  
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds :



Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;  
 Par un rival indigne elle fut usurpée :  
 Vous la devez , madame , au vainqueur des humains ;  
 Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.  
 Vous baissez vos regards , et je ne puis comprendre  
 Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre :  
 Oubliez mon pouvoir , oubliez ma fierté ;  
 Pesez vos intérêts , parlez en liberté.

LDAMÉ.

A tant de changements tour à tour condamnée ,  
 Je ne le cèle point , vous m'avez étonnée :  
 Je vais , si je le puis , reprendre mes esprits ;  
 Et , quand je répondrai , vous serez plus surpris.  
 Il vous souvient du temps et de la vie obscure  
 Où le ciel enfermait votre grandeur future ;  
 L'effroi des nations n'était que Témugin ;  
 L'univers n'était pas , seigneur , en votre main :  
 Elle était pure alors , et me fut présentée :  
 Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô ciel ! vous m'aimeriez !  
 Vous !

LDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux , que vous me présentiez ,  
 N'auraient point révolté mon ame assujettie ,  
 Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie  
 N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.  
 De nos parents sur nous vous savez le pouvoir ;  
 Du Dieu que nous servons ils sont la vive image ;  
 Nous leur obéissons en tout temps , en tout âge.  
 Cet empire détruit , qui dut être immortel ,  
 Seigneur , était fondé sur le droit paternel ,

Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,  
Le respect des serments ; et, s'il faut qu'il périsse,  
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,  
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.  
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENCIS.

Quoi ! vous m'auriez aimé !

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître  
Que ce serait encore une raison de plus  
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.  
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même :  
Mon époux m'est sacré ; je dirai plus, je l'aime.  
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.  
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.  
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire  
A remporter sur vous cette illustre victoire,  
A braver un vainqueur, à tirer vanité  
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté :  
Je remplis mon devoir, et je me rends justice ;  
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.  
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,  
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés :  
Et, puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,  
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.  
De ce faible triomphe il serait moins flatté  
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENCIS.

Il sait mes sentiments, madame ; il faut les suivre :  
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable ; et si dans les tourments

## 158 L'ORPHELIN DE LA CHINE.

La douleur égarait ses nobles sentiments,  
Si son ame vaincue avait quelque mollesse,  
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse ;  
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui  
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux ! est-il croyable ?  
Quoi ! lorsqu'envers vous - même il s'est rendu coupable ;  
Lorsqu'à sa cruauté, par un barbare effort,  
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort.

IDAMÉ.

Il eut une vertu, seigneur, que je révère :  
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère ;  
Et, si j'étais injuste assez pour le haïr,  
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage ;  
J'adore avec dépit cet excès de courage ;  
Je vous aime encor plus quand vous me résistez ;  
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.  
Redoutez-moi ; sachez que, malgré ma faiblesse,  
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt par vos coups :  
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée  
Ose les alléguer contre ma destinée ?  
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,  
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur :  
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.  
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égale :

Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,  
 ( Car je le crois ainsi malgré vos cruautés )  
 Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,  
 Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.  
 Je les apéantis, je parle, c'est assez :  
 Imitiez l'univers, madame, obéissez.  
 Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,  
 Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.  
 Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux  
 Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :  
 Leurs jours me répondront de votre obéissance.  
 Pensez-y ; vous savez jusqu'où va ma vengeance ;  
 Et songez à quel prix vous pouvez désarmer  
 Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

## SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie !  
 O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !  
 Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,  
 Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire suprême  
 Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même ;  
 Ce pouvoir, qui soumit ce Scythe furieux  
 Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.  
 Long-temps accoutumée à domter sa colère,  
 Que ne pouvez-vous point puisque vous savez plaire ?

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis c'est un malheur de plus.

ASSELI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus :  
 Dans nos calamités ; le ciel , qui vous seconde ,  
 Veut vous opposer seule à ce tyran du monde :  
 Vous avez vu tantôt son courage irrité  
 Se dépouiller pour vous de sa férocité.  
 Il aurait dû cent fois , il devrait même encore  
 Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre ;  
 Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;  
 A son épouse encore il n'est point enlevé.  
 On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire  
 Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.  
 Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux  
 Il sentit , le premier , le pouvoir de vos yeux :  
 Son amour autrefois fut pur et légitime

IDAMÉ.

Arrête ; il ne l'est plus ; y penser est un crime.

## SCÈNE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Ah ! dans ton infortune , et dans mon désespoir ,  
 Suis-je encor ton épouse , et peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste ;  
 Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin  
 Sauver tes tristes jours , et ceux de l'orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens , laissons notre infortune.  
 Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;

Il doit s'acquiescer. Idamé, souviens-toi  
 Que mon devoir unique est de sauver mon roi ;  
 Nous lui devons nos jours , nos services , notre être ,  
 Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître.  
 Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.  
 Cependant l'orphelin n'attend que le trépas ;  
 Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres  
 Où des rois ses aïeux on révère les ombres ;  
 La mort , si nous tardons , l'y dévore avec eux.  
 En vain des Coréens le prince généreux  
 Attend ce cher dépôt que lui promet mon zèle.  
 Étan , de son salut ce ministre fidèle ,  
 Étan , ainsi que moi , se voit chargé de fers.  
 Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers ;  
 C'est à toi maintenant de conserver sa vie ,  
 Et ton fils , et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ,

Ordonne ; que veux-tu ? que faut-il ?

ZAMTI.

M'oublier ,

Vivre pour ton pays , lui tout sacrifier.  
 Ma mort , en éteignant les flambeaux d'hyménée ,  
 Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.  
 Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous :  
 L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux  
 Ne saurait balancer une gloire plus belle.  
 C'est au prince , à l'état qu'il faut être fidèle.  
 Remplissons de nos rois les ordres absolus ;  
 Je leur donnai mon fils ; je leur donne encor plus.  
 Libre par mon trépas , enchaîné ce Tartare ;  
 Éteins sur mon tombeau les foudres du barbare :  
 Je commence à sentir la mort avec horreur ,

Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur :  
 Je fais en frémissant ce sacrifice impie ;  
 Mais mon devoir l'épure , et mon trépas l'expie :  
 Il était nécessaire autant qu'il est affreux.  
 Idamé , sers de mère à ton roi malheureux ;  
 Règne ; que ton roi vive , et que ton époux meure :  
 Règne , dis-je , à ce prix : oui , je le veux. ....

IDAMÉ.

Demeure.

Me coffinais-tu ? veux-tu que ce funeste rang  
 Soit le prix de ma honte , et le prix de ton sang ?  
 Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?  
 Tu t'abuses , cruel ; et ta vertu sévère  
 A commis contre moi deux crimes en un jour ,  
 Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.  
 Barbare envers ton fils , et plus envers moi-même ,  
 Ne te souvient-il plus qui je suis , et qui t'aime ?  
 Crois-moi ; dans nos malheurs il est un sort plus beau ,  
 Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.  
 Soit amour , soit mépris , le tyran qui m'offense ,  
 Sur moi , sur mes desseins , n'est pas en défiance :  
 Dans ces remparts fumants , et de sang abreuvés ,  
 Je suis libre , et mes pas ne sont point observés ;  
 Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage  
 Non loin de ces tombeaux , où ce précieux gage  
 A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains :  
 De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins ;  
 Je cours y ranimer sa languissante vie ,  
 Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie ,  
 Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux  
 Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.  
 Nous mourrons , je le suis , mais tout couverts de gloire ;

Nous laisserons de nous une illustre mémoire.  
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms ;  
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand dieu ! que ton bras la soutienne !  
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne ;  
Toi seule as mérité que les cieux attendris  
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

QUOI ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !  
Quoi ! je vous vois deux fois sa captive en un jour !  
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage ?  
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.  
Une femme , un enfant , des guerriers sans vertu !  
Que pouviez-vous ? hélas !

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.  
Tremblante pour mon fils , sans force , inanimée ,  
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.  
Son aspect a d'abord animé les soldats :  
Mais Gengis a marché ; la mort suivait ses pas ;  
Et des enfants du Nord la horde ensanglantée  
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.  
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant  
Retombe entre ses mains , et meurt presque en naissant :  
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.  
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux ,  
C'est pour leur préparer des tourments plus affreux.

Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être:  
 Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;  
 Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,  
 Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.  
 Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante  
 Vingt fois il a levé sa main toute sanglante  
 Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.  
 Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;  
 Tout en pleurs, à ses pieds je me suis prosternée;  
 Mais lui me repoussant d'une main forcenée,  
 La menace à la bouche, et détournant les yeux;  
 Il est sorti pensif, et rentré furieux;  
 Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,  
 Il leur criait vengeance, et changeait de pensée;  
 Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats  
 Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?  
 Il laisse vivre encor votre époux, qu'il déteste;  
 L'orphelin aux bcurreaux n'est point abandonné.  
 Daignez demander grâce, et tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.  
 Ah! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,  
 M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?  
 Ce lion subjugué qui rugit dans sa chaîne,  
 S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haisse, il est temps d'achever  
 Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah ! que résolvez-vous ?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère

De ceux qu'il persécute a comblé la misère ,  
 Il les soutient souvent dans le sein des douleurs ,  
 Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.  
 J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue  
 Une force nouvelle à mon cœur inconnue.  
 Va , je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;  
 Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils , cet objet de crainte et de tendresse ,  
 L'abandonnerez-vous ?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse ,

Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !  
 Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !  
 Mais Gengis , après tout , dans sa grandeur altière ,  
 Environné de rois couchés dans la poussière ,  
 Ne recherchera point un enfant ignoré  
 Parmi les malheureux dans la foule égaré ;  
 Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère  
 Cet enfant innocent dont il aima la mère :  
 A cet espoir au moins mon triste cœur se rend ;  
 C'est une illusion que j'embrasse en mourant.  
 Haira-t-il ma cendre , après m'avoir aimée ?  
 Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?  
 Poursuivra-t-il mon fils ?

SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

IDAMÉ, demeurez :

Attendez l'empereur en ces lieux retirés.

(à sa suite.)

Veillez sur ces enfants ; et vous à cette porte ,  
Tartares , empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte :

(à Asséli.)

Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !

J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.

Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,

Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,

Peut-être du vainqueur les esprits ramenés

Rendraient enfin justice à deux infortunés.

Je sens que je hasarde une prière vaine :

La victoire est chez vous implacable, inhumaine ;

Mais enfin la pitié, seigneur, en vos climats,

Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?

Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.

Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,

Qui laissent désarmer la rigueur de leurs lois.

D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes ;

Nous ne connaissons point les prières, les larmes.

On commande, et la terre frémisse avec terreur,

Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

## SCÈNE III.

IDAMÉ.

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,  
 Dans ces extrémités soutenez mon courage;  
 Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,  
 Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

## SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,  
 Assez humilié votre orgueil téméraire,  
 Assez fait de reproche aux infidélités  
 Dont votre ingratitude a payé mes bontés.  
 Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,  
 Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,  
 Vous, que j'avais aimée, et que je dus haïr,  
 Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière  
 Que j'ose demander à la main meurtrière.  
 Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.  
 Éteignez dans mon sang votre inhumanité.  
 Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle;  
 Finissez ses tourments.

GENGIS.

J'en ne le puis, cruelle;  
 Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.  
 Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.

Moi, pardonner ! à vous ! non , craignez ma vengeance :  
 Je tiens le fils des rois , le vôtre , en ma puissance.  
 De votre indigne époux je ne vous parle pas ;  
 Depuis que vous l'aimez , je lui dois le trépas :  
 Il me trahit , me brave , il ose être rebelle.  
 Nulle morts punissaient sa fraude criminelle :  
 Vous retenez mon bras , et j'en suis indigné ;  
 Oui , jusqu'à ce moment le traître est épargné.  
 Mais je ne prétends plus supplier ma captive.  
 Il le faut oublier , si vous voulez qu'il vive.  
 Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :  
 Il n'est plus votre époux , puisqu'il est condamné ;  
 Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse  
 Va se rompre à jamais par une mort honteuse.  
 C'est vous qui m'y forcez ; et je ne couçois pas  
 Le scrupule insensé qui le livre au trépas.  
 Tout couvert de son sang , je devais sur sa cendre  
 A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre ;  
 Mais sachez qu'un barbare , un Scythe , un destructeur ,  
 A quelques sentiments dignes de votre cœur.  
 Le destin , croyez-moi , nous devait l'un à l'autre ;  
 Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.  
 Abjurez votre hymen , et dans le même temps  
 Je place votre fils au rang de mes enfants.  
 Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;  
 Du rejeton des rois l'enfance condamnée ,  
 Votre époux , qu'à la mort un mot peut arracher ,  
 Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher ,  
 Le destin de son fils , le vôtre , le mien même ,  
 Tout dépendra de vous , puisqu'enfin je vous aime.  
 Oui , je vous aime encor ; mais ne présumez pas  
 D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas ;

Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse  
 Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.  
 C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais :  
 Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.  
 Mon ame à la vengeance est trop accoutumée ;  
 Et je vous punirais de vous avoir aimée.  
 Pardonnez : je menace encore en soupirant ;  
 Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend :  
 Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire ;  
 Mais ce mot important, madame, il faut le dire :  
 Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,  
 Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui serait trop condamnable ;  
 Votre haine est injuste et votre amour coupable ;  
 Cet amour est indigne et de vous et de moi :  
 Vous me devez justice ; et, si vous êtes roi,  
 Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.  
 Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;  
 Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez ;  
 Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien ! vous le voulez ; vous choisissez ma haine ,  
 Vous l'aurez ; et déjà je la retiens à peine :  
 Je ne vous connais plus ; et mon juste courroux  
 Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.  
 Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle ,  
 Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.  
 Ce mot que je voulais les a tous condamnés.  
 C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS

Je le suis ; j'allais cesser de l'être :

Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître  
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,  
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien ! je tombe aux pieds de ce maître sévère :  
Le ciel l'a fait mon roi ; seigneur, je le révère :  
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?  
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.  
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?  
Que voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis  
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,  
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Écoutez ma prière.

Cet entretien sera ma ressource dernière :  
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :  
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.  
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue  
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal  
De me désobéir, et d'être mon rival.  
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.  
Que de crimes ! Sa grâce est encore accordée :



Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort ;

Présentez à ses yeux le divorce ou la mort :

Oui ; j'y consens. Octar, veillez à cette porte.

Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte !

Faut-il encore aimer ? est-ce là mon destin ?

*(il sort.)*

IDAMÉ.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein

Cette intrépidité dont je doutais encore.

## SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore ,

Mortel plus respectable et plus grand à mes yeux

Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des dieux :

L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;

La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois

Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue ;

De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue :

Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils ?

Pardonne encor ce mot à mes sens attendris ,

Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

ZANTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.  
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés  
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZANTI.

Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare :  
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien ! écoute-moi :  
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?  
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;  
Les criminels tremblants sont traînés au supplice ;  
Les mortels généreux disposent de leur sort :  
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?  
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?  
De nos voisins altiers imitons la constance ;  
De la nature humaine ils soutiennent les droits,  
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix ;  
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,  
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.  
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil  
Un despote insolent le plonge d'un coup-d'œil.  
Nous avons enseigné ces braves insulaires ;  
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;  
Sachons mourir comme eux.

ZANTI.

Je t'approuve, et je crois  
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.  
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes :

Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,  
Courbes sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi ; frappe, et délivre-nous.

ZANTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.  
J'ai tremblé que ma main, mal affermie enoore,  
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.  
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;  
Immole avec courage une épouse fidèle ;  
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle ;  
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux ;  
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZANTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère ;  
Voilà de ton amour la marque la plus chère.  
Digne épouse, reçois mes éternels adieux ;  
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi ; tu le dois : tu balances !

ZANTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZANTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.

Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien ! imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras*

Frappe, dis-je...

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.*

ARRÊTEZ,

Arrêtez, malheureux ! O ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ

Nous délivrer de toi, finir notre misère,

A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS.

Oui.... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,

Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,

Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,

Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits ?

Tu m'outrages, Zamti ; tu l'emportes encore

Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.

Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,

Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.

Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,

Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, madame, et vous allez l'apprendre.

Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.

A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu :

Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.

Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,

D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.

En vain par mes exploits j'ai su me signaler ;

Vous m'avez avili : je veux vous égaler.

J'ignorais qu'un mortel pût se doniter lui-même ;

Je l'apprends ; je vous dois cette gloire suprême :

Jouissez de l'honneur d'avoir pû me changer.

Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.

Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie

De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie ;

Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;

Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.

Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,

Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.

Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.

Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(à Zamti.)

Soyez ici des lois l'interprète suprême ;

Rendez leur ministère aussi saint que vous-même ;

Enseignez la raison, la justice, et les mœurs.

Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,

Que la sagesse règne, et préside au courage ;

Triomphez de la force, elle vous doit hommage :

J'en donnerai l'exemple, et votre souverain

Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin , seigneur , de votre gloire ?

Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein ?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN DE L'ORPHELIN DE LA CHINE.



**TANCRÈDE,**  
**TRAGÉDIE,**

**Représentée , pour la première fois , le 3 septembre**  
**1760.**





---

---

A MADAME LA MARQUISE  
DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les épîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries, toutes ne sont pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçûtes de M. Crébillon, mon confrère à l'académie, et mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de sa reconnaissance; le mien durera moins, mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance les grâces et les talents se développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. J'ose encore plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très grand nombre de véritables gens de lettres, de grands

artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont affreuses, je le sais ; la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomnierait toujours les gens de lettres comme les gens en place ; et j'avouerais que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même ; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'est pas celui

qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est d'ailleurs au théâtre seul que la nation se rassemble; c'est là que l'esprit et le goût de la jeunesse se forment : les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, et nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi; c'est une école toujours subsistante de poésie et de vertu.

La tragédie n'est pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre sur cet art des Sophocle et des Euripide. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime, ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont

soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'ame et les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, Madame, que je dessinai la faible esquisse que je soumetts à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, et devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés; tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, faisaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement ne permettait pas de délai; la pièce fut faite et apprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidèles. Il a donc fallu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger : mais ces défauts même instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime ; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France, en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration ; et la sorte de vers que j'ai employés dans *Tancrède* approche peut-être trop de la prose. Ainsi il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville

immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir du spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et du plaisir, disent gaiement que tout est perdu; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume,

et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France; cependant rien ne nous y manque : le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre; cette petite province est devenue un jardin riant. Il vaut mieux, sans doute, fertiliser sa terre, que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, Madame, un peu loin de Tancrède : j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos moments, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit; mais je serais plus diffus si je m'abandonnais aux sentiments de ma reconnaissance. Recevez avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement et mon respect, que rien ne peut altérer jamais.



---

## PERSONNAGES.

ARGIRE,  
TANCRÈDE,  
ORBASSAN,  
LOREDAN,  
CATANE, } chevaliers.  
ALDAMON, soldat.

AMÉNAÏDE, fille d'Argire.

FANIE, suivante d'Aménaïde.

PLUSIEURS CHEVALIERS, assistant au conseil.

ÉCUYERS, SOLDATS, PEUPLE.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire et dans une salle du conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes normands commencèrent à s'établir vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente.

# TANCRÈDE,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE I.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

**I**LLUSTRES chevaliers, vengeurs de la Sicile,  
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,  
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,  
Et former un état triomphant et tranquille;  
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps  
Des desseins avortés d'un courage inutile.  
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans;  
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste  
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,  
Le droit le plus sacré des mortels généreux,  
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.  
Deux puissants ennemis de notre république,  
Des droits des nations, du bonheur des humains,  
Les Césars de Byzance, et les fiers Sarrasins,  
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.  
Ces despotes altiers, partageant l'univers,  
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.  
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;  
Le hardi Solamir insolemment domine

Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,  
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Euna ;  
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.  
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,  
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous.  
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.  
A notre liberté le ciel ouvre une voie ;  
Le moment est propice, il en faut profiter.  
La grandeur musulmane est à son dernier âge ;  
On commence en Europe à la moins redouter.  
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,  
Le grand Léon <sup>1</sup> dans Rome, armé d'un saint courage,  
Nous ont assez appris comme on peut la domter.

---

<sup>1</sup> Par le grand Léon, M. de Voltaire entend Léon IV, et non le pape Léon I, connu dans les cloîtres sous le nom de saint Léon, de Léon le grand. Ce saint Léon est le premier pape qui ait approuvé le supplice des hérétiques. Il dit dans ses lettres que le tyran Maxime, en punissant de mort Priscillien, a rendu un grand service à l'église ; et il poursuivit avec violence ce qui restait de priscillianistes en Espagne. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baisé la main, il sentit un mouvement de concupiscence ; qu'en conséquence il se coupa la main. Mais la vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la messe. C'est depuis ce temps qu'on baise les pieds du pape, attendu que, le pied étant enveloppe dans une pantoufle, le saint-père court moins de risque d'être obligé de se le couper. On sent bien que ce n'est pas à ce pape que M. de Voltaire a pu donner le nom de Grand. D'ailleurs saint Léon vivait plusieurs siècles avant l'époque où la tragédie de Tancrède est placée.

Je sais qu'aux factions Syracuse livrée  
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.  
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps  
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,  
Où l'état répandait le sang de ses enfants.  
Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.  
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,  
Celui du bien public, et du salut de tous.  
Que de notre union l'état puisse renaitre ;  
Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux ,  
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions  
Ont régné trop long-temps entre nos deux maisons :  
L'état en fut troublé ; Syracuse n'aspire  
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.  
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.  
En citoyen zélé j'accepte votre fille ;  
Je servirai l'état, vous, et votre famille ;  
Et, du pied des autels où je vais m'engager,  
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.  
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure ;  
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux :  
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,  
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.

De quel droit les Français, portant partout leurs pas,  
Se sont-ils établis dans nos riches climats ?  
De quel droit un Coucy <sup>1</sup> vint-il dans Syracuse,  
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse ?

---

<sup>1</sup> Un seigneur de Coucy s'établit en Sicile, du temps de Charles-le-Chauve.

D'abord modeste et simple, il voulut nous servir ;  
 Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.  
 Sa race accumulant d'immenses héritages,  
 Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,  
 Osa sur ma famille élever sa grandeur.  
 Nous l'en avons punie, et, malgré sa faveur,  
 Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.  
 Tancrede <sup>1</sup>, un rejeton de ce sang dangereux,  
 Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,  
 A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance ;  
 Il est fier, outrage, sans doute valeureux ;  
 Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.  
 Tout Français est à craindre : on voit même en nos jours  
 Trois simples écuyers <sup>2</sup>, sans bien et sans secours,  
 Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie, <sup>3</sup>  
 Aux champs <sup>4</sup> apuliens se faire une patrie ;  
 Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,  
 Chasser les possesseurs, et fonder des états.  
 Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore ;  
 Et nos champs, malheureux par leur fécondité,  
 Appellent l'avarice et la rapacité  
 Des brigands du Midi, du Nord, et de l'Aurore.  
 Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.  
 J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie ;  
 Maintenons notre loi, que rien ne doit changer ;

<sup>1</sup> Ce n'est pas Tancrede de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

<sup>2</sup> Les premiers normands qui passèrent dans la Pouille : Drogon, Batic, et Ripostel.

<sup>3</sup> La Normandie.

<sup>4</sup> Le pays de Naples.

Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie  
 Quiconque entretiendrait avec nos ennemis  
 Un commerce secret, fatal à son pays.  
 A l'infidélité l'indulgence encourage.  
 On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.  
 Venise ne fonda sa fière autorité  
 Que sur la défiance et la sévérité :  
 Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

L O R É D A N.

Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables,  
 Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,  
 Dans la Sicile encore ait tant de partisans !  
 Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,  
 Que même parmi nous Solamir entretienne  
 Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits !  
 Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,  
 Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,  
 Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix.  
 Et pour nous désunir soigneux de nous séduire !  
 Un sexe dangereux, dont les faibles esprits  
 D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,  
 Toujours des nouveautés et des héros épris,  
 A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.  
 Combien de citoyens aujourd'hui prévenus  
 Pour ces arts séduisants <sup>1</sup> que l'Arabe cultive !  
 Arts trop pernicious, dont l'éclat les captive,  
 A nos vrais chevaliers noblement inconnus.  
 Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre

---

<sup>1</sup> En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident ; et ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre ;  
 Et j'approuve surtout cette sévérité  
 Vengeresse des lois et de la liberté.  
 Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître <sup>1</sup> :  
 Il en fut parmi nous ; chaque jour en voit naître.  
 Mettons un frein terrible à l'infidélité ;  
 Au salut de l'état que toute pitié cède ;  
 Combattons Solamir, et proscrivons Tancrede.  
 Tancrede, né d'un sang parmi nous détesté,  
 Est plus à craindre encor pour notre liberté.  
 Dans le dernier conseil un décret juste et sage  
 Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,  
 Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,  
 A ce nom de Tancrede en secret attachés ;  
 Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,  
 Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.

Que Tancrede, s'il veut, soit puissant à Byzance ;  
 Qu'une cour odieuse honore sa vaillance ;  
 Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.  
 Tancrede, en se donnant un maître despotique,  
 A renoncé lui-même à nos sacrés remparts :  
 Plus de retour pour lui ; l'esclave des Césars  
 Ne doit rien posséder dans une république.  
 Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,  
 Et l'état, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui ;  
 Tel est mon sentiment.

ANGIRE.

Je vois en lui mon gendre ;

---

<sup>1</sup> Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin  
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin :  
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le sénat ?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur ;  
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre ,  
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'état, l'état seul doit les prendre.  
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée ;  
Qu'il amène demain la brillante journée  
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,  
Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur.  
Votre rival en tout, il osa bien prétendre ,  
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre <sup>1</sup> ;  
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.  
Allez... dans tous les temps triomphez d'un rival :  
Mes amis, soyons prêts... ma faiblesse et mon âge  
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;  
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.  
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage ;  
Je serai près de vous ; j'aurai cet avantage ;

---

<sup>1</sup> Il était très commun de marier des chrétiennes à des musulmans ; et Abdalise, le fils de Musa, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi Rodrigue. Cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.



Je sentirai mon cœur encor se ranimer ;  
 Mes yeux seront témoins de votre fier courage ,  
 Et vous aurez vu vaincre avant de se fermer.

L O R É D A N.

Nous combattrons sous vous , seigneur , nous osons croire  
 Que ce jour , quel qu'il soit , nous sera glorieux ;  
 Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire ,  
 Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

## SCÈNE II.

A R G I R E , O R B A S S A N.

A R G I R E.

En bien ! brave Orbassan , suis-je enfin votre père ?  
 Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés ?  
 Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?  
 Dois-je compter sur vous ?

O R B A S S A N.

Je vous l'ai dit assez :

J'aime l'état , Argire ; il nous réconcilie.  
 Cet hymen nous rapproche , et la raison nous lie ;  
 Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé ,  
 Si dans notre querelle , à jamais assoupie ,  
 Mon cœur qui vous hait ne vous eût estimé.  
 L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;  
 Mais un si noble hymen ne sera point le fruit  
 D'un feu né d'un instant , qu'un autre instant détruit ,  
 Que suit l'indifférence , et trop souvent la haine.  
 Ce cœur , que la patrie appelle aux champs de Mars ,  
 Ne sait point soupirer au milieu des hasards.  
 Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire ,  
 Notre union naissante , à tous deux nécessaire ,

La splendeur de l'état, votre intérêt, le mien ;  
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.  
Il pourra resserrer un si noble lien ;  
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté ;  
Mais la franchise plaît, et non l'austérité.  
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde  
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.  
C'est peu d'être un guerrier ; la modeste douceur  
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.  
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance ,  
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur ,  
Par sa mère élevée à la cour de Byzance ,  
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil ,  
Qui tient de la rudesse , et ressemble à l'orgueil.  
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère :  
Élevé dans nos camps, je préfèrai toujours  
À ce mérite faux des politesses vaines ,  
À cet art de flatter, à cet esprit des cours ,  
La grossière vertu des mœurs républicaines :  
Mais je sais respecter la naissance et le rang  
D'un estimable objet formé de votre sang ;  
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime ,  
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

## SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

Le bien de cet état, les voix de Syracuse,  
Votre père, le ciel, vous donnent un époux ;  
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.  
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,  
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.  
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée ;  
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée :  
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis....

AMÉNAÏDE, *à part.*

De Tancrède !

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix  
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, seigneur ; et sa présence  
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.  
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,  
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

AMÉNAÏDE.

Mon père, en tous les temps je sais que votre cœur  
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.  
Votre choix me destine un héros en partage ;  
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,  
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,  
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage ;  
D'une telle union je conçois l'avantage.

Orbassan permettra que ce cœur étonné,  
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,  
Par ce changement même au trouble abandonné,  
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, madame ; et, loin de m'opposer  
A de tels sentiments, dignes de mon estime,  
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,  
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.  
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête :  
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;  
La victoire en rend digne ; et j'ose me flatter  
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

## SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite ; et vos yeux pleins d'effroi,  
De larmes obscurcis, se détournent de moi.  
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure :  
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas  
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,  
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre ;  
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre,  
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.  
Je n'oublierai jamais que la guerre civile  
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile ;  
Que ma mère, à regret évitant le danger,

Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;  
Que des bras paternels avec elle arrachée ,  
A ses tristes destins dans Byzance attachée ,  
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.  
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :  
J'appris sous une mère, abandonnée, errante ,  
A supporter l'exil et le sort des proscrits ,  
L'accueil impérieux d'une cour arrogante ,  
Et la fausse pitié, pire que les mépris.  
Dans un sort avili noblement élevée ,  
De ma mère bientôt cruellement privée ,  
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi ,  
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.  
Votre destin changea. Syracuse en alarmes  
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,  
Se reposa sur vous du destin de ses armes ,  
Et de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.  
Dans le sein paternel je me vis rappelée ;  
Un malheur inouï m'en avait exilée :  
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.  
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.  
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime ;  
Mais de vos ennemis je me vis la victime.  
Je suis enfin la vôtre ; et ce jour dangereux  
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

## ARGINE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.  
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.  
On a trop murmuré quand ce fier Solamir,  
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,  
Osa me proposer de l'accepter pour gendre ;  
Je vous donne au héros qui marche contre lui,

Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre ,  
Autrefois mon émule , à présent notre appui.

AMÉNAÏDE

Quel appui ! vous vantez sa superbe fortune ;  
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune :  
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant  
N'eût point , pour s'agrandir , dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil , il est vrai , la prudence sévère  
Vent punir dans Tancrède une race étrangère :  
Elle abusa long-temps de son autorité ;  
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur , ou je m'abuse ,  
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indomté ;  
Sa valeur a , dit-on , subjugué l'illyrie ;  
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars ,  
Moins il doit espérer de revoir sa patrie :  
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais ! lui ? Tancrède ?

ARGIRE.

Oui , l'on craint sa présence ;  
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance ,  
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas.  
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore  
L'appui de Syracuse et le vainqueur du Maure ;

Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats  
 Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent ;  
 Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,  
 Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.  
 C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde :  
 Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide ;  
 Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux :  
 Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,  
 Sont tous également en horreur à nos yeux.  
 Votre bonheur dépend de votre complaisance,  
 J'ai pendant soixante ans combattu pour l'état ;  
 Je le servis injuste, et le chéris ingrat :  
 Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.  
 Prenez mes sentiments ; et, devant que je meure,  
 Consolez mes vieux ans dont vous faites l'espoir.  
 Je suis prêt à finir une vie orageuse :  
 La vôtre doit couler sous les lois du devoir ;  
 Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ah, seigneur ! croyez-moi, parlez moins de bonheur.  
 Je ne regrette point la cour d'un empereur,  
 Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie ;  
 Mais, pour en disposer, attendez quelques jours :  
 Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie :  
 Ce crédit si vanté doit-il durer toujours ?  
 Il peut tomber ; tout change ; et ce héros peut-être  
 S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment ? que dites-vous ?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité

Vous offense peut-être, et vous semble une injure.  
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté  
Dans votre république a moins de liberté :  
A Byzance on le sert ; ici la loi plus dure  
Veut de l'obéissance, et défend le murmure.  
Les Musulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,  
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs :  
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.  
De tout ce que j'entends mon esprit est confus :  
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.  
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime :  
La parole est donnée ; y manquer est un crime.  
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :  
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.  
Tous les jours de ma vie ont été des orages.  
Dieu puissant ! détournez ces funestes présages ;  
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,  
Se préparer des jours moins tristes que les miens !

## SCÈNE V.

AMÉNAÏDE.

TANCRÈDE, cher amant ! moi, j'aurais la faiblesse  
De trahir mes serments pour ton persécuteur !  
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,  
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,  
Je pourrais...



## SCÈNE VI.

AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Viens approche, ô ma chère Fanie!

Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.

Orbassan par mon père est nommé mon époux.

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.

J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.

Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amour

Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,

Quand la route par vous fut une fois choisie.

Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.

Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,

Dans la cour des Césars en secret soupirèrent :

Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,

Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,

- n'en sera toujours digne ; et, puisque dans Byzance,

Sur le fier Solamir il eut la préférence,

Orbassan dans des lieux ne pourra l'emporter :

Votre ame est trop constante.

AMÉNAÏDE.

Ah ! tu n'en peux douter

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :

C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;

Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.

Ecoute : dans ces murs Tancrède est regretté ;

Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,

e son père oublié les fastueux amis  
 nt bientôt à son sort abandonné le fils.  
 eu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.  
 leurs seuls intérêts les grands sont attachés.  
 e peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

lais il est asservi : nos amis sont cachés ;  
 aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.  
 In sénat tyrannique est ici tout puissant.

AMÉNAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.

FANIE.

l'il pouvait se montrer, j'espérerais encore ;  
 Mais il est loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juste ciel, je t'implore !

(à Fanie.)

Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin ;  
 Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin ,  
 Lorsque la tyrannie au comble est parvenue ,  
 Il est temps qu'il paraisse , et qu'on tremble à sa vue.  
 Tancrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai ? justes cieux !

Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux !

AMÉNAÏDE.

ne le sera pas... non , Fanie ; et peut-être  
 es oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.  
 iens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oser :  
 joug est trop honteux ; ma main doit le briser.

La persécution enhardit ma faiblesse.

Le trahir est un crime, obéir est bassesse.

S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité :

Et moi, timide esclave à son tyran promise,

Victime malheureuse indignement soumise,

Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !

Non, l'amour à mon sexe inspire le courage :

C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;

Et s'il est des dangers que ma crainte envisagē,

Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

AMÉNAÏDE.

Où porté-je mes pas?... d'où vient que je frissonne ?  
Moi , des remords?... qui , moi ? le crime seul les donne..  
Ma cause est juste... O cieux ! protégez mes desseins !  
(à Fanie qui entre.)

Allons , rassurons-nous... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre esclave est parti ; la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

Il est maître , il est vrai , du secret de ma vie ;  
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servi.  
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.  
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains ,  
Instruit dans les deux lois , et dans les deux langages ,  
Du camp des Sarrasins il connaît les passages ,  
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins.  
C'est lui qui découvrit , par une course utile ,  
Que Tancrede en secret a revu la Sicile ;  
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.  
Ma lettre , par ses soins remise aux mains d'un Mauré ,  
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.  
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels  
Ont toujours conservé , dans cette longue guerre ,  
Une correspondance à tous deux nécessaire ,  
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrède ,  
Ce nom si redoutable à qui tout autre cède ,  
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur ,  
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur ,  
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.  
Si vous l'avez toujours présent à la pensée ,  
Vous avez su du moins le taire en écrivant.  
Au camp des Sarrasins votre lettre portée  
Vainement serait lue , ou serait arrêtée.  
Enfin , jamais l'amour ne fut moins imprudent ,  
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère ,  
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.  
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi ;  
Il ramène Tancrède , et tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.  
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :  
Tout son parti se tait ; qui sera son appui ?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il se montre , il deviendra le maître.  
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;  
Il les anime tous , quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah ! combats ces terreurs ,  
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère  
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments ;  
Que Tancrède est à moi ; qu'aucune loi contraire

Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.  
 Hélas ! nous regrettons cette île si funeste  
 Dans le sein de la gloire et des murs des Césars ;  
 Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,  
 Nous tournions tristement nos avides regards.  
 J'étais loin de penser que le sort qui m'enseigne  
 Me gardât pour époux l'oppressur de Tancrède,  
 Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent  
 Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.  
 Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;  
 Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice ;  
 Qu'il hâte son retour et défende ses droits.  
 Pour venger un héros je fais ce que je dois.  
 Ah ! si je le pouvais , j'en ferais davantage.  
 J'aime, je crains un père, et respecte son âge ;  
 Mais je voudrais armer nos peuples soulevés  
 Contre cet Orbassan qui nous a captivés.  
 D'un brave chevalier sa conduite est indigne :  
 Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur !  
 Il croit d'un peuple libre être le protecteur !  
 Il ordonne ma honte, et mon père la signe !  
 Et je dois la subir, et je dois me livrer  
 Au maître impérieux qui pense m'honorer !  
 Hélas ! dans Syracuse on hait la tyrannie ;  
 Mais la plus exécrable et la plus impunie,  
 Est celle qui commande et la haine et l'amour,  
 Et qui veut nous forcer de changer en un jour.  
 Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté  
 Contre Tancrède même est aujourd'hui porté ;  
 Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le sais : mon esprit en fut épouvanté :  
 Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide :  
 J'adore, tu le sais, un héros intrépide ;  
 Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur  
 Contre vous, après tout, serait-elle écoutée ?  
 Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.  
 Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres !  
 Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres ,  
 Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs ,  
 Subjugaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.  
 On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes ;  
 Des soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.  
 L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers :  
 Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes ,  
 Et le peuple, amoureux de leur autorité,  
 Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.  
 Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.  
 Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux ,  
 Toujours en défiance, et toujours orageux ,  
 Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.  
 Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux ;  
 Trop de prévention peut-être me possède :  
 Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède :

La foule des humains n'existe point pour moi;  
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,  
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMÉNAÏDE, FANIE, *sur le devant*; ARGIRE,  
LES CHEVALIERS, *au fond*.

ARGIRE.

CHEVALIERS... je succombe à cet excès d'horreur.

Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.

(*à sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.*)

Retirez-vous... sortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? vous, mon père!

ARGIRE.

Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom,

Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE, *faisant un pas, appuyée sur Fanie.*

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête.... ah, trop chère victime!

Qu'as-tu fait?...

AMÉNAÏDE, *pleurant.*

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?



Non....

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.  
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.  
Ma fille !... il est donc vrai ?... tu n'oses me répondre.  
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.  
J'ai vécu trop long-temps.... Qu'as-tu fait ?...

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.

Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en est trop ; cruelle :  
Oses-tu te vanter d'être si criminelle ?  
Laisse-moi , malheureuse ; ôte-toi de ces lieux :  
Va , sors... une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE sort presque évanouie entre les bras de  
Fanie.

Je me meurs.

### SCÈNE III.

ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis , dans une telle injure....  
Après son aveu même.... après ce crime affreux....  
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux....  
Je dois tout à l'état.... mais tout à la nature.  
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux  
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.  
Aménaïde , hélas ! ne peut être innocente ;

Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,  
 Vous ne le voulez pas.... c'est un barbare effort :  
 La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable ;  
 Nous sentons sa blessure, et craignons de l'ouïr :  
 Mais vous-même avez vu cette lettre coupable ;  
 L'esclave la portait au camp de Solamir ;  
 Auprès de ce camp même on a surpris le traître,  
 Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.  
 Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.  
 L'état était perdu. Nos dangers, nos serments,  
 Ne souffrent point de nous de vains ménagements :  
 Les lois n'écoutent point la pitié paternelle ;  
 L'état parle, il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.

Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle.  
 Mais elle était ma fille.... et voilà son époux....  
 Je cède à ma douleur.... je m'abandonne à vous....  
 Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.. . . .  
 (il sort.)

## SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DÉJ. . . . saisir l'ordre est donné par nous.  
 Sans . . . il est affreux de voir tant de noblesse,  
 Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,  
 L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,  
 Par le dernier supplice enfoncés au tombeau.

Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée ;  
 C'est la religion lâchement profanée,  
 C'est la patrie enfin que nous devons venger.  
 L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !  
 La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,  
 Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,  
 Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,  
 Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans :  
 Mais que d'un chevalier la fille respectée,

(à Orbassan.)

Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,  
 Exécute un complot si lâche et si cruel !  
 De ce crime nouveau Syracuse infectée  
 Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant ; sa mort est légitime :  
 Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.  
 On sait de Solamir l'espoir ambitieux ;  
 On connaît ses desseins, son amour téméraire,  
 Ce malheureux talent de tromper et de plaire,  
 D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux.  
 C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,  
*Réglez dans nos états : ces mots trop odieux*  
*Nous révèlent assez un complot manifeste.*  
 Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ;  
 Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier  
 Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,  
 Pour ce coupable objet signaler son courage,  
 Et hasarder sa gloire à le justifier ?

CATANÈ.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure ;  
 Nous allons l'effacer au milieu des combats.

Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure !  
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas !

ORBASSAN.

Il me consterne , au moins . . . et coupable ou fidèle ,  
Sa main me fut promise . . . On approche . . . C'est elle  
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats . . .  
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense ;  
Laissez-moi lui parler.

## SCÈNE V.

LES CHEVALIERS, *sur le devant* ; AMÉNAÏDE  
*au fond , entouré de gardes.*

AMÉNAÏDE.

O céleste puissance ,  
Ne m'abandonne point dans ces moments affreux.  
Grand Dieu ! vous connaissez l'objet de tous mes vœux ;  
Vous connaissez mon cœur ; est-il donc si coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui , je le veux.

CATANE.

Sortons. Parlez-lui ; mais songez  
Que les lois , les autels , l'honneur , sont outragés ;  
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le supplie comme vous : un même soin m'anime.  
Éloignez-vous , soldats.

## SCÈNE VI.

AMÉNAÏDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

QU'OSEZ-VOUS AVENTER ?

A mes derniers moments venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.

Je vous donnais ma main, je vous avais choisie ;  
 Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.

Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,

Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois ;

Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.

Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi

Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,

Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :

Ce crime est trop indigne ; il est trop inouï :

Et pour vous, pour l'état, et surtout pour ma gloire,

Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.

Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :

Ce titre me suffit ; je me respecte en vous ;

Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.

Les lois des chevaliers ordonnent ces combats ;

Le jugement de Dieu <sup>1</sup> dépend de notre bras :

C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.

Je suis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous ?

---

<sup>1</sup> On sait assez qu'on appelait ces combats *le jugement de Dieu*.

ORBASSAN.

Moi seul ; et j'ose me flatter

Qu'après cette démarche, après cette entreprise  
( Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise ),  
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.  
Je n'examine point si votre ame surprise  
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,  
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,  
Si votre aversion fuyait mon hyménée.  
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née ;  
La vertu s'affermir par un remords heureux.  
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.  
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre  
( Soit fierté, soit amour ) un sentiment plus tendre.  
Les lois veulent ici des serments solennels ;  
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte  
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,  
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux sots :  
A ma franchise altière il faut parler sans feinte :  
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé.  
Je puis mourir pour vous ; mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,  
A peine avec horreur à moi-même rendue,  
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,  
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,  
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrirait sous mes pas.  
Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance ;  
Et, tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,  
Mon dernier sentiment est de vous estimer.

Connaissez-moi ; sachez que mon cœur vous offense ;  
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :

Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.  
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle;  
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle....  
Je ne peux vous aimer; je ne peux, à ce prix,  
Accepter un combat pour ma cause entrepris.  
Je sais de votre loi la dureté barbare,  
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.  
Je ne me vante point du fastueux effort  
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort....  
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère.  
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père;  
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,  
Je ne puis vous tromper; n'attendez rien de moi.  
Je vous parais coupable après un tel outrage;  
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,  
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.  
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)  
De vous pour mon époux, ni pour mon chevalier.  
J'ai prononcé; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,  
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,  
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense :  
Mais, quitte envers ma gloire, aussi bien qu'envers vous,  
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle,  
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,  
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCÈNE VII.

AMÉNAÏDE, SOLDATS, dans l'enfoncement.

AMÉNAÏDE.

J'AI donc dicté l'arrêt... et je me sacrifie !  
 O toi, seul des humains qui méritas ma foi,  
 Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aurais la vie,  
 Je suis donc condamnée.... Oui, je le suis pour toi ;  
 Allons... je l'ai voulu... Mais tant d'ignominie,  
 Mais un père accablé, dont les jours vont finir !  
 Des liens, des bourreaux... ces apprêts d'infamie !  
 O mort ! affreuse mort ! puis-je vous soutenir ?  
 Tourments, trépas honteux... tout mon courage cède...  
 Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède ;  
 On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.  
 Quoi ! je meurs en coupable !... un père, une patrie !  
 Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie !  
 Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,  
 Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur !

(à Fanie qui entre.)

Quels moments pour Tancrède ! O ma chère Fanie !  
 (Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux !

AMÉNAÏDE.

Ah !... je vois s'avancer ces monstres odieux...

(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie



Mes derniers sentiments, et mes derniers adieux,  
Fanie... il apprendra si je mourus fidèle.

Je coûterai du moins des larmes à ses yeux ;

Je ne meurs que pour lui... ma mort est moins cruelle.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

**TANCRÈDE**, *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc.*; **ALDAMON**.

**TANCRÈDE.**

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !  
Qu'avec ravissement je revois ce séjour !  
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,  
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.  
Que Tancrède est heureux ! que ce jour m'est prospère !  
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois  
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

**ALDAMON.**

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,  
Et c'est trop relever un sort tel que le mien ;  
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen..:

**TANCRÈDE.**

Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

**ALDAMON.**

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu ;  
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres ;  
J'admirai d'assez près votre haute vertu ;  
C'est là mon seul mérite. Elevé par mes maîtres,  
Né dans votre maison, je vous suis asservi.  
Je dois...

**TANCRÈDE.**

Vous ne devez être que mon ami.

Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,  
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre ;  
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni !  
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside ;  
Cette place y conduit : plus loin vous contemplez  
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés  
Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,  
Qui font les lois du peuple, et combattent pour lui,  
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,  
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.  
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,  
Dont la pompe guerrière annonce aux nations  
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.  
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute ;  
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.

(à ses écuyers.)

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;  
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte ;  
Que mes armes sans faste, emblème des douteurs,  
Telles que je les porte au milieu des batailles,  
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,  
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

(les écuyers suspendent ses armes aux places  
vides, au milieu des autres trophées.)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur ;  
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance ;  
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance ;  
Les mots en sont sacrés ; c'est l'amour et l'honneur.

Lorsque les chevaliers descendront dans la place,  
 Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,  
 Pour les suivre au combat dans leurs murs est venu,  
 Et qu'à les imiter il horne son audace.

(à Aldamon.)

Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,  
 Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE, à part.

Père d'Aménaïde!..

ALDAMON.

On le vit trop long-temps  
 Succomber au parti dont nous craignons l'empire.  
 Il reprit à la fin sa juste autorité :  
 On respecte son rang, son nom, sa probité;  
 Mais l'âge l'affaiblit, Orbassan lui succède.

TANCRÈDE.

Orbassan ! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrede !  
 Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux ?  
 Ah ! parle, est-il bien vrai que cet audacieux  
 D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,  
 Que de son alliance il ait eu la promesse,  
 Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,  
 Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.  
 Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort  
 Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,  
 A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore  
 Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre ;  
 On vous y persécute ; ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;  
 Cours chez Aménaïde, et parais devant elle;  
 Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle  
 Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,  
 Pour les prospérités de sa noble maison,  
 Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,  
 D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès;  
 On y voit avec joie, on accueille, on honore  
 Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.  
 Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français  
 Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!  
 Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,  
 Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

## SCÈNE II.

TANCREDE; SES ÉCUYERS, au fond.

TANCRÈDE.

Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,  
 Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,  
 Et qui dans tous les temps accorda sa faveur  
 Au véritable amour, au véritable honneur,  
 Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,  
 Parmi mes ennemis sortient ma cause encore.  
 Aménaïde m'aime, et son cœur me répond  
 Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.  
 Loin du camp des Césars, et loin de l'Illyrie,  
 Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,  
 De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,

Après Aménaïde est si chère à mon cœur !  
 J'arrive : un autre ici l'obtiendrait de son père !  
 Et sa fille à ce point aurait pu me trahir !  
 Quel est cet Orbassan ? quel est ce téméraire ?  
 Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir ?  
 Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir  
 A demander un prix qu'on doit à la vaillance ;  
 Qui des plus grands héros serait la récompense ;  
 Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour ?  
 Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.  
 Après mon trépas même elle serait fidèle.  
 L'oppresser de mon sang ne peut régner sur elle.  
 Oui, ton cœur m'est connu, je n'en redoute rien,  
 Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,  
 Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

# SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

Ah ! trop heureux ami, tu sors de sa présence :  
 Tu vois tous mes transports ; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu ? les pleurs inondent ton visage !

ALDAMON.

Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage ;  
 Après les attentats que ce jour a produits,  
 Je n'y puis demeurer tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment ?

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime :  
 La gloire vous attend aux tentes des Césars ;  
 Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts :  
 Fuyez ; vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur ?  
 Qu'as-tu vu ? que t'a dit, que fait Aménaïde ?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins. . . . Oubliez-la, seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel ! Orbassan l'emporte ! Orbassan ! la perfide !  
 L'ennemi de son père, et mon persécuteur !

ALDAMON.

Son père, a ce matin signé cet hyménée ;  
 Et la pompe fatale en était ordonnée. . . .

TANCRÈDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fût abandonnée ;  
 Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,  
 Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCRÈDE.

Le lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.  
 Aménaïde, ô ciel ! en ses mains est remise ?  
 Elle est à lui ?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups  
 Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie ;  
 Achève. . . . parle. . . . hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie

Au fier persecuteur de vos jours glorieux ;  
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux ,  
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie :  
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux ,  
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui ?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie ,  
Pour l'oppresseur altier de notre nation ,  
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel ! ô trop funeste nom !

Solamir !... Dans Byzance il soupira pour elle :  
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur ;  
Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur ;  
Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle ;  
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé ;

Mais ce secret horrible est partout révélé.

TANCRÈDE.

Ecoute ; je connais l'envie et l'imposture :  
Eh ! quel cœur généreux échappe à leur injure !  
Proscrit dès mon berceau , nourri dans le malheur ,  
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage ,  
Qui d'états en états ai porté mon courage ,  
Qui partout de l'envie ai senti la fureur ,  
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie  
Exhaler les venins de sa bouche impunie



Chez les républicains, comme à la cour des rois.  
 Argire fut long-temps accusé par sa voix ;  
 Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,  
 Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse ;  
 Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons  
 Que dans les cœurs trompés jettent les factions.  
 De l'esprit de parti je sais quelle est la rage :  
 L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.  
 Entrons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah ! seigneur, arrêtez : il faut donc tout vous dire ;  
 On l'arrache des bras du malheureux Argire ;  
 Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je ?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,  
 Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde !

ALDAMON.

Hélas ! si c'est une justice,  
 Elle est bien odieuse ; on ose en murmurer,  
 On pleure ; mais, seigneur, on se borne à pleurer,

TANCRÈDE.

Aménaïde ! ô cieux !... crois-moi, ce sacrifice,  
 Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas :  
 Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide ;  
 Et d'un cruel spectacle indignement avide,

Turbulent, curieux avec compassion,  
Il s'agite en tumulte autour de la prison.  
Étrange empressement de voir des misérables !  
On hâte en gémissant ces moments formidables.  
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,  
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.  
Éloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable  
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?  
Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, seigneur, c'est le malheureux père. . .

TANCRÈDE.

Retire-toi. . . surtout ne me découvre pas.  
Que je le plains !

## SCÈNE IV.

ARGIRE, dans un des côtés de la scène ; TANCRÈDE,  
sur le devant ; ALDAMON, loin de lui, dans  
l'enfoncement.

ARGIRE.

O ciel ! avance mon trépas.  
O mort ! viens me frapper ; c'est ma seule prière.

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers  
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,  
Dans de si saints combats veut chercher des lauriers.  
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.  
Je venais. . . Pardonnez. . . dans l'état où vous êtes,  
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrettes.

ARGIRE.

Ah ! vous êtes le seul qui m'osiez consoler ;  
 Tout le reste me fait , ou cherche à m'accabler.  
 Vous-même pardonnez à mon désordre extrême.  
 A qui parlé-je ? hélas !

TANCRÈDE.

Je suis un étranger,  
 Plein de respect pour vous , touché comme vous-même ,  
 Honteux , et frémissant de vous interroger ;  
 Malheureux comme vous.... Ah ! par pitié.... de grâce ,  
 Une seconde fois excusez tant d'audace.  
 Est-il vrai ?... votre fille... ! est-il possible ?...

ARGIRE.

Hélas !

Il est trop vrai , bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle est coupable ?

ARGIRE, *avec des soupirs et des pleurs.*

Elle est... la honte de son père.

TANCRÈDE.

Votre fille !... Seigneur , nourri loin de ces lieux ,  
 Je pensais , sur le bruit de son nom glorieux ,  
 Que si la vertu même habitait sur la terre ,  
 Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.  
 Elle est coupable ! ô jour ! ô détestables bords !  
 Jour à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me désespère ,  
 Ce qui creuse ma tombe , et ce qui chez les morts  
 Avec plus d'amertume encor me fait descendre ,  
 C'est qu'elle aime son crime , et qu'elle est sans remords.  
 Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre :

Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel ;  
Et , malgré notre usage antique et solennel ,  
Si vanté dans l'Europe , et si cher au courage ,  
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage .  
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr  
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir .  
Ma douleur s'en accroît , ma honte s'en augmente ;  
Tout frémit , tout se tait , aucun ne se présente .

TANCRÈDE.

Il s'en présentera ; gardez-vous d'en douter .

ARGIRE.

De quel espoir , seigneur , daignez-vous me flatter ?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera , non pas pour votre fille ,  
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter ,  
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille ,  
Pour vous , pour votre gloire , et pour votre vertu .

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu .  
Fh ! qui pour nous défendre entrera dans la lice ?  
Nous sommes en horreur , on est glacé d'effroi ;  
Qui daignera me tendre une main protectrice ?  
Je n'ose m'en flatter . . . . Qui combattra ?

TANCRÈDE.

Qui ? moi .

Moi , dis-je ; et , si le ciel seconde ma vaillance ,  
Je demande de vous , seigneur , pour récompense ,  
De partir à l'instant sans être retenu ,  
Sans voir Aménaïde , et sans être connu .

ARGIRE.

Ah ! seigneur , c'est le ciel , c'est Dieu qui vous envoie .  
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie ;

Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.  
 Ah ! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,  
 Je dois tant de respect et de reconnaissance ?  
 Tout annonce à mes yeux votre haute naissance :  
 Hélas ! qui vois-je en vous ?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

## SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, CHEVALIERS,  
 SUITE.

ORBASSAN, à *Argire*.

L'ÉTAT est en danger ; songeons à lui , seigneur.  
 Nous prétendions demain sortir de nos murailles ;  
 Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis  
 Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.  
 Solamir veut tenter le destin des batailles ;  
 Nous marcherons à lui. Vous , si vous m'en croyez ,  
 Dérobez à vos yeux un spectacle funeste ,  
 Insupportable , horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit , Orbassan ; tout l'espoir qui me reste  
 C'est d'aller expirer au milieu des combats.

(*montrant Tancrède.*)

Ce brave chevalier y guidera mes pas ;  
 Et , malgré les horreurs dont ma race est flétrie ,  
 Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.  
 Allez aux musulmans porter vos derniers coups ;

Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,  
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'en prépare:  
On approche.

ARGIRE.

Ah ! grand Dieu !

ORBASSAN.

Les regards paternels

Doivent se détourner de ces objets cruels.  
Ma place me retient, et mon devoir sévère  
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire ;  
L'inexorable loi ne sait rien ménager ;  
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.  
Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère,  
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer  
À voir couler le sang que la loi va verser ?  
On vient ; éloignez-vous.

TANCÈDE, à Argire.

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous ?

TANCÈDE.

Votre ennemi, seigneur,  
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,  
Peut-être autant que vous à l'état nécessaire.

## SCÈNE VI.

La scène s'ouvre : on voit AMÉNAÏDE, au milieu des  
gardes ; LES CHEVALIERS, LE PEUPLE, remplissent la  
place.

ARGIRE, à Tancède.

Généreux inconnu, daignez me soutenir ;  
Cachez-moi ces objets... c'est ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels moments pour tous trois !

AMÉNAÏDE.

O justice suprême !

Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,  
 Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable ;  
 Des profanes humains la foule impitoyable  
 Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.

Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part  
 Au sanglinaire arrêt porté contre ma vie,  
 Ce n'est pas devant vous que je me justifie ;  
 Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.  
 Organe odieux d'un jugement inique,  
 Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi ;  
 Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.  
 Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux ;  
 J'offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,  
 Prétendait sur mon âme une injuste puissance.  
 Citoyens, si la mort est due à mon offense,  
 Frappez ; mais écoutez ; sachez tout mon malheur :  
 Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur.  
 Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,  
 Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice

*(apercevant Tancrède.)*

Aurait pu... Ciel ! ô ciel ! qui vois-je à ses côtés ?  
 Est-ce lui... ? je me meurs.

*(elle tombe évanouie entre les gardes.)*

TANCRÈDE.

Ah ! ma seule présence

Est pour elle un reproche ! il n'impose... Arrêtez,  
 Ministres de la mort, suspendez la vengeance ;  
 Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,

Je suis son chevalier : ce père infortuné ,  
 Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,  
 Daigne ajouter mon bras propice à l'innocence.  
 Que la seule valeur rende ici des arrêts,  
 Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage ;  
 Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;  
 Que les juges du camp fassent tous les apprêts.  
 Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ;  
 Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie ;  
 Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat ;  
 Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :  
 Je jette devant toi le gage du combat.

*(il jette son gantelet sur la scène.)*

L'oses-tu relever ?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne  
 Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur.  
*(il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de  
 bataille.)*

Je le fais à moi-même ; et, consultant mon cœur,  
 Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admirer,  
 Je veux bien avec toi descendre à me commettre,  
 Et daigner te prêter de m'oser défier.

Quel est ton rang, ton nom ? ce simple bonnet  
 Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANGRÈDE.

Peut-être il est en des mains de la victoire,  
 Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein ;  
 Mais je te l'apprendrai les armes à la main.  
 Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière ;



Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière

Jusqu'à l'événement de ce léger combat.

Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,

Je marche à votre tête, et je défends l'état.

D'un combat singulier la gloire est périssable ;

Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDÉ.

Viens ; et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui

L'état sera sauvé par d'autres que par lui.

## SCÈNE VII.

ARGIRE, *sur le devant* ; AMÉNAÏDE, *au fond*, à  
qui l'on a ôté les fers.

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

CIEL ! que deviendra-t-il ? si l'on sait sa naissance,  
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille.....

AMÉNAÏDE, *appuyée sur Fanie, et se retournant vers  
son père.*

Ah ! que ~~me~~ voulez-vous ?

Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux !

Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,

Ou punir sa faute, ou venger l'innocence ?

Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?

Est-ce justice ou grâce ? ah ! je tremble et j'espère.

Qu'as-tu fait ? et comment dois-je te regarder !

Avec quels yeux, hélas ?

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.

Votre fille est encore au bord de son tombeau.  
Je ne sais si le ciel me sera favorable :  
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.  
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable ;  
Mais, si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;  
Dérobez votre fille accablée, expirante,  
A tout cet appareil, à la foule insultante  
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,  
Observe mes affronts, et contemple des larmes,  
Dont la cause est si belle.... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens ; mes tremblantes mains rassureront tes pas.  
Ciel, de son défenseur favorisez les armes,  
Ou d'un malheureux père avancez le trépas !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

TANCRÈDE, LORÉDAN, CHEVALIERS.

*Marche guerrière : on porte les armes de Tanocrède  
devant lui.*

LORÉDAN.

SEIGNEUR, votre victoire est illustre et fatale ;

Vous nous avez privés d'un brave chevalier,

Dont le cœur à l'état se livrait tout entier,

Et de qui la valeur fut à la vôtre égale ;

Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort ?

TANCRÈDE, *dans l'attitude d'un homme pensif et  
affligé.*

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort ;

Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.

De mon sort malheureux ne soyez point en peine ;

Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois ?

LORÉDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;

Mais que votre vertu se fasse ici connaître

Par un courage utile et de dignes exploits.

Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paraître ;

Défendez avec nous notre culte et nos lois ;

Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :

Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.

Rendez-nous le héros que vous nous ravissez ;

Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.

Solamir vous attend.

TANCRÈDE. ACTE IV, SCÈNE I. 239

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis  
De marcher avec vous contre vos ennemis ;  
Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être  
Est plus mon ennemi que celui de l'état.  
Je le hais plus que vous : mais, quoi qu'il en puisse être,  
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;  
Attendez tout aussi de la reconnaissance  
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas ;  
Je n'en veux point, seigneur ; et cette triste enceinte  
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.  
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,  
Je ne prétends ici récompense, ni plainte,  
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;  
Solamir m'en verra, c'est-là tout mon espoir.

LORÉDAN.

C'est celui de l'état ; déjà le temps nous presse.  
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,  
A la victoire ; et vous, qui l'allez partager,  
Vous serez averti quand il faudra vous rendre  
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.  
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,  
Tout autre sentiment nous doit être étranger.  
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

*(les chevaliers sortent.)*

TANCRÈDE.

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

## SCÈNE II.

TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

· Ils ne connaissent pas quel trait envenimé  
Est caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.  
Mais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,  
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage  
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté  
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,  
Et de lui présenter de vos mains triomphantes  
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes ?

TANCRÈDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi ! pour la servir vous cherchiez le trépas,  
Et vous fuyez loin d'elle ?

TANCRÈDE.

Et son cœur le mérita.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite ;  
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.  
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,  
Supporter ni sa mort ni son ignominie ;  
Et, l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner ?  
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.  
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrede expire.  
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,  
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire. . . .  
A quel excès, ô ciel ! je lui fus asservi !

Pouvais-je craindre, hélas ! de la trouver parjure ?  
Je pensais adorer la vertu la plus pure,  
Je croyais les serments, les autels moins sacrés  
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde....

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide ?  
A la proscription vos jours furent livrés ;  
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.  
Eh bien ! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage :  
Je vous suis au combat ; je vous suis pour jamais,  
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCRED.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle  
L'image des vertus que je crus voir en elle !  
Toi, qui me fais descendre avec tant de tourment  
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,  
Odieuse coupable.... et peut-être adorée !  
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment ;  
Ah ! s'il était possible, ah ! si tu pouvais être  
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître !  
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier ;  
Ma faiblesse est affreuse.... il la faut expier,  
Il faut périr.... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.  
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré ;  
La calomnie y règne.

TANCRED.

Ah ! tout est avéré,  
Tout est approfondi dans cet affreux mystère :  
Solamir en ces lieux adora ses attraits ;  
Il demanda sa main pour le prix de la paix.

Hélas ! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire ?  
 Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,  
 En vain j'avais douté ; je dois en croire un père :  
 Le père le plus tendre est son accusateur :  
 Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;  
 Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur :  
 « Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse ,  
 « Et régner dans nos murs , ainsi que dans mon cœur ! »  
 Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie ,  
 Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE.

Et, pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer !  
 Au plus grand des humains elle a cru se livrer !  
 Que cette idée encor m'accable et m'humilie !  
 L'Arabe impérieux domine en Italie ;  
 Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit ,  
 Ce sexe à l'esclavage en leurs états réduit ,  
 Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment ,  
 Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !  
 Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui ,  
 Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui !  
 Ma fierté suffirait, dans une telle injure ,  
 Pour détester ma vie, et pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON, PLUSIEURS CHEVALIERS.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu : je m'arrache à ces lieux;  
Je vous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE.  
CHEVALIERS.

AMÉNAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon dieu tutélaire!

Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.

*(Tancrede la relève, mais en se détournant.)*

Ce n'est point m'abaisser; et mon malheureux père

A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.

Pourquoi nous dérober votre auguste présence?

Qui pourra condamner ma juste impatience?

Je m'arrache à ses bras... mais ne puis-je, seigneur,

Me permettre ma joie, et montrer tout mon cœur?

Je n'ose vous nommer... et vous baissez la vue...

Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,

Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?

Vous êtes consterné... mon ame est confondue;

Je crains de vous parler... quelle contrainte, hélas!

Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.



TANCRÈDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez... consolez ce vieillard que j'honore ;  
 D'autres soins plus pressants me rappellent encore.  
 Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,  
 J'en ai reçu le prix... je n'ai point d'autre espoir :  
 Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être ;  
 Mon cœur vous en dégage... et le vôtre est le maître  
 De pouvoir à son gré disposer de son sort.  
 Vivez heureuse... et moi, je vais chercher la mort.

## SCÈNE V.

AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

VEILLÉ-JE ? et du tombeau suis-je en effet sortie .  
 Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?  
 Ce jour, ce triste jour, éclaire-t-il mes yeux ?  
 Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie ,  
 Est un arrêt de mort plus dur, plus odieux ,  
 Plus affreux que les lois qui m'avaient condamné.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon ame étonnée.

AMÉNAÏDE.

Est-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler ?  
 As-tu vu sa froideur altière, avilissante,  
 Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler ?  
 Fanie, avec horreur il voyait son amante !  
 Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler !  
 Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colère,

Sa voix entrecoupée affectait des froideurs ;  
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce, et m'outrage !  
Quel changement affreux a formé cet orage ?  
Que veut-il ? quelle offense excite son courroux ?  
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?  
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.  
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.  
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire ;  
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer ; la voix publique entraîne ;  
Même en s'en défiant, on lui-résiste à peine.  
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,  
Le nom de Solanir ; l'éclat de sa vaillance,  
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,  
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,  
Ce silence si fier, si grand, si généreux,  
Qui déroba Tancrede à l'injuste vengeance  
De vos communs tyrans armés contre vous deux.  
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?  
Le préjugé l'emporte, et l'en croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable !

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuser,

Excusez un ami.

AMÉNAÏDE, *reprenant sa fierté et ses forces*

Rien ne peut l'excuser....

Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,  
Sur son jugement seul un grand homme appuyé

À l'univers séduit oppose son estime.  
 Il aura donc pour moi combattu par pitié !  
 Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.  
 Hélas ! mourant pour lui, je mourais consolée ;  
 Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner !  
 C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner ;  
 Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,  
 Ils resteront gravés dans mon âme offensée ;  
 Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,  
 C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.  
 Ah ! de tous mes affronts c'est, le plus grand, peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMÉNAÏDE.

Il devait me connaître ;  
 Il devait respecter un cœur tel que le mien ,  
 Il devait présumer qu'il était impossible  
 Que jamais je trahisse un si noble lien.  
 Ce cœur est aussi fier que son bras invincible ;  
 Ce cœur était en tout aussi grand que le sien ;  
 Moins soupçonneux, sans doute, et surtout plus sensible.  
 Je renonce à Tancrède, au reste des mortels ;  
 Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,  
 Ou trompeurs, ou trompés ; et ma douleur profonde,  
 En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

## SCÈNE VI.

ARGIRE, AMÉNAÏDE, SUITE.

ARGIRE, soutenu par ses écuyers.

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments :  
 On va combattre ; allons, guidez-moi par tremblants.

Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?

Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMÉNAÏDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,  
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,  
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit,  
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,  
Le dernier rejeton d'une famille auguste,  
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste;  
En un mot, c'est Tancrede.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,  
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrede!

AMÉNAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrede qu'opprima notre sénat barbare?

AMÉNAÏDE.

Oni, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui.

Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie,  
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!  
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains  
Tenons aveuglément le glaive et la balance,  
Combien nos jugements sont injustes et vains,

Et combien nous égare une fausse prudence !  
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMÉNAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,  
Votre vertu se fait des reproches si grands,  
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire ;  
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,  
A qui je dois tes jours ?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis,  
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère ;  
Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté ;  
Ah ! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.  
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie ;  
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeurez.

AMÉNAÏDE.

Moi rester ! je vous suis aux combats.  
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible ;  
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible.  
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.  
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez :  
J'ai quelques droits sur vous ; mon malheur me les donne.  
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;  
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.  
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?  
Crains les égarements de ton ame éperdue.  
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,  
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,  
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine:  
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE.

Quelles lois! quelles mœurs indignes et cruelles!  
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;  
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,  
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.  
Quoi! ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,  
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!  
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens  
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,  
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire  
J'accompagne mon père et défende ma gloire!  
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,  
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!  
L'injustice à la fin produit l'indépendance.  
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir.  
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,  
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir  
Contre le seul mortel qui prend votre défense,  
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable:  
N'abuse point du droit de me trouver coupable;  
Je le suis, je le sens, je me suis condamné:

Ménage ma douleur ; et si ton cœur encore  
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,  
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.  
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.  
Vous, observez ses pas.

## SCÈNE VII.

AMÉNAÏDE.

QUI pourra m'arrêter ?

Tancrède, qui me bais, et qui m'as outragée,  
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,  
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter ;  
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,  
En recevoir les coups. .... en garantir ta tête ;  
Te rendre à tes côtés tout ce que je te dois ;  
Punir ton injustice en expirant pour toi ;  
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine ;  
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,  
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,  
Dans ton cœur qui m'aima le poignard du remord,  
L'éternel repentir d'un crime irréparable,  
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

LES CHEVALIERS ET LEURS ÉCUYERS, *l'épée à la main* ; DES SOLDATS, *portant des trophées* ; LE PEUPLE, *dans le fond.*

LORÉDAN.

ALLEZ et préparez les chants de la victoire,  
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens ;  
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.  
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impruissants :  
Il a brisé les traits, il a rompu les pièges  
Dont nous environnaient ces brigands sacrilèges,  
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.  
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées,  
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,  
Des trésors du Créissant ornez nos saints autels.  
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,  
L'Égypte terrassée, et la Syrie aux fers,  
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre  
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.  
C'est à nous maintenant de consoler Argire ;  
Que le bonheur public apaise ses douleurs ;  
Pussions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,  
L'homme d'état heureux quand le père soupire !

Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,  
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,  
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu ?  
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ?



Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?  
Nous sommes assez grands pour être sans envie.  
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?

(à Catane.)

Seigneur, il a long-temps combattu près de vous ;  
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune  
Il ne partage point l'allégresse commune ?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.  
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,  
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage  
Où nos fiers ennemis osaient nous résister ;  
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.  
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage  
Inaltérable et calme au milieu du carnage,  
Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand cœur :  
Un désespoir affreux égarait sa valeur ;  
Sa voix entrecoupée et son regard farouche  
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.  
Il appelait souvent Solamir à grands cris ;  
Le nom d'Aménaiide échappait de sa bouche ;  
Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs,  
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.  
Il cherchait à mourir ; et, toujours invincible,  
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.  
Tout cédait à nos coups, et surtout à son bras ;  
Nous revenions vers vous conduits par la victoire ;  
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,  
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,  
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance ;  
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élançant  
Aussi rapidement qu'il avait combattu.

C'est pour jamais, dit-il. Ces mots nous laissent croire  
 Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,  
 Veut être à Syracuse à jamais inconnu.  
 Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.  
 Mais dans le même instant je vois Aménaïde,  
 Je la vois éperdue au milieu des soldats,  
 La mort dans les regards, pâle, défigurée ;  
 Elle appelle Tancrede, elle vole égarée :  
 Son père en gémissant suit à peine ses pas ;  
 Il ramène avec nous Aménaïde en larmes ;  
 C'est Tancrede, dit-il, ce héros dont les armes  
 Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,  
 Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménaïde,  
 C'est lui que ce matin, d'une commune voix,  
 Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide ;  
 C'est ce même Tancrede exilé par nos lois.  
 Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste ?

L'ORÉDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.  
 Persister dans sa faute est horrible et funeste :  
 Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.  
 On condamna souvent la vertu, le mérite ;  
 Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

## SCÈNE II.

LES CHEVALIERS, ARGIRE; AMÉNAÏDE, *dans  
 l'enfoncement, soutenu par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer.  
 Tancrede est en péril, trop de zèle l'excite ;  
 Tancrede s'est lancé parmi les ennemis,

Contre lui ramenés, contre lui seul unis.  
 Hélas ! j'accuse en vain mon âge qui me glace.  
 O vous, de qui la force est égale à l'audace,  
 Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,  
 Courez-tous, dissipez ma crainte impatiente,  
 Courez ; rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN.

C'est nous en dire trop : le temps est cher, volons ;  
 Secourons sa valeur qui devient imprudente,  
 Et cet emportement que nous désapprouvons.

## SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

O ciel ! tu prends pitié d'un père qui t'adore ;  
 Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore  
 L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

*(Aménaïde entre.)*

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.  
 J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés ;  
 Je les termine enfin : Tancrède va paraître.  
 Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMÉNAÏDE.

Je me consolerais, quand je verrai Tancrède,  
 Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède  
 Aura plus de justice, et sera sans danger,  
 Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,  
 Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état ; sans doute, il doit t'aigir.  
 On n'essuya jamais des épreuves plus dures.

Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures  
 Dont un cœur généreux peut rarement guérir :  
 La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,  
 Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré ;  
 Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré :  
 Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.  
 Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,  
 Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,  
 L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.  
 Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :  
 Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance  
 Aille au-delà du terme et de notre espérance.  
 C'est ce que fait Tancrède ; il passe notre espoir.  
 Il te verra constante, il te sera fidèle.  
 Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit :  
 Tancrède va sortir de son erreur cruelle ;  
 Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,  
 Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.

Que m'importe à présent ce peuple et son outrage  
 Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,  
 Et la publique voix que je n'entendrai pas ?  
 D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée,  
 Sachez que votre fille aime mieux le trépas  
 Que de vivre un moment sans en être estimée.  
 Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)  
 Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.  
 Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses ;  
 Sa dernière prière a béni nos tendresses :  
 Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux.  
 Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,

Par ses mânes , par vous , vous , trop malheureux père ,  
 De nous aimer en vous , d'être unis pour vous plaire ,  
 De former nos liens dans vos bras paternels.  
 Seigneur.... les échafauds ont été nos autels.  
 Mon amant , mon époux cherche un trépas funeste ,  
 Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.  
 Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien ! ce sort est réparé ,  
 Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré .

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

## SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAÏDE, FANIE.

FANIE.

PARTAGEZ l'allégresse publique ,  
 Jouissez plus que nous de ce prodige unique.  
 Tancrède a combattu ; Tancrède a dissipé  
 Le reste d'une armée au carnage échappé.  
 Solamir est tombé sous cette main terrible ,  
 Victime dévouée à notre état vengé ,  
 Au bonheur d'un pays qui devient invincible ,  
 Surtout à votre nom qu'on avait outragé.  
 La prompte renommée en répand la nouvelle ;  
 Ce peuple , ivre de joie , et volant après lui ,  
 Le nomme son héros , sa gloire , son appui ,  
 Parle même du trône où sa vertu l'appelle.  
 Un seul de nos guerriers , seigneur , l'avait suivi :  
 C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.  
 Lui seul a partagé ses exploits incroyables ;  
 Et quand nos chevaliers , dans un danger si grand ,

Lui sont venus offrir leurs armes secourables,  
 Tancrède avait tout fait, il était triomphant.  
 Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?  
 On l'élève au-dessus des héros de la France,  
 Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.  
 Venez de mille mains couronner sa vertu,  
 Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage  
 Que vous avez de lui trop long-temps attendu.  
 Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage ;  
 Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah ! je respire enfin ; mon cœur connaît la joie.  
 Ah ! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,  
 Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.  
 De combien de tourments sa bonté nous délivre !  
 Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.  
 Mon bonheur est au comble ; hélas ! il m'est bien dû.  
 Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes,  
 Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.  
 Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,  
 Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.  
 Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,  
 Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses armes ;  
 C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.  
 De nos prospérités la nouvelle est certaine :  
 Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine ?  
 Est-il blessé ? ses yeux annoncent la douleur.

## SCÈNE V.

ARGIRE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur ?

ALDAMON.

Sans doute il l'est, madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'allégresse,  
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je ? Ah, malheureuse !

ALDAMON.

Un jour si glorieux  
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

Il est mort !

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux.  
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.  
Je vous apporte ici de funestes adieux.  
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,  
Doit vous apprendre, hélas ! sa dernière pensée.  
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour du désespoir !

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;  
Il m'est cher... O Tancrède ! ô maître de mon sort !  
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre ;  
J'obéirai... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc ; pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce sanglant caractère ?  
Le pourrai-je ? Il le faut. . . c'est mon dernier effort.  
(*elle lit.*)

« Je ne pouvais survivre à votre perfidie ;  
« Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.  
« J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,  
« Vous avoir conservé la gloire avec la vie. . . »  
Eh bien, mon père !

(*elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais

Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :  
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.  
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.  
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter  
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,  
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie  
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;  
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,  
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAÏDE.

Eh ! que fait l'univers à ma douleur profonde ?  
Que me fait ma patrie et le reste du monde ?  
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt ! ô ciel ! sans être détrompé !  
Vous en êtes la cause. . . Ah ! devant qu'il expire. . .  
Que vois-je ? mes tyrans !



## SCÈNE VI.

LORÉDAN, CHEVALIERS, SUITE, AMÉNAÏDE, ARGIRE,  
FANIE, ALDAMON; TANCRÈDE *dans le fond,*  
*porté par des soldats.*

LORÉDAN.

O malheureux Argire !

O fille infortunée ! on conduit devant vous  
Ce brave chevalier percé de nobles coups.  
Il a trop écouté son aveugle furie ;  
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.  
De ce sang précieux, versé pour la patrie ,  
Nos secours empressés ont suspendu les flots.  
Cette ame , qu'enflammait un courage intrépide ,  
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde ;  
Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux ,  
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

*Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrede  
vers Aménaïde , presque évanouie entre les bras de  
ses femmes ; elle se débarrasse précipitamment des  
femmes qui la soutiennent , et se retournant avec  
horreur vers Lorédan , dit :*

AMÉNAÏDE.

Barbares , laissez là vos remords odieux :

*( puis courant à Tancrede , et se jetant à ses pieds. )*

Tancrede , cher amant , trop cruel et trop tendre ,  
Dans nos derniers instants , hélas ! peux-tu m'entendre ?  
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir ?

Hélas ! reconnais-moi , connais mon désespoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse :

C'est là le seul honneur dont mon ame est jalouse.

Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis :

Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis ;  
Honore d'un regard ton épouse fidèle....

*(il la regarde.)*

C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle !...  
De ton cœur généreux son cœur est-il haï ?  
Peux-tu me soupçonner ?

TANCRÈDE, *se soulevant un peu* :

Ah ! vous m'avez trahi !

AMÉNAÏDE.

Qui ! moi ? Tancrède !

ARGIRE, *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas ! ma fille infortunée,

Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,  
Et nous la punissions de te garder sa foi.

Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.

Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,

Nous avons failli tous ; elle seule était juste.

Son écrit malheureux qui nous avait armés,

Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime ;

Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde... ô ciel ! est-il vrai ? vous m'aimez !

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,

Ce supplice honteux, dont tu m'as su tirer,

Si j'avais un moment cessé de t'adorer,

Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCRÈDE, *en reprenant un peu de force, et élevant la voix.*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !

Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.

J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie :  
 Ma vie était horrible, hélas ! et je la perds  
 Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu ! que dans cette heure affreuse,  
 Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !  
 Ah, Tancrède !

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me consoler ;  
 Mais il faut vous quitter ; ma mort est douloureuse !  
 Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :  
 Voilà le digne objet qui me donna sa foi ;  
 Voilà de nos soupçons la victime innocente ;  
 A sa tremblante main joignez ma main sanglante ;  
 Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.  
 Soyez mon père.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils, puissiez-vous  
 Vivre encore adoré d'une épouse chérie !

TANCRÈDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie ;  
 J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,  
 De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...  
 Ma chère Aménaïde !...

AMÉNAÏDE.

Eh bien !

TANCRÈDE.

Gardez de s'ivrer  
 Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre...  
*(il retombe.)*

CATANE.

Il expire... et nos cœurs, de regrets pénétrés...  
 Qui l'ont connu trop tard...

AMÉNAÏDE, se jetant sur le corps de Tancrède.

Il meurt, et vous pleurez...

Vous, cruels, vous, tyrans, qui lui coûtez la vie !

(elle se relève et marche.)

Que l'enfer engloutisse, et vous, et ma patrie,

Et ce sénat barbare, et ces horribles droits

D'égorger l'innocence avec le fer des lois !

Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,

Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre !

(elle se rejette sur le corps de Tancrède.)

Tancrède ! cher Tancrède !

(elle se relève en fureur.)

Il meurt, et vous vivez ?

Vous vivez, je le suis... je l'entends, il m'appelle...

Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.

Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.

(elle tombe dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Ah, ma fille !

AMÉNAÏDE, égarée, et le repoussant.

Arrêtez... vous n'êtes point mon père ;

Votre cœur n'en eut point le sacré caractère : .

Vous fûtes leur complice... Ah ! pardonnez, hélas !

Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,

Cher Tancrède...

(elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O ma fille ! ô ma chère Fanie !

Qu'avant ma mort, hélas ! on la rende à la vie !

FIN DE TANCRÈDE.

---

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME

---

**ORESTE, TRAGÉDIE.**

Épître à la duchesse du Maine. . . . .

Texte d'ORESTE. . . . .

**L'ORPHELIN DE LA CHINE, TRAGÉDIE.**

Épître DÉDICATOIRE au maréchal de Richelieu.

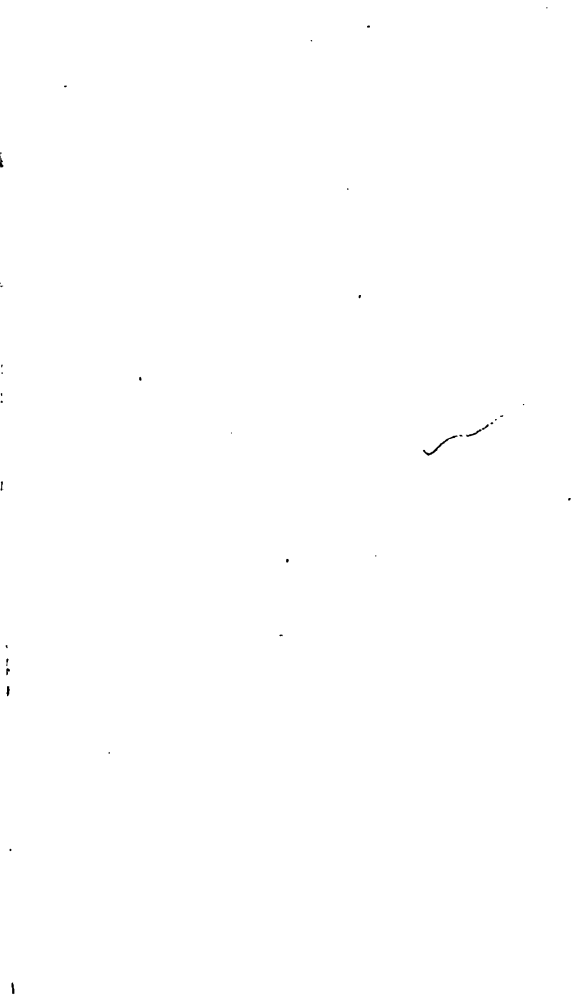
Texte de l'ORPHELIN DE LA CHINE. . . . .

**TANCRÈDE, TRAGÉDIE.**

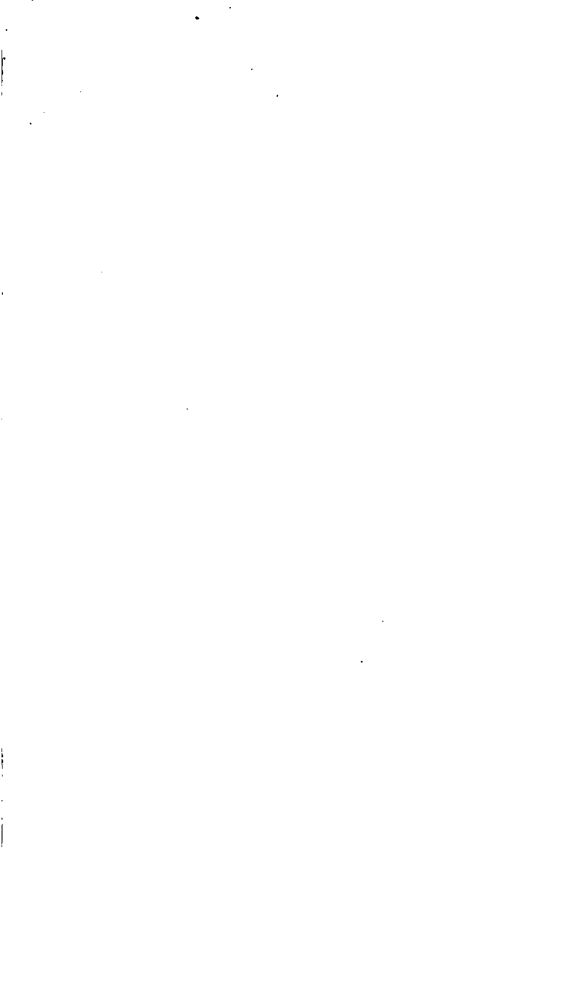
Épître DÉDICATOIRE à la marquise de Pompadour.

Texte de TANCRÈDE. . . . .

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME









THE 1-10

FEB

8755 H

~~APR 2 1937~~

32 18 79

JUN - 4 1932

APR 17 1937 H

~~APR 8 37~~

~~DUE NOV 13 '40~~

~~DUE OCT 14 37~~

